LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

ROBERT D'HARCOURT ..	France et Allemagne
DANIEL-ROPS	Le Cardinal Consalvi
MARCEL PELLENC	Notre Avenir économique
PAUL MORAND	Le Dîner de Cazotte
S. ANDRÉ-MAUROIS	Un Amour de Vigny (I)
MARCEL BRION	Le Romantisme et l'Infini
GEORGES SIMENON	La Vieille (III)
RAYMOND FURON	Partage de l'Antarctide
PAUL VIALAR	L'Ours
FRANÇOIS NOURISSIER .	Une Plage de Sable fin
PIERRE-HENRI SIMON ...	Les Deux Antigones
DENISE BOURDET	Images de Paris
PIERRE AUDIAT	La Tragédie de Panama

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, L. KŒLTZ, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, GEORGES PILLEMENT, PIERRE FRÉDÉRIX, RAYMOND LAS VERGNAS, PHILIPPE SOUPAULT, JEAN MISTLER et M. THIÉBAUT.

LA LIVRAISON : 300 FRS

1959 - 66e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	France et Allemagne	3
DANIEL-ROPS	Le Cardinal Consalvi	14
MARCEL PELLENC	Notre Avenir économique	24
PAUL MORAND	Le Dîner de Cazotte	36
SIMONE ANDRÉ-MAUROIS	Un Amour de Vigny (I)	46
MARCEL BRION	Le Romantisme et l'Infini	62
GEORGES SIMENON	La Vieille (III)	77
RAYMOND FURON	L'Antarctide	102
PAUL VIALAR	L'Ours	115
FRANÇOIS NOURISSIER	Une Plage de Sable fin	124
PIERRE-HENRI SIMON	Les Deux Antigones	129
DENISE BOURDET	Images de Paris	134
PIERRE AUDIAT	La Tragédie de Panama	144
Le Mois à Paris 157	Chronique des livres	173

DIRECTEUR : MARCEL THIEBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

SUR LES PAS DES TEUTONIQUES
par **Pierre GAXOTTE**
de l'Académie française

LES PROBLÈMES DE LA COMMUNAUTÉ
par **Robert DELAVIGNETTE**

LA PROMESSE
par **Friedrich DÜRRENMATT**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. **3.000**
— : Six mois (6 numéros) **1.500**

Étranger : Un an (12 numéros) . .. Fr. **3.500**
— : Six mois (6 numéros). **1.750**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ **7,10**

Canada .. .. $ canadiens **6,90**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12.237 à Genève. Fr.S. **30**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. **31**

Espagne .. .. Pesetas **298**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles. Fr.B. **342**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.B. **354**

Italie.. .. .. Lires **4.430**

Angleterre .. .. £ **2/10/10**

Égypte .. .. Piastres **247**

Hollande.. .. .. Florins **27**

Portugal .. .. Escudos **204**

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 30 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1959.

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 – PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2– PARIS

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

CRÉDIT LYONNAIS

votre Caissier
votre Comptable
votre Conseiller

1.600
AGENCES

en France,
en Afrique du Nord,
en Afrique Noire
et à l'étranger.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 Juin 1959

La situation au 30 juin se totalise à 947.396 millions.

Pour la première fois, le capital et les réserves figurent pour leur nouveau montant, soit respectivement 12 milliards et 2 milliards 500 millions.

Le rapprochement de cette situation avec celle établie au 31 mai — dont les chiffres avaient été gonflés par le report de l'échéance de fin de mois — fait apparaître les variations suivantes :

Au passif, les Comptes de chèques progressent de 241.090 millions à 250.540 millions et les Bons et comptes à échéance de 94.958 à 100.118 millions. Les Comptes courants s'établissent à 343.011 millions contre 378.532 en mai.

A l'actif, le Portefeuille effets revient de 695.901 à 652.011 millions, tandis que les Comptes courants passent de 109.598 à 129.461 millions.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE

500 francs (FRANCO DE PORT)

BANQUE DE FRANCE

Le Compte rendu des opérations de la BANQUE DE FRANCE pour l'exercice 1958 vient d'être présenté à M. le Président de la République.

Il comporte trois parties. La première est consacrée à l'évolution économique de notre pays. La seconde décrit la politique suivie en matière de monnaie, de finances publiques et de crédit. La troisième expose les opérations de la Banque et analyse l'évolution de son bilan au cours de l'exercice.

En conclusion, le rapport dégage les traits essentiels des réformes intervenues en fin d'année et rend compte de leurs premiers résultats.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin 1959 se totalise à 805 milliards.

Au passif, capital et réserves apparaissent pour leur nouveau montant de 12 milliards. Les comptes de dépôts dépassent 751 milliards.

A l'actif, le portefeuille-effets figure pour 562 milliards et les comptes courants débiteurs pour 89 milliards.

FRANCE ET ALLEMAGNE

par Robert d'Harcourt

La position allemande à l'égard de la France — autant qu'elle se reflète dans la presse, dans des lettres ou des conversations personnelles — est aujourd'hui assez singulière. Elle est faite de sentiments partagés. De sympathie, mais d'une sympathie dans laquelle entre parfois quelque aigreur. De louange et de réticence. De joie et de mauvaise humeur. De joie devant le point final mis à la longue querelle qui a déchiré deux peuples, devant la mort de l'absurde slogan de « l'Ennemie héréditaire » qui, de part et d'autre, aura fait tant de dégâts. De mauvaise humeur devant le rôle qu'entend jouer la France, devant ses prétentions à reprendre entre les peuples le rôle que lui assigne son passé. Le mot favori de de Gaulle, la « grandeur », on juge souvent spirituel, et en même temps légitime, de l'encadrer des guillemets de l'ironie. C'est un mot, pense-t-on, qui convenait au visage de la France d'hier, de la France de Verdun, qui ne va pas au visage de la France d'aujourd'hui, d'un peuple vaincu et qui, malgré tous ses efforts pour « se hisser parmi les grands », demeure un peuple faible. On voit enfin, dans certains secteurs, d'un œil sans indulgence la guerre « colonialiste » d'Algérie « le combat sans merci comme sans issue contre une race coupable de vouloir son indépendance », « l'éternisation d'un conflit devenu un abcès menaçant la paix du monde ».

Louanges acides.

On n'est pas sans reconnaître, ni même sans saluer, le courageux effort de la France pour redresser sa situation financière. On reconnaît (d'assez mauvaise grâce parfois) la réussite de cet effort. Réussite aussi bien attestée par la place grandissante que reconquiert notre pays, sur le

plan économique, dans l'estime d'un peuple dont l'opinion touche l'Allemand plus que celle de tout autre peuple et dont il suit avec vigilance les moindres oscillations thermométriques. Nous avons nommé les Etats-Unis. Oui, tout cela on le sait. On le reconnaît. On reconnaît la montée de la France, mais encore une fois, avec une pointe d'agacement. On s'incline, mais avec une secrète acidité dans la louange.

On aime la France. Celle de Paris et de Saint-Tropez. Celle où il fait bon vivre et s'amuser. Celle de Brigitte Bardot, et aussi celle des *Tricheurs* (ce film a connu outre-Rhin un considérable succès, succès dans lequel entrait une certaine dose de *Schadenfreude* et auquel n'était point tout à fait étrangère la joie de découvrir chez le voisin un certain parfum de décomposition). On en veut un petit peu à la France de dépasser son rôle d'amuseuse, comme on en voudrait à une jolie fille de quitter, pour une coiffure guerrière, un joli chapeau. Le petit bonnet de Marianne, crânement planté sur l'oreille, lui va si bien. Pourquoi le remplacer par un casque ? La IVe République dérangeait moins les idées que la Ve. Elle dépaysait moins. On aimait mieux la France d'Auriol qu'on n'aime celle du général. Pourquoi avoir remplacé le haut-de-forme par un képi ?

Et nous voilà arrivés au point crucial : on ne voit pas de Gaulle d'un bon œil. Plus exactement : on le regarde d'un œil méfiant et qui surveille. On l'a d'abord franchement honni. Puis quand on l'a vu à l'œuvre, quand, surtout, on a vu l'estime croissante qu'il se conquérait à l'étranger, les sentiments à son égard ont lentement viré. On ne l'a plus comparé à Hitler. On n'a plus dit qu'en France la démocratie était « assassinée ». Les caricaturistes représentant le général avec un canon au lieu de nez se sont calmés. Les sottises se sont tues. Quelques voix courageuses, de plus en plus nombreuses, allaient jusqu'à faire franchement l'éloge du général, rappelaient sa prophétique lucidité sur le plan militaire avant la deuxième guerre mondiale, affirmaient qu'il n'y avait point en lui trace de « péril militariste », certifiaient que le général était un Français « national », mais non « nationaliste », parfaitement ouvert à l'esprit européen. Ce lent et progressif changement de climat, nous avons essayé de le montrer ici même.

Et puis, il y a eu un lent retour du pendule. Peu à peu les choses ont de nouveau changé. Cette fois dans le sens d'un certain refroidissement. Refroidissement coïncidant paradoxalement avec la croissante chaleur des relations personnelles entre de Gaulle et Adenauer. Cette chaleur préoccupe, cette intimité inquiète. En politique aussi, pense-t-on et dit-on, il y a des « liaisons dangereuses ». On voit l'Allemagne entraînée, ou à tout le moins encouragée, dans les voies du risque : intraitable dureté à l'égard du Kremlin et surtout, surtout, pointe dirigée contre l'Angleterre. Il y a un mot qui a fait des ravages : *l'axe Bonn-Paris*. Un axe, pense-t-on, est toujours dirigé *contre* quelque chose ou quelqu'un. Or, l'Allemagne n'est point en situation de se permettre l'agressivité contre qui que ce soit.

Un témoin allemand voit dans « l'axe Bonn-Paris » un danger pour son peuple et pour l'Europe.

Pour mieux préciser l'état d'esprit actuel de beaucoup d'Allemands à l'endroit de la France gaulliste, que l'on nous permette de résumer rapidement l'éditorial récent d'une des principales gazettes d'outre-Rhin. Le titre nous annonce déjà fort clairement le contenu : « Plutôt un triangle qu'un axe. » L'auteur, qui est le rédacteur en chef de la feuille en question, commence par les louanges de rigueur à l'endroit du rapprochement franco-allemand. Il ne cèle pas sa joie à l'idée que le rêve, la « nostalgie » (*Sehnsucht*) de tant d'Allemands est enfin devenue une réalité : fini le temps où les deux voisins se regardaient de l'œil de la haine ; le fossé de sang est comblé ; « nos fils — des deux côtés du Rhin — ne tireront plus jamais les uns sur les autres ». Oui, tout cela est beau. Pourquoi faut-il qu'à côté de cette « fleur merveilleuse de l'après-guerre » qu'est non seulement le rapprochement, mais l'amitié, oui l'amitié franco-allemande, pousse lentement une vilaine plante ? Cette plante empoisonnée qui enlaidit et gâte tout le paysage, cette « ivraie » (*Unkraut*) qui compromet la belle moisson, notre témoin la nomme tout de suite : l'axe Bonn-Paris. Il y a là un fait nouveau qui est un fait grave, qui menace directement « les relations avec de tierces puissances — Grande-Bretagne ou Etats-Unis — un fait dont ni l'Europe, ni le NATO, ni la République Fédérale, ni la France, ne peuvent espérer tirer un bénéfice quelconque ».

Notre témoin nous remet sous les yeux les rencontres entre Adenauer et de Gaulle. Celle de Colombey-les-Deux-Eglises où le chancelier faisait la découverte d'un de Gaulle « absolument différent de l'homme que lui avait peint la presse allemande », d'un général tout ensemble français et européen. Celle de Bad Kreuznach, quelques mois plus tard (novembre 1958), marquée par la même cordialité, la même intimité, la même « camaraderie ». Et il arrive au point d'interrogation dans lequel s'avoue toute sa pensée : « Est-ce qu'en fin de compte Adenauer et de Gaulle ne se comprendraient pas *trop bien* ? »

Voilà qui déjà est fort clair. Continuons. « La valeur des accords européens, la valeur de l'entente personnelle entre Adenauer et de Gaulle, doivent être appréciées en fonction de leurs résultats. A côté des résultats positifs nous voyons les résultats négatifs. Les seconds, à notre avis, pèsent plus lourd que les premiers. L'opposition à la Grande-Bretagne — ce n'était vraiment pas là le but d'une politique européenne, ni le but de l'Entente franco-allemande. Et c'est malheureusement là ce qui est advenu, et advenu au point qu'il nous est impossible de ne pas voir, devant le résultat, une action concertée. A Bad Kreuznach se sont rencontrés deux hommes qui faisaient les mêmes réserves devant la politique anglaise. L'addition de la réserve française et de la réserve allemande a donné, comme total arithmétique, une méfiance doublée à l'égard de la Grande-Bretagne, ainsi qu'il est apparu clairement dans les interviews

d'Adenauer au cours desquelles le chancelier administrait des leçons à l'Angleterre sur ses devoirs d'alliée. »

Notre journaliste poursuit. Toujours sur le même ton d'acidité mesurée que sa modération même rend plus blessante. Il y a une chose, nous dit-il, dont la France qui regarde son passé n'arrive pas à prendre son parti, c'est de voir l'Angleterre plus forte qu'elle. C'est encore, et plus encore peut-être, de se voir exclue du club atomique. Notre témoin comprend, il admet comme légitime l'effort de de Gaulle pour rendre la puissance à une France dont le désordre, « les défaillances internes » ont, au cours des années de l'après-guerre, « pesé si lourd sur les épaules de ses partenaires ». Mais que cet effort pour redonner à la France son rang soit accompagné de « pointes » contre l'Angleterre, de pointes assez vives pour mettre en péril l'Entente cordiale — voilà le malheur ! (Nous ne pouvons ici nous empêcher de goûter la saveur de paradoxe que prend, dans la bouche d'un Allemand, ce rappel de nos devoirs de fidélité à l'Entente cordiale. L'Histoire présente d'étranges retournements !)

En tout cas, le fait nous dit-on est là. Les deux « compères », Adenauer et de Gaulle, s'encouragent, s'excitent mutuellement dans le complexe antibritannique. Et il y a là — en dehors du « profit » que les Soviets, dans la crise actuelle, ne manqueront pas de tirer de la faille qui leur est offerte — quelque chose qui « va contre le bon sens politique ».

Notre témoin s'arrête pour envisager rapidement les positions *américaines* à l'endroit de de Gaulle. Nous avons dit quelle valeur tout Allemand leur attache. Or que pense l'Amérique, vue à travers les verres de notre guide ? En même temps qu'elle accorde son « estime » à la République Fédérale d'Allemagne, elle « a mis des espoirs en de Gaulle » dont elle savait bien qu'il « n'est pas un partenaire commode », mais dont elle n'attendait tout de même pas des « prétentions » de la taille de celles qui lui ont été présentées : admission à part entière dans le directoire atomique, celui-ci devenant le triumvirat Amérique-France-Angleterre ; droit pour la France de disposer à son gré des charges atomiques stationnées sur son territoire ; indépendance, dans le cas de conflit, de la flotte française en Méditerranée.

« On dira, écrit notre témoin, que ce sont là questions du ressort du NATO. Mais, justement, l'Amérique fait siens les intérêts du NATO : l'Amérique et le NATO, c'est tout un. » Enfin, où la France passe toute mesure, c'est quand elle émet la prétention que « tous ses partenaires fassent leur sa politique algérienne, c'est-à-dire sa guerre algérienne ». Autant les Américains sont « impressionnés » par le relèvement économique de la France, autant ils sont heurtés, « choqués » (*schockiert*) par des exigences sur le plan international qui ne répondent pas à sa puissance présente, à son « poids » actuel dans le monde. Qu'elle rétablisse ses affaires à l'intérieur, fort bien ! Mais qu'elle ne prétende au « grand rôle » à l'extérieur que quand ce sera chose faite, rôle qui d'ailleurs suivra alors tout naturellement.

⁂

Notre témoin nous a donné son interprétation des sentiments américains à notre endroit. Nous n'échappons pas à l'impression qu'il n'a pas résisté à la tentation de les rapprocher des siens, qu'il n'a pas été fâché de les « tirer » de son côté. Laissons-le conclure, en son nom cette fois : « A de Gaulle revient le mérite d'avoir clairement vu que l'Allemagne n'est plus aujourd'hui et ne sera jamais plus pour la France, l'ennemie. Dans l'actuelle querelle de Berlin il s'est rangé du côté de la République Fédérale. Sa position, nous dit-on à Bonn, est au moins aussi ferme que celle de l'Amérique, et beaucoup plus que celle de l'Angleterre. Et c'est là ce qui a fait dire à Adenauer que l'autorité de de Gaulle était pour l'Europe d'un intérêt vital (*lebenswichtig*). Dans la mesure où nous pouvons penser que l'autorité du chef présent de l'Etat français garantit l'avenir de la France, le bénéfice pour l'Europe est indéniable. Mais dans la mesure où l'affirmation du chancelier contient une critique indirecte de l'Angleterre, nous ne pouvons que déplorer la contribution qu'elle apporte à l'isolement de la grande île. Le bond (*Sprung*) que, spontanément, de Gaulle a fait de notre côté, la chaleur de la poignée de mains de Colombey — voilà qui ne peut en vérité que nous réjouir. Mais la coopération — et déjà l'amitié — franco-allemande, qui est bien la chose la plus précieuse au monde, ne doit pas devenir une enceinte fermée. Encore bien moins doit-elle présenter de rugueuses aspérités tournées contre des tiers. De la chance historique que représente la poignée de main échangée au-dessus du Rhin, pourrait insidieusement naître et se développer le mauvais germe de nouveaux conflits. Jusqu'ici rien d'irréparable. Plus d'un parmi nous se dira : pourquoi ne pas nous laisser aller à la douceur de l'heure ? ne pas savourer simplement et franchement l'enterrement de l'inimitié héréditaire ? Pour nous, nous ne nous sentirons vraiment contents que le jour où la Grande-Bretagne sera admise dans le jeu. »

L'opinion allemande divisée : un parti pour la France un parti pour l'Angleterre.

C'est en grande partie, nous l'avons vu, à l'intimité récente avec de Gaulle que nombre d'Allemands attribuent la position, qu'ils déplorent, prise par Adenauer à l'égard de la Grande-Bretagne. Cette attitude du chancelier ne date, à la vérité, pas d'hier, rappellent ces voix allemandes. C'est au début de cette année, exactement après la rencontre américaine entre Mac Millan et Eisenhower au Camp David, que se place un mot bien éclairant de mauvaise humeur échappé à Adenauer, mot qui rapidement fait le tour de l'Allemagne : « Ces Anglais (*diese Briten*) devraient

tout de même apprendre qu'ils ne peuvent pas mener plus longtemps l'Europe ! C'est à l'Allemagne et à la France que revient la conduite du continent. »

Un peu plus tard le chancelier, dans le grand discours télévisé adressé à son peuple le 8 avril, apporte quelques adoucissements à cet aigre propos. « Il a été beaucoup question de la détérioration de nos relations avec la Grande-Bretagne et en particulier de la détérioration de mes relations personnelles avec le Premier britannique Mac Millan. Pour ce qui a trait à mes relations privées avec ce dernier, je puis affirmer que tout ce qui a été écrit à ce sujet relève de la pure fantaisie. Il m'est parfois arrivé, c'est vrai, de me demander s'il n'y avait pas quelque part *irgendwo*) des personnages tirant les ficelles (*drahtzieher*) et intéressés, pour des raisons de politique étrangère, à brouiller systématiquement les cartes entre les deux peuples d'Allemagne et d'Angleterre. De notre côté, en tout cas, sera évité tout ce qui pourrait être de nature à fournir un aliment à des sentiments anti-allemands en Angleterre. »

Où fallait-il exactement situer ces ouvriers de l'ombre intéressés à « empoisonner l'atmosphère » entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne ? Le chancelier ne donnait aucune précision, restait volontairement dans le vague. Le petit mot « quelque part » autorisait des interprétations diverses...

Plus tard, poursuivent les Allemands qui font l'historique du différend germano-britannique, plus tard viennent les « successives et regrettables » interviews accordées par Adenauer à la presse américaine. Un reporter du *New York Times* a demandé au chancelier ce qu'il pense de l'idée de de Gaulle d'un directoire franco-anglo-américain présidant aux directives de l'OTAN. La réponse d'Adenauer a été la suivante :

« Il faut vous habituer à ne pas voir toujours les choses de votre point de vue, mais aussi du point de vue d'en face. Il m'est impossible de trouver objectivement satisfaisant le fait que ce soient les deux seules puissances anglo-saxonnes qui se trouvent au point de commande central où il sera décidé pour le monde entier de la paix ou de la guerre. »

A cette interview parue le 16 juin succèdent, cinq jours plus tard, dans les journaux de la chaîne Scripps-Howard, des propos plus vifs du chancelier, cette fois ne visant plus seulement la politique générale, mais la personne de Mac Millan : une conférence au sommet est d'avance condamnée à rester sans objet si le Premier britanique ne se persuade pas, avant de l'aborder, de « la nécessité, quand on appartient à une alliance, d'abandonner quelques-unes de ses vues personnelles ».

Ces pointes dirigées contre l'Angleterre n'apparaissent pas à un point quelconque de la conjoncture mondiale. Leur synchronisme avec la prise du pouvoir par de Gaulle frappe les Allemands qui nous les rapportent. Pour ces Allemands le dernier moment où les rapports entre leur pays et la Grande-Bretagne se présentent encore satisfaisants se situe au début de l'été 1958. C'est l'heure de la rencontre, à Bonn, entre Ludwig Erhard

et l'expert britannique Maulding. La question brûlante de la zone de libre échange y est abordée dans un esprit non seulement de compréhension mutuelle, mais de franche cordialité. Un grand hebdomadaire de Hambourg nous rappelle un mot de Maulding qui lui paraît éclairer la rencontre entre les deux hommes : « Si les dix-sept nations intéressées voulaient bien s'entendre entre elles comme Erhard et moi, la zone de libre échange serait chose facile à réaliser. »

⁂

Cet instant de lumière est bref. Les ombres viennent. Elles montent lentement à l'horizon et peu à peu s'épaississent. Des ombres françaises, nous dira notre témoin. La France gaulliste, la France nouvelle, fait écran entre l'Allemagne et l'Angleterre. Laissons la parole à l'éditorialiste de la *Zeit* :

« En novembre 1958 se place l'entrevue de Bad Kreuznach. C'est à ce moment, pense-t-on en Angleterre, que se dessine le tournant décisif. Les deux autocrates, Adenauer et de Gaulle, ont conféré deux jours entiers. Entourés de leurs experts, ou entre quatre yeux. Le communiqué final de la rencontre ne nous apprend guère. On nous dit que l'entretien entre les deux hommes a porté sur le marché commun et aussi sur la situation à Berlin qui est le thème politique majeur du moment. Décembre vient, et avec lui le « non » catégorique de la France. Comment en Angleterre fait-on le point des choses ? Adenauer, dit-on, à Londres, a sacrifié la zone de libre échange pour obtenir l'appui total de la France sur la question de Berlin, car, pensent les Anglais, la crainte n'est pas effacée à Bonn de voir de Gaulle revenir un jour à son idée de 1947 d'une alliance avec Moscou. Cette version anglaise des événements répond-elle à la réalité ? L'Angleterre n'a-t-elle pas sa part de responsabilité dans l'évolution de la situation ? Nous ne voulons ici rien trancher. Notre seul objectif est de montrer comment les Anglais voient les faits. Et maintenant, tournons-nous vers nous-mêmes, vers notre Allemagne déjà coupée en deux par la guerre, plus divisée intérieurement qu'aucun autre peuple (émigrés et autochtones, catholiques et protestants). Quel tableau avons-nous sous les yeux ? Nous voyons devant nous deux partis : un parti français, un parti anglais. Les tenants du premier affirment, avec Adenauer, que l'intérêt primordial de l'Allemagne exige l'alliance indissoluble avec la France. Les tenants du second suivent Ehrard, pensent qu'une enceinte fermée des 6 pays du marché commun est dangereuse parce qu'elle conduit à la formation d'un nouveau bloc et estiment préférable d'élargir autant que possible les frontières de l'espace économique commun. »

Et voici la conclusion désenchantée de notre témoin : « Le parti français, le parti anglais, opposés l'un à l'autre sur le territoire de notre République Fédérale, sont en train d'empoisonner l'atmosphère de notre politique intérieure. Ils fournissent en même temps à nos voisins la meil-

leure des occasions de jouer à leur gré de l'instrument que leur offrent nos divisions internes. Est-ce là en vérité le sens de l'intégration occidentale ? Est-ce là le beau résultat de la politique étrangère qu'on nous a tant vantée ? ».

Cette page amère remet sous notre regard les griefs déjà entendus contre la France de la Ve République. C'est elle qu'on désigne du doigt comme la coupable. C'est de Gaulle l'inspirateur principal de l'orientation antibritannique de Bonn. Orientation lourde de péril et qui accroît la tension internationale. La rencontre de Bad Kreuznach entre deux chefs d'Etat qui s'encouragent et s'appuient mutuellement dans leurs tendances de politique étrangère, marque un mauvais tournant de l'Histoire d'Allemagne, un tournant qu'un jour les Allemands seront les premiers à regretter.

VIRULENT RÉQUISITOIRE CONTRE DE GAULLE.

Nous avons entendu des voix s'accordant dans le reproche fait à la politique conjuguée de Gaulle-Adenauer de creuser un fossé entre la Grande-Bretagne et le continent. On salue la réconciliation franco-allemande, mais on trouve que lui sacrifier l'entente avec l'Angleterre c'est la payer trop cher. Nous avons écouté des voix sévères, mais gardant de la mesure dans la critique, à l'endroit de la politique commune du général et du chancelier, politique pouvant conduire à un isolement de l'Allemagne. C'est maintenant des voix violemment, âprement *hostiles*, à la fois à de Gaulle et à Adenauer, et à une action concertée jugée néfaste aux intérêts de l'Europe, que nous voudrions faire entendre. La condamnation qui tombe maintenant sur toute la ligne de politique étrangère de la République Fédérale est d'une agressive virulence. Que l'on en juge par ces quelques extraits d'un impitoyable réquisitoire :

« Nous avons plus d'une fois marqué notre sentiment à l'endroit d'une politique qui, en tournant le dos à la vraie politique européenne, à celle que voulait Robert Schuman, se détournait toujours davantage de la seule ligne pouvant assurer la stabilité à notre République Fédérale. Le mariage politique que le chancelier a jugé bon de conclure avec de Gaulle depuis la fondation de la Ve République française est gros de dangers, de dangers devant lesquels le parti chrétien-démocrate semble frappé de cécité. Une politique fondée sur un chimérique rétablissement de la grandeur française est à la fois stupide et néfaste, néfaste aux intérêts de notre pays comme à ceux de l'Europe. Aussi folle, aussi funeste que le serait une politique fondée sur un rétablissement de la grandeur défunte de l'Allemagne. Les Italiens, eux, ont été plus sages que nous en se refusant à suivre de Gaulle quand, sous le couvert et par le détour d'un pacte méditerranéen, il a essayé de les gagner à la cause française en Afrique du Nord et en Algérie. Adenauer, dont les tendances francophiles sont notoires depuis sa jeunesse et depuis certains épisodes peu

reluisants de son passé (allusion aux mouvements rhénans séparatistes au lendemain de la première guerre mondiale !), Adenauer veut détourner la République Fédérale de l'Europe en l'aiguillant sur les rails glissants et pleins de danger de l'axe Bonn-Paris. Si cet axe ne devait servir qu'au bien d'une Europe unie, nous n'aurions qu'à applaudir. Il n'en est, hélas ! pas ainsi. Si Paris fait les yeux doux au docteur Adenauer, c'est uniquement et exclusivement pour que l'appui du chancelier fasse monter les actions de la France sur le marché politique de l'Ouest. Et toute cette politique ne profite finalement qu'aux visées d'hégémonie (*Vorherrschaftsziele*) parfaitement égoïstes de la France sur le continent. Le général de Gaulle et son président du Conseil n'ont jamais fait mystère de la sympathie plus que tiède que leur inspirent les efforts pour bâtir l'Europe. Leur but n'est en aucune façon la construction d'une maison commune, mais l'accession de la France au rang de troisième grande puissance occidentale. Ambition qui ne peut être réalisée qu'aux dépens des autres partenaires européens. L'assainissement économique français est dans l'intérêt de l'Europe. Mais il n'est pas dans l'intérêt de l'Europe qu'elle soit écartelée entre deux groupes économiques séparés, ce qui est le résultat de l'attitude française soutenue sans réserve par Adenauer. Que l'Allemagne consente des sacrifices pour une Europe Commune, fort bien ! Qu'elle se sacrifie pour la réalisation des rêves de grandeur français (*französische Grossmachtträume*) est inadmissible. »

Voilà très clairement et très crûment traduite la position d'une partie de l'opinion publique allemande, dans son aile avancée, à l'endroit de la France actuelle. Ici la Ve République non seulement agace, irrite, mais on la stigmatise comme « néfaste ». En entraînant l'Allemagne dans une folle politique de rupture avec l'Angleterre, elle la conduit à sa perte et détruit l'Europe. On ne pardonne pas à de Gaulle son effort pour redonner, particulièrement sur le plan atomique, sa place à notre pays. Nous avons dit plus haut que les caricatures à son sujet avaient disparu de la Presse allemande. Ce n'est pas tout à fait vrai. Elles reparaissent sporadiquement, et dans des feuilles notables. Avec des variantes. Maintenant ce n'est plus un canon, mais la bombe H, qui remplace le nez sur ces peu spirituelles vignettes.

La Ve République jugée avec lucidité.

Ailleurs nous rencontrons plus de justice. On reconnaît bien que les droits du Parlement ont un peu souffert, ont été « un peu rétrécis » depuis une année en France, que la main du général a parfois été lourde. Mais on reconnaît en même temps que l'extrême désordre dans lequel le gâchis parlementaire faisait vivre ou, plus exactement, s'anémier la France appelait une thérapeutique vigoureuse. On ajoute que si le Parlement a été « mis en France au frigidaire », cet état de chose — après le discrédit qu'il

avait mérité — ne semble pas contrister autrement les Français et que rares sont ceux qui le pleurent. Au demeurant, la France demeure un peuple de liberté. « Les Français ne sont pas mécontents d'être enfin gouvernés. Ils n'ont pas du tout l'impression qu'ils portent des chaînes. Ils peuvent voter librement, élire les candidats de leur goût, même si ceux-ci ne sont pas du goût des hommes au pouvoir. Tout cela plaît au Français et fait partie de la République, d'une République à laquelle il tient. Tout cela fait la popularité de de Gaulle. Que le général ait entre les mains un pouvoir que n'a jamais détenu avant lui en France un Président de la République ne dérange pas du tout le Français moyen parce qu'il sait qu'on ne lui imposera jamais les méthodes du lavage de cerveau (*Gehirnwäsche*). »

Ces lignes, dans lesquelles il nous semble que nous sommes assez bien « vus » et que nous empruntons au plus important journal d'outre-Rhin (*Frankfurter Allgemeine Zeitung*), nous voudrions les compléter par une conversation que nous eûmes récemment avec un Allemand auquel nous faisions part de la lassitude que nous causait l'insistance monotone avec laquelle, dans une partie de la presse allemande, l'accent était mis sur les « prétentions » de la France au rôle de grande puissance. Que nous disait notre interlocuteur ? Ceci : « Des hommes de chez nous s'étonnent et quelquefois s'irritent de la ténacité avec laquelle votre de Gaulle réclame pour son peuple le rang d'une grande nation. Ils ne voient pas bien les choses. Il faut prendre notre parti d'une France absolument différente de la France de la IVe République. Comme témoins objectifs du dehors, nous devons penser la France présente dans des catégories nouvelles, dans des dimensions nouvelles. »

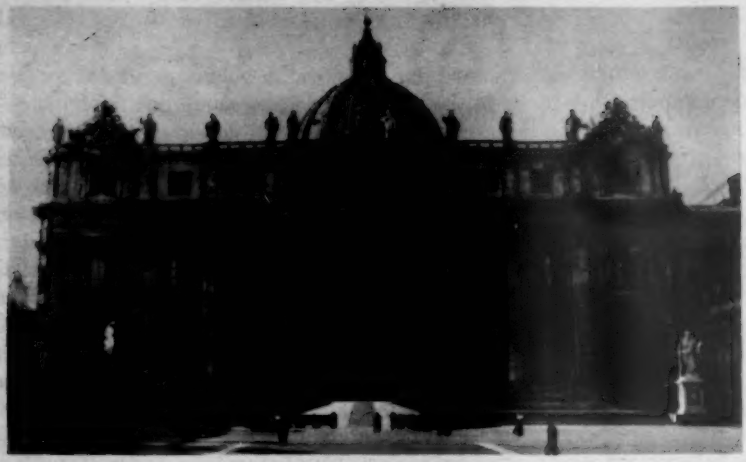
⁂

Au terme de ces quelques pages nous devons résister à la tentation de conclure. L'opinion allemande vis-à-vis de la France est divisée, comme elle l'est vis-à-vis de l'Angleterre. Comme elle l'est à l'endroit de l'attitude à prendre dans les négociations avec Moscou. Un témoin lucide nous a dit tout à l'heure qu'il y avait dans son peuple un « parti anglais » et un « parti français ». Mais il y a aussi, à l'égard des Soviets, le parti de la fermeté et celui de la « flexibilité » (un mot qui a eu une belle carrière !). La vérité est qu'il y a encore, et surtout, dans l'Allemagne actuelle, à côté des « partisans » de l'un ou l'autre camp, l'énorme masse flottante des indécis et des indifférents, des Allemands qui lisent en diagonale, ou même sautent résolument l'article politique de leur journal, des Allemands que lasse et ennuie cette politique internationale qui tourne en rond, se traîne, n'aboutit jamais. « L'homme de la rue de chez nous, m'écrit un correspondant, se détourne avec dégoût (*angewidert*) du carrousel de la grande politique. » Il y a pour lui des choses plus proches et plus intéressantes : l'auto, le frigidaire, l'écran de télévision. L'Alle-

mand n'a jamais eu de goût pour la politique qu'une pente naturelle de son tempérament le porte à considérer comme une zone inférieure, et souvent malpropre, de l'activité humaine. Il lui donne volontiers comme synonymes les mots de « tripotages » et de « bavardages ». Cette tendance, instinctive chez lui, nous l'avons vue renforcée, au cours des derniers mois. Au-dedans par la malheureuse querelle Erhard-Adenauer qui, en diminuant deux hommes, dévalorisait deux fonctions fondamentales de l'Etat. Du dehors par la stérilité des interminables débats genevois.

L'Allemand, nous l'avons dit, n'aime pas la politique. Il se détourne des joutes oratoires des conférences internationales et n'est pas très loin de partager l'avis méprisant de Khrouchtchev sur la superfluité des rencontres entre diplomates. Aux mots il préfère les visages. Et c'est sans doute là une des raisons pour lesquelles, en dépit des sages sourdines de beaucoup de ses journaux mettant leur lecteur en garde contre des espérances exagérées, il a, en général, salué avec une sorte de soulagement l'annonce d'une rencontre entre Ike et K. Deux hommes entraient dans l'arène et s'affrontaient, deux hommes en chair et en os. Le débat Est-Ouest, longtemps enlisé dans les palabres diplomatiques, prenait enfin un aspect vivant et concret. L'espoir d'une solution naissait.

ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie française.



UN HOMME D'ÉTAT MÉCONNU : LE CARDINAL CONSALVI

par DANIEL-ROPS

DE toutes les entreprises de restauration dont l'Europe offrit l'exemple après 1815 et le traité de Vienne, l'une mérite d'être mise à part et admirée, ce qui n'est pas le cas de toutes : celle que mena à Rome, jusqu'au jour où l'avènement d'un nouveau pape l'écarta des affaires, le cardinal Consalvi. L'histoire officielle n'est pas équitable pour cet homme ; elle réserve le devant de la scène aux grands ténors de l'opéra politique, un Metternich, un Talleyrand. Dans des conditions extrêmement difficiles, avec des moyens limités, le secrétaire d'Etat de Pie VII accomplit cependant une œuvre aussi considérable que celle des ministres d'Autriche et de France, une œuvre qui devait se révéler plus raisonnable que la leur, mieux adaptée aux besoins de l'époque, et il l'accomplit sans jamais abaisser dans les combinaisons de la politique la dignité de l'Eglise. Les contemporains ne se trompèrent d'ailleurs pas sur ses mérites. « C'est notre maître à tous », disait lord Castlereagh. Retenons cet hommage d'un grand homme politique anglican au grand serviteur de la Papauté.

Né à Rome, le 8 juin 1757, Hercule Consalvi avait dû autant à la noblesse de ses origines qu'à l'extraordinaire intelligence dont il avait fait preuve, de faire, très jeune, une brillante carrière. Protégé par le cardinal

— Au-dessus du titre : Saint-Pierre de Rome (*cliché Viollet*).

d'York — celui qui prétendait au titre de roi d'Angleterre — il avait été tour à tour sous-directeur à l'Administration des Communes, puis juge au tribunal de la Sainte Rote, puis président de la Congrégation « Sull' Armi », c'est-à-dire ministre des Armées et de la Police du Saint-Siège, ce qui n'était pas une sinécure depuis que le traité de Tolentino avait révélé au monde qu'un jeune général du nom de Buonaparte s'intéressait fort à Rome. Il avait été de ceux qui souhaitaient un rapprochement avec la France, le confident — d'aucuns disaient l'inspirateur — du cardinal Doria que le populaire avait surnommé « le bref du Pape », tant à cause de l'exiguïté de sa taille que de celle, assurait-on, de son esprit. Le meurtre du général Duphot, suivi de l'enlèvement de Pie VI, avait fait échouer cette politique : du moins, dans ses négociations discrètes, Hercule Consalvi avait-il appris le métier de diplomate, auquel il semblait prédestiné.

Ses dons de diplomate, il avait eu ensuite l'occasion de les montrer lorsque, Pie VI étant mort, le Conclave s'était réuni en 1800 pour lui donner un successeur et avait pris pour secrétaire le monsignor quadragénaire que toute l'Eglise appréciait. Etrange Conclave, le seul qui se soit tenu dans une île — l'isola San Giorgio de Venise — n'osant se tenir dans la Ville Eternelle. Interminable Conclave où les « porporati » préférèrent endurer les froideurs humides de l'hiver vénitien dans un inconfortable couvent plutôt que de s'entendre. Après cinq mois de scrutins infructueux, le très habile Monsignor Consalvi avait réussi à faire sortir de l'urne le nom de l'excellent moine Chiaramonti, qui, devenu Pie VII, n'avait rien eu de plus pressé que d'en faire son secrétaire d'Etat, et bientôt de le créer cardinal.

Les négociations engagées en vue d'un concordat avec la France lui avaient alors permis de donner toute sa mesure. Au moment où les exigences de Napoléon et les maladresses des représentants du Pape semblaient aboutir inéluctablement à une rupture, Consalvi était apparu souple, tenace, plus fort en définitive que son partenaire, et, après maints épisodes dramatiques, avait fait réussir le projet.

Sa position dans toute l'Europe était alors devenue considérable. Napoléon en avait-il pris ombrage ? Le cardinal Fesch, l'oncle-curé dont l'empereur avait fait son représentant diplomatique à Rome, avait-il peu goûté son charme ? Excité contre le cardinal secrétaire d'Etat, le tout-puissant maître avait exigé qu'il fût écarté. Au moment où Pie VII avait été enlevé à son tour de Rome et installé à Savone, Consalvi, lui, avait été invité à résider en France. Et, entre Napoléon et lui, avait commencé un jeu très singulier, où le monarque avait cherché à se gagner les bonnes grâces du cardinal, à le mettre dans son camp — contre le Pape... Vainement, il va de soi. Et quand Napoléon avait épousé Marie-Louise, Consalvi avait été de ceux qui avaient refusé d'assister au mariage, crime impardonnable qui leur avait valu d'être expédiés dans des villes de pro-

vince françaises et de s'entendre signifier qu'il leur était désormais interdit de porter la pourpre. Mais Hercule Consalvi avait très philosophiquement pris son sort de « cardinal noir » et, installé à Reims, avait profité de ses loisirs forcés pour écrire ses *Mémoires* dans une langue élégante et ferme, émaillée souvent d'un humour de bon aloi.

Rappelé par le Pape en 1814, dès que cela était devenu possible, il allait près de dix ans, mener l'Eglise. Pie VII, d'ailleurs, vieilli, usé par les épreuves, peu à peu gagné par une lente paralysie accompagnée de vertiges qui l'obligea, les dernières années, à tenir, pour marcher, une corde qu'on avait fixée aux murs tout autour de sa chambre, lui fit une confiance totale et lui laissa, pratiquement, toutes les initiatives, non sans intervenir cependant, de temps en temps, sous la pression d'autres élément, dans un sens, qui, parfois, compliquait la tâche du ministre. Un prestige immense l'entoura, ces dix années durant : la plupart des souverains tinrent à honneur de correspondre directement avec lui, sur des sujets qui d'ailleurs, n'étaient pas tous ecclésiastiques ni politiques. Sans, pour autant, suivre toujours ses conseils, ils le traitèrent comme une sorte de mentor de l'Europe [1].

Tel qu'on le voit dans l'admirable buste que fit de lui Thorwaldsen, c'était un homme mince, fin, au front haut et spacieux, au nez fort, aquilin, aux yeux vifs et qui étincelait d'intelligence. Il se tenait ordinairement un peu courbé, inclinant son long corps vers son interlocuteur qu'il considérait avec une attention sans faille. « Mélange indéfini de logique solide et de finesse caressante », disait de lui le subtil diplomate Artaud : le mot est juste. Sous les aspects courtois, retenus, de la « sirène de Rome » dans les accents d'une voix insinuante, se cachait une énergie inentamable. Travailleur que rien ne lassait, donnant même des audiences pendant qu'il était à table afin de gagner du temps, il était de ces chefs qui peuvent exiger tout de leurs subordonnés, parce qu'ils savent le demander avec grâce, et qu'ils l'exigent d'abord d'eux-mêmes.

Au moral, indemne de tout esprit de rancune, discret et bienveillant dans ses jugements, mais en même temps inébranlable sur les principes, il appartenait, en politique, à la race de ceux qui savent demeurer « libres de tout sentiment, de tout ressentiment » selon la fameuse formule bismarckienne. Fait étrange à nos yeux, mais qui, en ce temps, ne surprenait guère : ce grand serviteur de l'Eglise, ce cardinal romain, n'était pas prêtre et il semble bien que jusqu'à sa mort, il resta simple diacre [2]. Mais un homme « qui s'y connaissait en hommes », Napoléon, touchant

1. Ils le comblèrent aussi de cadeaux. Consalvi reçut d'innombrables tabatières ornées de pierres précieuses. Le cardinal les revendait, pour ses œuvres. Les brillants de trois d'entre elles servirent à bâtir la façade de deux églises, celle de Saint-André delle Fratte et celle de la Consolation.

2. On a parfois assuré qu'il aurait reçu la prêtrise dix-huit mois avant de mourir. Mais l'*Enciclopedia cattolica*, publiée au Vatican, affirme : « Il ne fut jamais prêtre. »

là peut-être le fond du caractère, disait de lui : « Il est réellement un des hommes les plus prêtres que j'aie connus. »

Pie VII se réinstalla à Rome le 23 mai 1814 ; dès le 23 juin, Consalvi entra en action. La première question à résoudre était celle de la restitution au Saint-Siège de ses domaines. On eût pu croire que tous ces souverains qui n'avaient aux lèvres que le mot de légitimité s'empresseraient, sans discussion, de rendre à son propriétaire légitime les terres pontificales. Mais entre la phraséologie officielle et la réalité politique, il y avait, comme toujours, loin. De solides appétits veillaient : l'Autriche n'avait jamais perdu l'espoir de mettre la main sur les légations ; Naples prétendait garder les Marches et Ancône ; la France n'imaginait même pas qu'on pût lui enlever Avignon et le Comtat Venaissin, absorbés par elle depuis vingt-cinq ans.

Consalvi, dans une note aux puissances, réclama tout, par principe, tout ce qui avait appartenu et appartenait en droit au Siège apostolique. Puis, se méfiant de l'habileté du nonce della Genga et des bonnes paroles que les vainqueurs prodiguaient, il partit lui-même mener la négociation. Il courut à Paris ; puis il gagna Londres où les puissances célébraient leur triomphe, y menant le jeu le plus subtil entre Castlereagh, Metternich et le tsar Alexandre ; enfin, quand le Congrès s'ouvrit à Vienne, il s'y rendit, pour lutter pied à pied contre des intérêts sordides, gardant la dignité d'un représentant de l'Eglise au milieu de ces marchandages de mercantis, vivant pauvrement à l'écart des fêtes où s'amusait l'Europe, et poursuivant avec les maîtres de l'heure des entretiens d'où, disait-il, il sortait « avec des sueurs de sang ». Un an et plus de cette épreuve l'amena enfin au but. Murat, qui commit l'erreur de lâcher le camp allié, perdit du coup les Marches, les quatre cent mille âmes à prendre sur les domaines pontificaux qu'on lui avait promises, et la vie. Metternich accepta de restituer les Légations. Le « prince » Talleyrand refusa longtemps, au nom de la légitimité, de rendre le duché de Bénévent que Napoléon lui avait donné ; il fallut lui verser deux bons millions dont Rome dut payer les trois quarts. Avignon, Parme et Plaisance restèrent seuls en dehors de la restitution générale, ce qui était payer peu une victoire que Consalvi lui-même avait tenue pour « humainement impossible ».

Quand le secrétaire d'Etat rentra à Rome, son travail achevé, on le gratifia d'un tableau qui le représentait, entouré de la Force, de la Mansuétude et de la Gloire, rendant à Pie VII Rome, Ravenne, Ferrare et Bologne, figurées par quatre effigies de femmes agenouillées. Modeste et souriant, Consalvi déclara : « Sans l'immense réputation personnelle du Saint-Père, sans l'opinion qu'on a de Sa Sainteté et de son caractère, on eût négocié en vain. »

Mais une autre tâche l'attendait, et d'autres difficultés plus grandes encore. La restauration de l'autorité pontificale, sur le plan intérieur, n'était pas moins nécessaire que la reconstitution de sa souveraineté tem-

porelle. En un an, de grandes fautes avaient été commises. Sous la direction d'un prélat, puis cardinal, Agostino Rivarola, une sorte de gouvernement provisoire avait été chargé par Pie VII de remettre de l'ordre à Rome. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il l'avait fait sans beaucoup de prudence ni d'habileté.

Qu'on destituât des fonctionnaires pontificaux, des prélats, des professeurs même qui avaient trop évidemment collaboré avec les occupants, qu'on interdît l'entrée du palais pontifical aux praticiens convaincus d'avoir accepté des Français des postes honorifiques, tel le « maire » Braschi, neveu de Pie VI, par exemple, qu'on arrêtât et même qu'on expédiât aux galères les tristes individus qui avaient guidé Radet lors de l'arrestation du Pape, ou encore qu'on enlevât au cardinal Maury, pour le punir de s'être fait le valet de Napoléon, son évêché de Montefiascone, ce n'était qu'assez normal, et au total, cette épuration n'eut rien d'une Terreur blanche. Il était même assez compréhensible qu'on ne pût, ou qu'on ne voulût pas empêcher le petit peuple romain de fusiller en effigie Napoléon, en obligeant les anciens collaborateurs à se tenir dangereusement près de la cible, ou d'aller saccager la maison des anciens fonctionnaires impériaux. Mais ce qui était absurde, c'était que le gouvernement Rivarola décrétât la suppression de tout ce que les Français avaient fait, même lorsque leurs mesures s'étaient révélées évidemment bonnes.

Le Code civil et pénal de Napoléon fut abrogé : on remit en vigueur la vieille législation devant les tribunaux, prodigieusement enchevêtrés, de l'Ancien temps. On restaura du même coup la « juridiction des barons », c'est-à-dire la Justice féodale, et la Sainte Inquisition Romaine. Il fut conseillé seulement de ne pas user de torture. Les procès devant le Saint Office recommencèrent donc : la première victime en fut une religieuse, dont nul ne put jamais savoir le crime. Les Juifs reçurent l'ordre de réintégrer leur ghetto, d'où Miollis et Tournon les avaient fait sortir. Pis encore : le zèle de Rivarola supprima la vaccine, l'éclairage des rues et même les mesures contre la mendicité, parce que c'étaient là d'affreuses innovations françaises. Les fouilles du Colisée furent abandonnées et l'on fit même combler les excavations déjà faites ! Une désastreuse décision d'ordre économique, enfin, en rétablissant les prix de 1808, aboutit à une flambée des prix, notamment de ceux du vin et de l'huile : le peuple ne se trouva pas consolé par les processions quasi quotidiennes dont il était gratifié.

En apprenant toutes ces folies, Consalvi se montra fort inquiet. Il n'hésita pas à écrire à Rivarola et à tout son entourage des lettres, prophétiques, où il disait entre autres choses excellentes : « Si l'on commet de fatales erreurs, nous ne conserverons pas six mois le pays que nous sommes en train de récupérer. » Et au Pape lui-même, pour lui conseiller la prudence, il communiqua la copie de la lettre qu'il adressait à Louis XVIII afin de le mettre en garde contre des erreurs tout analogues que les « ultras » commettaient en France. Le décret d'amnistie même, que

Pie VII venait de signer, n'eut pas son approbation : les termes en étaient blessants, la portée trop limitée ; une demi-mesure, disait-il, qui ne travaillerait pas à l'apaisement.

⁂

Rentré à Rome, reprenant en main l'administration pontificale, il pratiqua une politique plus nuancée. Non pas qu'il faille le prendre pour un libéral. Même quand il disait, en souriant : « Sous cette calotte, il y a des idées libérales », ce n'était vrai que *stricto sensu*. Dans la mesure où, alors, libéralisme et doctrine révolutionnaire passaient pour synonymes, il était, à n'en pas douter, antilibéral. Mais il avait, bien rare chez un homme de sa formation et de sa caste, un sens aigu des nécessités nouvelles. « Si Noé, écrivait-il, non sans humour, quand il sortit de l'Arche avait prétendu faire tout ce qu'il faisait avant d'y entrer, il aurait émis une prétention absurde. »

« Un Gouvernement, disait-il encore, ne se change pas comme une chemise. » Il fallait tenir compte de l'évolution des esprits. Lucide, il constatait que les jeunes, « qui n'avaient pas connu le gouvernement pontifical, s'en faisaient une idée très mauvaise », et qu'il leur répugnait de se soumettre aux prêtres ; il pensait même que « la majorité de la population était de cœur contre nous ». Partir donc de la situation telle qu'elle se présentait réellement, accepter ce que le régime français avait laissé de bon, tenir compte, dans toute la mesure où cela ne portait pas atteinte aux principes, des nouveaux courants d'idées, tel était son plan.

En le formulant, le cardinal Consalvi ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur les réactions qu'il allait susciter. « Je sais bien qu'à Rome beaucoup ne comprendront pas ces choses : les uns par passion, les autres par manque de réfexion, les autres encore par ignorance et d'autres enfin par routine, refuseront de rien entendre. » Les oppositions ne lui manquèrent pas, en effet. Le parti des *zelanti*, où se rangeait, malheureusement, la majorité des cardinaux, lui reprochait son « libéralisme » et le dénonçait au pape comme un crypto-jacobin. Pour eux, la contre-révolution militante, la politique de répression, la collaboration avec la Sainte-Alliance, étaient les seules solutions, Or ce parti « ultra » de Rome avait précisément fourni le personnel — cardinaux et théologiens — de la *Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires*, que Pie VII avait créée, en 1814, pendant que Consalvi était à Vienne et qui avait pour fonction de conseiller le secrétaire d'Etat en étudiant avec lui les multiples problèmes de la remise en ordre de l'Eglise.

Plus ennuyeux encore : comme les temps troubles prêtent aux organisations occultes, le parti de la réaction avait ses troupes de choc recrutées souvent parmi les éléments les plus douteux : les membres de l'Association de la Sainte Foi, les *Sanfedisti*, qui, sous couleur de contre-révolution et de

défense du Saint-Siège, se livraient aux plus affreuses représailles, aux pires opérations de vengeance.

Mais, de l'autre côté, Consalvi n'était ni mieux compris ni mieux suivi. C'est le destin des hommes politiques qui essaient de tracer un chemin de juste milieu. Les éléments libéraux de Rome et de la péninsule considéraient qu'il était trop modéré, trop timoré, qu'il était trop indulgent pour les *sanfedisti* et autres *zelanti*, qu'il était en trop bons termes avec Metternich et les Autrichiens. L'association secrète de la *Charbonnerie*, née à Naples et dans l'Italie du Sud pendant l'occupation, où ses maquisards, sortant des huttes de charbonniers où ils se réunissaient en pleine forêt pour lutter contre les Français, était en train de changer d'objectif. Devenue une organisation solide, divisée en « ventes », où régnait une stricte discipline, elle se donnait pour double but de réaliser l'unité de l'Italie et d'établir des institutions libérales. Or les *carbonari* avaient précisément leur centre à Ascoli, dans les Marches. Redoutable menace pour le Secrétaire d'Etat, que cette opposition de gauche qui avait des complices jusque parmi les fonctionnaires pontificaux et les carabiniers !

C'est dans ces conditions singulièrement difficiles, obligé qu'il était d'utiliser les hommes qu'il avait sous la main, dont tous étaient loin de lui être fidèles, dont certains mêmes étaient plus que suspects [1], que le cardinal Consalvi mena son œuvre. Deux périls lui semblaient le plus menaçants : celui des carbonari dont les idées libérales troublaient l'ordre et les théories nationales risquaient de menacer directement les Etats pontificaux ; et celui des puissances de la Sainte-Alliance, et nommément de l'Autriche, qui voulaient contrôler la politique du Saint-Siège, et peut-être remettre en cause certains de ses droits souverains.

Contre l'un et l'autre périls il agit avec autant de vigueur que de finesse. Après avoir, à maintes reprises, signalé aux gouvernements alliés le danger des sociétés secrètes — qui, de fait, gagnaient du terrain, se répandant en France et en Allemagne — il fit signer en 1821 une bulle spéciale condamnant la Charbonnerie. Mais quand Metternich lui offrit de participer à la Constitution d'une force de police internationale chargée de pourchasser les carbonari et les libéraux, le prudent secrétaire d'Etat refusa, ne se souciant pas de voir les Autrichiens intervenir en Ombrie ou dans les Marches. Ce jeu subtil dura autant que lui. Pour faire semblant de céder aux Puissances, il abandonnait quelques *sanfedisti*, quelques partisans trop résolus du Saint-Siège, mais sur l'essentiel, il ne cédait pas d'un pouce.

Metternich lui ayant conseillé de pratiquer dans les Etats pontificaux, notamment dans les Légations, une politique « plus ferme », sur le mo-

1 Voire scandaleux. Ainsi, Mgr Tiberio Pacca, neveu du Cardinal, qu'on avait fait gouverneur de Rome et directeur de la Police, défroqua et s'enfuit de Rome avec une femme. Pasquino raconta que sa fuite avait une autre raison : les malversations et tripotages qu'il avait commis.

dèle de celle de Louis XVIII et des ultras, Consalvi lui répondit qu'il attendait pour cela que lui-même l'eût fait à Venise : car, sachant les Vénitiens fort ombrageux, Metternich faisait gouverner leur ville du bout des doigts, sans rien changer à ses usages. Le refus d'intervenir contre les révolutionnaires de Naples entre dans cette même perspective, et aussi bien la reconnaissance, bien rapide aux yeux de certains, que fit le Saint-Siège des jeunes Etats d'Amérique latine soulevés contre l'Espagne.

Ce jeu de bascule, cette escrime de défense, marchèrent de concert avec tout un immense travail de reconstruction. Sur le plan mondial, pour la remise en ordre de l'Eglise, ce fut *la politique des concordats* qui, tirant parti du désir qu'avaient les gouvernements d'asseoir solidement leurs relations avec le Saint-Siège, allait, poursuivie même après lui, régler pour de longues années les relations de Rome et des Etats. Trente concordats seront signés, en moins de quarante ans, et ces instruments diplomatiques se ressentiront tous des vues larges et sages du cardinal Consalvi.

Comme il l'avait fait en 1801, à Paris, avec Napoléon, il conseillait d'accepter les conditions nouvelles, de ne pas demander trop, de faire leur part aux idées du temps. Le résultat frappant de cette vaste entreprise, on put le constater, à Rome même, où toutes les Nations voulurent avoir leur représentant, même celles dont les gouvernements étaient schismatiques ou protestants ; en 1820, il y avait, accrédités auprès du Souverain Pontife, quarante-deux ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires, au lieu de vingt-sept en 1789.

Sur le plan intérieur, pour ce qui concernait la remise en ordre de Rome, elle-même, l'œuvre du grand cardinal ne fut pas moins vaste. La situation établie par Rivarola et son équipe était déplorable. Le retour pur et simple au passé aboutissait à des imbroglios que le peuple, habitué à l'administration française, n'acceptait plus. Que signifiait au XIXe siècle l'organisation féodale des Etats pontificaux, divisés en quatre Légations : Bologne, Urbino, Romagne, Ferrare ; cinq territoires, Pérouse, Orvieto, le Patrimoine, la Campagne de Rome, la Sabine ; quatre pays titrés, les duchés de Spolète, de Castro, de Bénévent et la Marche d'Ancône, un « gouvernement » Città del Castello, sans parler de Rome qui avait son statut à part ?

Comment pouvait-on faire fonctionner des finances quand les frais de perception s'élevaient au quart des impôts, quand une multitude d'exemptions et de privilèges avaient été admis, quand les impôts étaient affermés à des banques ? Si l'on ajoute que le banditisme, dont les gendarmes français n'avaient pas réussi à purger l'Italie, s'étalait partout, jusqu'à dix lieues de Rome, on aura une idée des difficultés que rencontrait Consalvi.

Prudemment, par paliers, en des décrets successifs, une Constitution fut donnée, le 8 juillet 1816. Elle s'inspirait visiblement des principes français, d'unité et d'uniformité, sans s'y référer, il va de soi... L'Etat ponti-

fical était divisé en dix-sept circonscriptions administratives, à la tête desquelles étaient placés des gouverneurs et légats nommés par le secrétaire d'Etat. Les communes étaient organisées aussi autour d'un Conseil municipal, recruté par cooptations, sous le contrôle du Siège apostolique. C'était la fin des privilèges des villes, des provinces, des féodaux.

En même temps, Consalvi travailla à laïciser l'administration, pour enlever aux prêtres des fonctions auxquelles ils ne lui paraissaient pas préparés par leur vocation. Une révolution analogue fut entreprise dans la justice, où les tribunaux ecclésiastiques furent cantonnés dans les causes de leur compétence, toutes les anciennes instances aux allures médiévales disparaissant, remplacées par des tribunaux civils et criminels et des cours d'appel. La torture fut supprimée.

Un Code civil et pénal fut promulgué, qui ne fut autre que le Code Napoléon, à qui le juriste Bartelucci fut chargé de mettre « un col romain ». Un Code de commerce, plus original, fut publié aussi, dont Guizot devait dire : « C'est un monument de sagesse. » La réforme financière alla avec les autres ; l'impôt foncier fut établi sur un nouveau cadastre ; les droits de douane furent uniformisés : la régie du Sel et celle du Tabac furent organisées ; une taxe de consommation remplaça de vieilles taxes surannées et qui ne rapportaient rien.

Sur le plan économique, la congrégation tout exprès créée pour cela, travailla à bonifier l'*agro romano*, à créer des fermes modèles, à établir des industries textiles. L'assèchement des Marais Pontins, l'irrigation des terres sèches entraient aussi dans les vastes plans de Consalvi. Et, sur ce point, aidé puissamment par Pie VII qui voulait faire « son œuvre personnelle » des transformations de Rome, en passe de devenir — de redevenir — un centre éminent de vie intellectuelle, de sciences, d'art et de culture, Consalvi s'associa aux entreprises qui, alors, transformèrent la Ville Eternelle : achèvement de la place du Peuple et des jardins du Pincio commencés par Tournon ; restauration du Quirinal, du Vatican, et construction des nouveaux musées Chiaramonti, remise en état de plus de vingt vieilles églises, dégagement des ruines du Forum, du Palatin, du Colisée, reconstitution de la Bibliothèque Vaticane. Jamais, depuis l'époque de la Renaissance, Rome n'avait connu pareille fièvre créatrice, pareille animation.

Cette œuvre immense, dont la seule entreprise fait honneur à un homme, réussit-elle ? Il faut le reconnaître ; pas entièrement. Si, sur le plan de la politique internationale, le cardinal Consalvi aboutit à ses fins, c'est-à-dire s'il préserva la liberté d'action du Saint-Siège, ses efforts de reconstruction furent couronnés de moins de succès. La remise en ordre se heurta à de véritables sabotages ; les partisans du passé — et ils étaient nombreux — criaient à la Révolution. Il ne put jamais obtenir, par exemple, qu'à la tête des grandes circonscriptions administratives on plaçât des laïcs et non des prêtres. Faute d'argent, certaines de ses plus

belles initiatives demeurèrent lettre morte : l'assèchement des Marais Pontins fut à peine amorcé.

A Rome même, le plan d'urbanisme — établi par Tournon, repris et complété par Giardannini — fut très loin d'être exécuté. Et puis Consalvi n'eut devant lui que huit petites années pour réaliser cette gigantesque entreprise : il suffirait qu'après Pie VII, qui lui accordait une confiance illimitée, vînt un autre pape de tendances opposées pour que tout fût remis en question. Il le savait ; il avait annoncé maintes fois cette éventualité ; il vécut assez pour être le témoin de l'événement.

⁂

Lui-même, ce grand homme, n'avait-il pas des limites et dans l'œuvre, remarquable à tant d'égards, qu'il accomplit, ne peut-on pas discerner quelques failles ? La plus grave fut sans doute de n'avoir pas élargi le cadre même de l'Eglise, de n'avoir pas eu cette vision œcuménique qu'auront plus tard les Papes et qui donnera à la chrétienté une nouvelle dimension. L'œuvre de Consalvi en faveur des Missions fut minime. Il ne fit rien pour parer à cette italianisation du Sacré Collège qui, en ayant l'air de donner aux catholiques de la Péninsule une prééminence, créera entre eux et le reste de la chrétienté une sorte de distorsion.

Au Conclave de 1829, sur 49 cardinaux présents, il y aura quarante-trois Italiens ! On peut penser que, s'appuyant davantage sur les Eglises des autres pays, Consalvi eût établi son œuvre sur des bases plus larges et plus solides. Il lui manqua aussi, sans aucun doute, de comprendre que la question nationale se posait désormais à l'Italie en des termes tels qu'on ne pouvait pas l'étudier en jetant en prison quelques carbonari. Et aussi — mais il n'était pas le seul en ce cas — de deviner que la question sociale allait se poser à la conscience chrétienne avant peu...

Il n'est pas moins vrai que peu d'hommes, en son temps, et surtout dans l'Eglise, donnent l'impression d'avoir vu si clair, d'avoir agi si bien dans le sens de l'histoire. S'il avait eu des successeurs, nombre des choses eussent été différentes de ce qui fut.

DANIEL-ROPS,
de l'Académie française.

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

par Marcel Pellenc

La place et l'évolution d'un Etat dans la collectivité internationale sont essentiellement liées à un certain nombre de facteurs d'ordre politique, économique et financier. Selon que le gouvernement joue plus ou moins heureusement de ces éléments de la « conjoncture », une nation, même disposant d'amples ressources, peut être prospère ou malheureuse. Il n'est même pas impossible, si le désordre s'installe dans les assemblées qui la gouvernent que, en dépit des atouts dont elle dispose, elle connaisse le déclin.

Nous en avons fait la malencontreuse expérience, durant ces dernières années, caractérisées pour la France par un mécanisme politique aberrant, laissant le pays pratiquement sans chef et sans conduite, et à ce point incapable d'harmoniser une action économique et financière cohérente, que malgré nos efforts et les progrès parfois spectaculaires de notre production, le franc n'a cessé de se dégrader, en même temps que s'amenuisaient la condition matérielle de nombre de nos concitoyens et l'influence de la France dans le monde.

Un coup de frein énergique a été donné, depuis un peu plus d'un an, à cette marche vers l'aventure que nous semblions impuissants à arrêter. et si tout n'est pas fait — tant s'en faut — pour nous remettre sur la route du lumineux avenir, que nous promettent maints discours officiels, du moins doit-on reconnaître qu'un travail important, encore qu'il soit perfectible sur bien des points, a déjà été accompli, sous l'égide d'un chef qui a cristallisé sur son nom toutes les espérances.

LES RÉFORMES POLITIQUES.

C'est du cadre politique, destiné à régir le fonctionnement des pouvoirs publics qu'en premier lieu se sont fort justement occupés les rénovateurs appelés par le Général de Gaulle.

Dans ce domaine, avec l'élaboration et le vote d'une nouvelle constitution, le renouvellement des assemblées municipales et des deux assemblées parlementaires, la nomination d'un nouveau Président de la République, la constitution du premier ministère de la Ve République et récemment l'installation du Sénat de la Communauté, le cadre institutionnel de la République et de la Communauté ont été définis et leurs divers rouages mis en place.

Dans cette mécanique nouvelle, l'*exécutif* joue désormais un rôle essentiel ; il a une prépondérance indiscutable ; le rôle du pouvoir *législatif* a même été, de l'avis de certains, exagérément amoindri. C'est là peut-être la conséquence d'une réaction explicable, sinon totalement justifiée, contre les dérèglements de ces gouvernements d'assemblée, qui ont été si funestes à la IV° République.

Quoi qu'il en soit, il est difficilement contestable que, si le Parlement demeure associé à l'examen des grandes questions économiques et financières, il n'a en fait aucune possibilité de prendre une initiative, ni aucun moyen de faire prévaloir son point de vue.

Son approbation expresse n'est nécessaire que pour l'augmentation du taux des impôts ; et comme dans une économie en expansion la matière imposable croît de façon régulière d'année en année, le Gouvernement, s'il a la sagesse de ne pas laisser augmenter les dépenses publiques plus vite que les recettes, est pratiquement à l'abri de toute difficulté parlementaire dans la conduite et les développements de sa politique économique et financière.

Notre propos n'est pas de discuter dans cette étude s'il s'agit là ou non d'un véritable régime parlementaire et de supputer les résultats qu'on peut attendre dans l'avenir du fonctionnement de nos nouvelles institutions. Nous constatons simplement qu'on a effectué, sur le plan politique, un train de réformes important, instaurant un système plus cohérent que le précédent. Le mécanisme n'en est sans doute pas encore tout à fait rodé ; mais le moteur tourne cependant sans grippage sérieux depuis bientôt huit mois, et ce n'est déjà pas si mal !

L'avenir se chargera de montrer sur quels points des ajustements sont nécessaires. Nous disposons en tout cas d'un ensemble d'institutions qui assurera, si l'on sait s'en servir, le succès d'un effort de rénovation qui n'a jamais pu être rationnellement accompli depuis la Libération.

LES MESURES FINANCIÈRES.

Un second train de mesures, essentiellement financières, a suivi, à la fin de décembre dernier. Nécessitées par une crise de devises, des échanges extérieurs de plus en plus largement déficitaires, une inflation dont le rythme s'accélérait, ces mesures furent prises d'une manière quelque peu précipitée. La proximité de l'échance du 1er janvier, début de l'exercice budgétaire et date d'entrée de plain-pied de la France dans le Marché commun, explique sans doute cette hâte qui fut payée par quelques erreurs psychologiques et techniques auxquelles le gouvernement semble vouloir remédier.

Ce deuxième train comportait trois dispositions essentielles : une dévaluation d'une ampleur exceptionnelle — puisqu'elle atteignait 17,50 p. 100 — une libération également très large des importations étrangères, portant sur 90 p. 100 des échanges, enfin des mesures budgétaires et fis-

cales sévères, comportant une réduction sensible des dépenses et une augmentation des impôts de 217 milliards afin de limiter le découvert du budget, comme l'année précédente, à un chiffre voisin de 600 milliards.

De même que les mesures constitutionnelles, ces décisions ont donné lieu, elles aussi, à de nombreuses discussions entre ceux qui accordaient la primauté à la remise en ordre des finances publiques et ceux qui s'attachaient surtout au maintien du développement économique.

Nous avons déjà étudié ces conceptions ainsi que l'action du gouvernement dans ce domaine [1].

A la fin du huitième mois de l'entrée en application des mesures gouvernementales, on peut dire, à s'en tenir aux chiffres, que, sur le plan financier, elles ont, en gros, abouti aux résultats escomptés. Plus de 600 milliards d'or et de devises sont en effet rentrés en France et nous sommes sortis de cet état de mendicité chronique auprès des pays étrangers, dans lequel nous étions plongés depuis des années ; les prix se sont stabilisés à un niveau moyen supérieur de 5 à 6 p. 100 à ce qu'il était en janvier dernier — ce qui signifie que, la part du feu étant faite, le franc ne continue pas à se détériorer et que la poussée inflationniste a été arrêtée ; nos échanges commerciaux avec l'étranger se sont à peu près équilibrés au cours du premier semestre de l'année — ce qui correspond à une résorption, à concurrence de plus de 200 milliards, du déficit enregistré au cours du premier semestre de 1958.

En bref, tout ceci se ramène à cette conséquence que, pour l'instant, le franc ne semble plus sérieusement menacé, ni à l'intérieur de nos frontières ni sur les places étrangères.

LA CONSOLIDATION DES RÉSULTATS FINANCIERS.

Mais le franc ne représente pas par lui-même une vraie richesse ; il n'est que le reflet de la richesse du pays. Ce n'est pas lui qui assure le bien-être des populations, ni la prospérité de la nation. Il n'est que l'un des témoins de la santé ou de la déficience économique, bref un thermomètre.

Les mesures financières de décembre dernier ont fait tomber la fièvre inflationniste ; elles n'ont pas guéri de ses faiblesses l'organisme économique et social. Pourtant ces défauts et ces faiblesses ont toujours été à l'origine du mal chronique, dont la résurgence, après sept dévaluations et dix tours de vis fiscaux (au cours de la IVe République) a toujours abouti, malgré certaines améliorations passagères et faute d'aller plus loin dans les réformes, à une détérioration chaque fois plus accusée de nos finances et de notre franc.

Dans le cas présent, malgré les premiers résultats favorables, comment imaginer que si l'on en restait là il pourrait en être autrement ?

1. *Revue de Paris.* — Avril 1959.

Peut-on sérieusement croire que la confiance justifiée, témoignée par le pays au chef de l'Etat, assortie de quelques artifices et tours de passe-passe financiers (tels l'allégement du budget d'un certain nombre de subventions dont les activités économiques intéressées ont récupéré d'ailleurs le montant par l'élévation des prix) s'accompagnant d'un freinage persistant des dépenses d'investissements, d'une nouvelle augmentation des impôts et d'une dévaluation supplémentaire, peut, cette fois-ci, suffire à résoudre les problèmes qui, traités par les mêmes méthodes, restaient toujours posés ?

Certes, le manque de confiance du pays dans ses chefs a peut-être contribué aux échecs de la IVe République ; mais il ne suffit pas à les expliquer. Car quelles que soient les républiques et la confiance des populations dans leurs chefs, les phénomènes économiques ne cessent d'obéir à des lois immuables où la part psychologique n'est pas prépondérante.

Un bon climat psychologique, la confiance et les espoirs que cette dernière fait naître, peuvent tempérer momentanément les rigueurs de ces lois (et faciliter le report des échéances) mais ce n'est pas en feignant de les ignorer et en continuant de temporiser qu'on peut les modifier.

Dans le cas présent, tout comme leurs précédesseurs, nos dirigeants ont recouru *à la même médication d'urgence,* celle sur laquelle il faut bien se rabattre lorsqu'un désastre est imminent, car l'arsenal thérapeutique, en l'espèce, n'offre qu'un choix limité. La seule différence est que, tandis que sous le régime défunt un usage abusif de ces pratiques en avait émoussé les vertus et que le bénéfice de plus en plus mince qu'on en retirait était toujours perdu par les gouvernements, incapables de le consolider par un traitement de fond approprié — dans le cas présent, le renouveau de la confiance leur a rendu leur efficacité.

Mais cette médication d'urgence, ces premiers secours, quelque brillants que soient leurs résultats, ne dispensent pas d'une intervention plus profonde rendue maintenant possible grâce au nouvel instrument institutionel qui, assurant permanence et stabilité, permet de donner au gouvernement ce qui lui manquait jusqu'à présent : *autorité* et *continuité.*

Un pareil traitement de consolidation agit, lui, sur l'organisme économique lui-même et non plus seulement sur des graphiques. L'économie générale d'un pays est la seule réalité vivante, la source des vraies richesses, celles dont le développement assure le mieux-être des individus à l'intérieur des frontières nationales et améliore le courant des échanges de ce pays avec l'étranger.

La stabilité des prix, la solidité de la monnaie en résultent alors, sans nécessiter d'autres soins, et se trouvent définitivement assurées pour l'avenir, si l'effort de production ne connaît point de défaillance et progresse désormais selon le rythme qu'imposent à la fois l'accroissement des besoins intérieurs et le développement des échanges internationaux.

Il ne peut y avoir de finances prospères dans une économie qui s'étiole et qui végète. Le franc est l'enjeu d'une bataille économique de tous les jours. Il faut savoir mériter son intégrité comme sa stabilité.

LES OBLIGATIONS ET LES CHARGES NOUVELLES.

Ce traitement de fond de notre économie que nous devons maintenant entreprendre, les prescriptions qu'il nous faut édicter pour la guérir de ses faiblesses, de ses insuffisances organiques anciennes, des mauvais traitements qui l'ont malmenée au cours des années écoulées, ainsi que de l'anémie dans laquelle l'a plongée le « *remède de cheval* » que, pour assainir les finances, on lui a récemment administré, les moyens auxquels il nous faut recourir maintenant pour la revigorer, la stimuler, la « *mettre en condition* » afin qu'elle soit apte à accomplir les lourdes tâches qu'elle doit prochainement affronter, l'inventaire et l'évaluation de ces tâches, le plan et le rythme de leur réalisation, c'est de tout cela que le gouvernement maintenant doit s'occuper. C'est cet ensemble qui, accompagné non de littérature mais de données précises et chiffrées, définira notre politique économique. Politique qu'il faudra promouvoir sans tarder.

De la remise en ordre de notre économie, des réformes de structure qui s'imposent pour l'adapter aux exigences du monde moderne, de la suppression des rouages inutiles, de leur simplification, de la chasse aux pratiques abusives qui entravent ou alourdissent leur marche normale dans les entreprises aussi bien d'Etat que privées, on a à peu près tout dit, quitte à le répéter, depuis des années. Et l'on sait fort bien, dans les milieux officiels en particulier, ce qui dans ce domaine doit être fait.

Mais peut-être n'a-t-on pas pris aussi exactement conscience dans l'opinion du volume des charges nouvelles qui vont s'imposer au Pays, dès les prochaines années, en créant ainsi un surcroît d'obligations pour notre économie. Aussi n'est-il pas inutile d'en faire une évaluation détaillée. On a trop souvent tendance à croire qu'avec la réforme des institutions, un climat psychologique rénové et un plan des experts rigoureusement appliqué, toutes les questions sont réglées.

⁂

Remarquons, tout d'abord, que nous continuons à être handicapés — et on semble généralement l'oublier — par le passif accumulé au cours de plus de dix années de dérèglements — passif qui n'a pas disparu et qu'il va falloir maintenant apurer.

Notre dette extérieure est de 1 848 milliards de francs. Pour ne rien dire des intérêts, nous devons rembourser 500 milliards, moitié au début de 1960 et autant au début de 1961. Nous avons, d'autre part, une dette intérieure de plus de 11 800 milliards, correspondant aux dettes cumulées de toutes les activités administratives, industrielles et sociales

de l'Etat. La moitié, il est vrai, représente des investissements productifs et nous n'avons pas à nous en préoccuper ; mais l'autre moitié pèse lourdement sur nos finances, et il va falloir la rembourser progressivement.

Cela, c'est le lourd héritage du passé. Mais indépendamment de ces soucis financiers qui intéressent notre vie courante, nous aurons dorénavant à compter avec les charges nouvelles que nous avons contractées et des obligations que nous ne pourrons éluder.

Il nous faudra d'abord accomplir pour l'Algérie l'effort qui lui a été promis dans le « *discours de Constantine* » — en dehors des quelques centaines de milliards annuels que nous coûtent les opérations militaires, dont on ne sait, hélas ! quand elles seront terminées.

Ce « *plan de Constantine* » consiste essentiellement dans l'attribution de 250 000 hectares de terre à des cultivateurs musulmans, la création de 400 000 emplois destinés également à des musulmans, la construction de logements pour un million de personnes, la scolarisation des deux tiers des enfants, la mise à un niveau comparable à celui de la métropole des salaires et traitements payés en Algérie.

Ce que l'on sait moins, c'est l'importance de l'effort global que cela représentera pour la France au cours des cinq prochaines années : 2 600 à 2 700 milliards de notre monnaie actuelle, soit au minimum 500 milliards par an — l'Etat y contribuant chaque année pour son compte à concurrence d'un peu plus du quart.

Mais un problème analogue au problème algérien va se poser maintenant pour nous dans la Métropole. Il va falloir fournir des débouchés, des outils de travail et des logements à notre jeunesse, qui, au rythme de 250 000 jeunes gens supplémentaires par an, va, après une scolarisation déjà difficile, arriver à l'âge adulte ; soit, en s'en tenant à une évaluation modeste, 250 à 300 milliards.

Nous n'avons pas parlé, à l'heure où nous sommes entrés de plain-pied dans le Marché commun, de ce que coûtera le développement inévitable de notre effort d'investissement public, qui, en dépit des chiffres, ne représente en 1959 qu'une augmentation de 12 p. 100 par rapport à 1958, année où il a été à peu près entièrement arrêté. Nous n'avons donc pas repris en 1959 un rythme permettant de rattraper le retard contracté antérieurement, même dans les secteurs privilégiés auxquels cet effort a été consacré. Que dire alors de celui qu'il faudra accomplir dans les secteurs — tel le secteur agricole — où cet effort a été, durant des années, insuffisamment soutenu, avant d'être finalement à peu près complètement stoppé ?

On ne saurait passer sous silence, si minime qu'il soit relativement au cours des premières années, l'effort supplémentaire à accomplir pour l'équipement des territoires de la Communauté — effort dont le chef de l'Etat vient de renouveler la promesse lors de la séance inaugurale du Sénat de la Communauté.

Enfin, croit-on qu'une amélioration des conditions de vie de certaines

catégories de salariés — mis à la « *diète* » depuis plus d'une année — puisse être indéfiniment retardée ? Cette augmentation des salaires pourrait se chiffrer par plusieurs centaines de milliards supplémentaires.

Ainsi la récapitulation du montant des seules charges supplémentaires que nous venons d'énumérer aboutit à un chiffre de l'ordre de 1 500 milliards par an — et l'on peut craindre que ce chiffre soit dépassé.

NÉCESSITÉ DE L'EXPANSION ÉCONOMIQUE.

Ces 1 500 milliards ne représentent pas tous, évidemment, des dépenses budgétaires, mais, dans leur ensemble, le revenu supplémentaire que la Nation devra se procurer par le développement de son activité productrice. Il faut que ces 1 500 milliards de charges supplémentaires soient équilibrés dans la colonne de l'actif par un supplément de notre production nationale, qui, évaluée aux prix du marché actuel, corresponde à une augmentation de même importance. Faute de quoi, il est bien évident que l'affectation ou la distribution des sommes correspondantes ne trouvera dans une augmentation de notre production nationale aucune contrepartie permettant de les honorer, *et nous retomberons alors inévitablement dans le processus inflationniste que nous avons eu tant de mal à arrêter.*

C'est donc tout au moins jusqu'à ce chiffre de 1 500 milliards que doit être poursuivie l'expansion de notre économie. Si nos gouvernants jugent l'entreprise trop ambitieuse, trop au-dessus de nos moyens actuels, qu'ils n'hésitent pas à le dire — et se résolvent aux options nécessaires, afin de ne pas laisser, comme on l'a fait trop souvent jusqu'ici, les événements décider eux-mêmes. Dira-t-on que je formule ici une mise en demeure brutale ? Mais ce n'est pas moi qui parle, ce sont les échéances, ce sont les chiffres.

Quelque difficile que soit le problème à résoudre, ce n'est pas en évitant de le poser que les difficultés seront éludées. Si difficile d'ailleurs que soit la tâche, elle n'est pas surhumaine — même si nous voulons l'assumer pleinement — mais à condition de ne pas l'aborder avec des demi-mesures et des demi-volontés.

Nous avons eu, en effet, sous la IVe République, malgré toutes ses faiblesses, des exemples répétés d'années où le produit national progressait au rythme de 1 000 milliards. Cette performance peut être renouvelée. Nous pouvons d'ailleurs alléger cette entreprise en pourchassant toutes les dépenses stériles et tous les frais généraux exagérés, en remaniant les structures désuètes, les rouages inadaptés à l'évolution d'une économie moderne, tant dans le secteur public que dans certaines activités privées, en mettant un terme enfin à une foule d'abus et d'anomalies qui continuent, comme par le passé, à s'étaler sous les yeux du Pays. *Nous devons réussir à dégager ainsi les quelques centaines de milliards supplémentaires.* Se contenterait-on de modifier la gestion des activités de l'Etat,

dont on fait depuis des années vainement le procès, on économiserait aisément 400 ou 500 milliards. Proportion au reste assez faible, puisqu'elle représenterait moins de 4 à 5 p. 100 des 11 500 milliards du budget.

Le nettoyage étant supposé accompli, la ligne de conduite est toute tracée pour les pouvoirs publics s'ils veulent tenir leurs promesses sans compromettre pour autant les résultats acquis en ce qui concerne l'arrêt de l'inflation, l'équilibre des échanges internationaux et la stabilité de la monnaie. C'est par l'expansion économique — et par l'expansion économique seule — que nous pouvons dorénavant espérer le succès.

LES FONDEMENTS RATIONNELS D'UNE POLITIQUE ÉCONOMIQUE.

La logique montre clairement les mesures à prendre pour développer notre effort productif. Il faut certes *réformer les structures de l'Etat*, les simplifier, les débarrasser de tout ce qui « encrasse » les rouages de la machine économique, afin de disposer d'un instrument apte à fournir le rendement maximum [1] ; mais on doit en même temps s'employer à tirer le meilleur parti de cet instrument, en l'allégeant d'une manière sensible du poids d'une fiscalité qui, par son volume exagéré et sa répartition irrationnelle, en ralentit la marché. Il faut d'autre part la faciliter par une politique rationnelle du crédit. Il faut enfin et surtout moderniser et développer l'appareil productif du Pays par une politique rationnelle des investissements, impliquant un effort substantiel de l'Etat en faveur des activités de base, mais permettant aussi, grâce notamment à une réduction du loyer de l'argent à moyen terme, le développement des investissements privés, qui correspondent essentiellement à la transformation des produits de base en biens de consommation ou d'échange (c'est ce qu'on appelle « le stade terminal de la production »).

Ne pas oublier enfin l'élément moteur de cette mécanique : les facteurs humains — dont l'importance est primordiale, qu'il s'agisse du monde du travail ou des chefs d'entreprises.

Ces nécessités, on ne peut dire que le Gouvernement les ait ignorées. Il ne manque pas d'économistes distingués auxquels n'ont pas échappé les divers moyens capables d'exercer une action heureuse sur notre activité économique. Réforme de structure et réforme administrative, contrôle du coût et du rendement des services publics, économies, fiscalité, crédit, investissements, tous ces problèmes ont été, à des degrés divers, l'objet de leurs préoccupations. Dans certains de ces domaines, le Gouvernement actuel a même pris des initiatives et manifesté une activité dont à peu près aucun de ses devanciers n'avait, à un égal degré, donné l'exemple. Mais il ne semble pas qu'il ait tracé jusqu'ici de façon méthodique et

1. Nous avons, dans de précédentes études publiées ici, montré que le secteur public et le secteur nationalisé pesaient d'un poids excessif sur notre économie. Nous n'insistons pas à nouveau, mais sur ce plan les grandes réformes sont encore à faire.

précise, le regard fixé sur cette « *boussole* » que constituent les Comptes de la Nation, le chemin à parcourir et fixé les étapes successives de notre rétablissement. Il ne semble pas davantage qu'il ait élaboré un plan *d'ensemble,* mettant systématiquement en œuvre et coordonnant tous les facteurs pouvant contribuer au succès de l'entreprise.

Aussi a-t-on vu traiter séparément, comme s'il s'agissait d'autant de problèmes distincts, de la réforme des activités de l'Etat, de la réforme fiscale, du problème des investissements, cependant que celui du loyer de l'argent n'était qu'à peine effleuré. Quant aux problèmes humains, ils ne sont abordés que par le biais d'une loi intéressant la promotion sociale.

L'ACTION DES POUVOIRS PUBLICS.

Comment s'exerce l'action de Gouvernement dans ces divers domaines, c'est ce que nous ne pourrons indiquer ici que brièvement.

En matière de réforme des *structures économiques,* on ne sait encore rien de ses projets. En matière de *réforme administrative,* en matière *d'économie,* des travaux sont en cours. On conçoit fort bien d'ailleurs que certaines mesures étant susceptibles d'avoir des incidences profondes, allant même jusqu'à intéresser directement la vie de certaines de nos localités ou de nos provinces, on agisse avec réflexion et prudence.

Quant à la *réforme fiscale,* les grandes lignes du projet gouvernemental sont maintenant connues. On pose comme principe de base, non pas (comme il serait sage) que la réforme devra être conçue avec le souci de lui faire jouer un rôle bienfaisant dans le relèvement de l'économie, mais, ainsi qu'il a été déclaré devant les Commissions parlementaires et rapporté par la Presse, qu'il faut se soumettre à un impératif budgétaire absolu : ne pas diminuer le montant des ressources fiscales escomptées.

Ce qu'on envisage c'est une simplification, une systématisation des règles d'assiette et de perception — travail certes fort utile — et non pas, comme il le faudrait, un allégement des charges que l'impôt fait peser sur le Pays.

On ne semble pas avoir bien compris, dans cette perspective financière, que si l'épargne est écrasée par les taxes, si l'appareil de production est gêné dans son développement par une fiscalité abusive, si l'on continue, par l'impôt progressif, à pourchasser le profit, on va à l'encontre d'une politique de relance de notre économie. Certains allégements fiscaux qui ont pourtant été envisagés peuvent avoir une influence bienfaisante sur l'économie ; mais ils sont trop limités, et l'on hésite à prendre le risque de voir les rentrées fiscales diminuer quelque peu dans l'immédiat. Pourtant, une diminution momentanée des recettes résultant de la diminution des impôts serait compensée à bref délai par l'élargissement de l'assiette, résultant de l'augmentation de la production.

En *matière de crédit,* on peut dire que jusqu'à présent l'action des pouvoirs publics a été essentiellement conduite en fonction de considé-

rations purement monétaires : on espérait édifier, par des mesures de restriction sévères, une digue contre les poussées inflationnistes, digue qui s'est révélée bien faible parce que le crédit n'est pas seul à agir sur l'inflation. Par contre, les divers aspects du rôle économique du crédit semblent avoir été souvent perdus de vue ; on paraît avoir oublié que le crédit à *court terme,* qui permet aux entreprises de fonctionner sans heurt, et le crédit à moyen terme qui leur permet de s'équiper et de perfectionner leur outillage — *ne peuvent exercer leur bienfaisante influence que s'ils sont accordés à des taux normaux.* Après huit mois d'expérience, il serait souhaitable que l'on parvienne à abaisser le loyer de l'argent au niveau des taux américains, qui n'excèdent pas 4 ou 4,5 p. 100.

Il est juste de signaler toutefois que différentes mesures d'assouplissement du crédit sont intervenues tout récemment : le crédit à la consommation est facilité ; certaines commissions bancaires sont allégées ; le taux des intérêts débiteurs est abaissé d'un point (6 p. 100 au lieu de 7 p. 100).

C'est évidemment là une amorce d'une politique de baisse du loyer de l'argent, mais elle paraît encore bien timide et il est douteux qu'elle puisse exercer une influence appréciable sur l'évolution de la situation économique.

Mais c'est dans le domaine des *investissements* que les mesures prises appellent peut-être le plus d'observations. La qualité majeure d'une politique d'investissements est son homogénéité. Il n'est pas de bonne politique de faire porter l'effort sur *quelques* secteurs choisis arbitrairement. Sans doute peut-on distribuer ainsi des salaires et susciter des profits qui profiteront à toute l'économie du Pays, mais ce sera dans une proportion extrêmement faible, si les autres secteurs sont négligés.

Or telle est cependant la caractéristique des lois « de programme » qui ont été examinées par le Parlement au cours de sa dernière session. Elles ne concernent que des investissements faits dans *quelques* secteurs de base, situés en amont dans le processus de la production. On paraît ignorer la phase terminale de ce processus, celle des industries de transformation productrices, comme nous l'avons dit, de biens de consommation ou génératrices d'échanges internationaux. On court ainsi le risque, en drainant, sans plan d'ensemble, vers certains secteurs les ressources financières du Pays, d'aboutir à la création de secteurs privilégiés dont les produits seront *mal utilisés,* les « activités terminales » restant en retard faute de moyens nécessaires pour les équiper.

Il est indispensable que le secteur des industries de transformation se développe au même rythme que les secteurs de base et que, par conséquent, des *investissements équilibrés* s'effectuent parallèlement dans les divers domaines de l'économie nationale.

Il ne semble pas qu'on ait adopté cette méthode. Sans doute, une comparaison du volume des investissements entre les industries de base qui sont nationalisées et les industries de transformation qui relèvent du

secteur privé est-elle difficile, car si l'on connaît avec assez de précision le montant des dépenses d'équipement des premières, les renseignements concernant les secondes sont par contre beaucoup plus aléatoires. On peut néanmoins indiquer qu'en 1959, compte tenu de la hausse des prix, *les investissements du secteur public seront supérieurs*, comme nous l'avons déjà dit, *d'environ* 12 *p.* 100 *à ceux de l'exercice* 1958, *alors que pour le secteur privé, ils seront vraisemblablement d'un volume très voisin de celui de l'année dernière, tout au plus en augmentation de* 1 *p.* 100. Il y a là un désaccord, dont l'effet sera certainement malheureux.

Certains avaient espéré que les rentrées importantes de devises étrangères constatées depuis le début de l'années et qui représentent, avons-nous dit, environ 600 *milliards de francs*, permettraient de financer une augmentation des investissements privés. Il semble que cet espoir ne se soit jusqu'ici que très partiellement réalisé. En effet, si l'on se réfère aux déclarations mêmes du ministre des Finances devant l'Assemblée nationale, le 23 juin dernier, le total des émissions d'actions et d'obligations de janvier à mai accuse une augmentation de 93 milliards par rapport à la période correspondante de l'an dernier. Même si ces sommes provenaient toutes de l'étranger — ce qui n'est évidemment pas le cas — ce ne serait qu'une fraction des capitaux entrés en France depuis le 1er janvier qui se serait ainsi investie dans la production.

Sans doute, une part de ces capitaux a-t-elle été affectée, en dehors du marché boursier, à des prêts directs à des entreprises et le chiffre de 93 milliards doit-il être quelque peu augmenté ; il n'en reste pas moins que les capitaux étrangers restent en majorité flottants, ou bien ils se sont substitués aux nôtres dans nos propres affaires, par la voie d'achat d'actions en Bourse. Une faible part seulement a servi jusqu'ici au développement de notre production.

Ces faits rendent plus évidente encore la nécessité de promouvoir, par des moyens appropriés, une politique intensive et *cohérente* des investissements intéressant toute la chaîne de la production, faute de quoi nous allons au devant de nombreux mécomptes en attendant de sérieuses difficultés.

***

Que faut-il faire ?

Ainsi il n'apparaît point que les pouvoirs publics aient jusqu'ici vu sous son véritable jour et dans toute son ampleur le problème économique et l'aient exactement saisi dans ses diverses composantes, son mécanisme et ses répercussions.

Cependant le temps presse. le président du Comité des experts, M. Jacques Rueff, dans une communication récente faite au Comité parlementaire du Commerce et de l'Industrie l'a rappelé : « *Chaque mois qui s'écoule est un mois gaspillé.* »

Les heureux effets des mesures prises en décembre dernier vont s'émousser et le climat actuel fait de confiance et d'espoir risque de se détériorer si l'on continue de tergiverser. Sans attacher une importance exagérée aux variations de notre commerce extérieur, dues peut-être à des influences saisonnnières, il n'en est pas moins vrai qu'après un brillant départ, pour la première fois un déficit vient d'être enregistré.

Il est indiscutable aussi que les prix marquent une nouvelle tendance à la hausse, légère encore, sans doute, mais suffisante pour actionner, probablement dès octobre prochain, le déclic de l'échelle mobile concernant le salaire minimum interprofessionnel garanti. Les revendications sociales, encore sporadiques au cours des derniers mois, peuvent fort bien se généraliser. Or ce que demandent les salariés ce n'est pas un nombre de francs plus élevé. Ce qu'ils demandent c'est la possibilité de se procurer pour leurs foyers en contrepartie des francs qu'on leur donne, un peu plus de marchandises, de services ou de produits. Or ce supplément, seul un développement suffisant de l'activité économique peut le leur procurer.

Le problème se pose d'une façon un peu analogue dans le secteur agricole, dont le revenu global depuis l'an dernier s'est trouvé sensiblement diminué.

Dans ces conditions comment peut-on croire que les deux catégories de la population, qui plus que toute autre ont subi depuis neuf mois les contrecoups des mesures d'austérité prises à la fin de l'an dernier, se prêteront sans réagir à la continuation de cette même politique. Sans doute leur fait-on valoir qu'elle est nécessaire à la stabilisation financière, mais elles ne perçoivent pas encore clairement les avantages qu'elles en retireront un jour, tandis qu'elles constatent, par contre, fort bien, les désagréments immédiats.

Ce n'est pas l'annonce pour 1960, d'un nouveau budget de rigueur financière, dont le découvert ne sera pas plus élevé que celui de 1959 — soit 600 milliards — qui changera leurs dispositions d'esprit. Il n'est pas tellement réconfortant, d'ailleurs, d'apprendre que le budget de 1960, voisin de 6 500 milliards sera en augmentation de 200 milliards sur 1959, et que sur cette dernière somme le chiffre dérisoire de 50 milliards seulement sera consacré à l'accroissement des investissements productifs. Les préoccupations de nos techniciens de la finance sont valables, mais ce n'est pas en s'en tenant à cette optique budgétaire étroite qu'on changera pour autant la situation économique réelle et qu'on donnera au Pays le moyen d'honorer les engagements contractés.

Il faut voir plus loin et plus large. Il n'est pas trop tard pour agir. Mais de plus longues hésitations seraient dangereuses. Souhaitons que nos dirigeants qui ont donné jusqu'ici tant de preuves de leur attachement à l'œuvre de rénovation nationale en prennent exactement conscience.

MARCEL PELLENC,
Rapporteur général du budget au Sénat.

LE DERNIER DINER DE CAZOTTE

par Paul Morand

— Je m'attendais, Maître, à vous trouver logé en un de ces sombres châteaux aimés de Satan ; perchée sur une gargouille, la chevêche hulule et les fantômes nagent dans l'eau des miroirs. Et voilà que je suis accueilli, sans abracadabra, dans cette très rassurante maison du plus aisé des propriétaires de vignobles d'Epernay. Des roses trémières et pas la moindre mandragore...

— Les propriétaires de vignobles ont, eux aussi, leurs fantômes ; il arrive parfois à leur âme, tout comme leurs vignes, de sentir le soufre. Mais le champagne d'Epernay est un philtre de Dieu. Soyez donc assis, mister Lewis.

A l'ombre du comble brisé de la maison de Pierry, se tenait, tout raide, un Anglais de dix-sept ans, très mylord dans son habit de voyage vert bouteille et ses bottes à revers acajou. Le septuagénaire, presque aveugle, qui l'accueillait posa son menton en sabot sur le pommeau d'or d'une canne qu'il tenait entre ses genoux arthritiques ; de sa main en visière, il s'efforçait de dévisager le visiteur britannique et d'en étudier les traits, suivant la nouvelle méthode de son grand ami Lavater. L'Anglais, Grégoire Mathieu Lewis, s'empressait d'expliquer qu'avant d'entrer dans la diplomatie de Sa Majesté, il terminait consciencieusement son Grand Tour ; pour le parfaire, il avait sonné à la porte de cette propriété de Pierry, ne voulant pas quitter la France sans avoir salué l'illustre auteur du *Diable amoureux*.

— D'Epernay, je continuerai sur l'Allemagne, dit le jeune Anglais ; je vais à Weimar, visiter Gœthe.

— Vous voudrez bien faire mille honnêtetés de ma part à M. le Conseiller aulique. Ma connaissance du diable n'approche pas la sienne.

— Je sais mal parler aux grands hommes, monsieur le Maire...

— Je vous en prie, pas de municipalité entre nous.

— Oserai-je vous dire, Maître, combien, timide débutant dans les lettres, je suis ému d'être accueilli si simplement dans votre glorieuse demeure...

— Il n'y a de glorieux ici que mon vin, mister Lewis. C'est une recette de dom Pérignon. Vous l'apprécierez, je l'espère. Comment vous êtes-vous frayé un chemin jusqu'à Pierry, sans turgotine ?

— Mon démon familier m'a conduit tout droit vers vous.

— A travers une France en émeute ?

— Votre révolution est surprenante, monsieur : j'ai bien pensé être tombé dans une chaudière de sorcières, mais j'ai vu aussi, dans cet étouffant Paris d'août 1792, de vieux binoclards poudrés, des élégantes en dentelle et des folliculaires bavards qui prenaient des glaces au Palais-Royal.

— Vous n'avez pas encore tout vu, jeune homme !

— Ce n'est pas faute d'ouvrir les yeux : je les écarquille.

— Moi, je les ferme ; c'est quand on ne peut plus regarder qu'on commence à voir.

— Ce que j'ai vu, en tout cas, Maître, m'enchante. A l'Université d'Oxford, on m'enseigna que ce siècle est, en France, l'âge de l'incrédulité ; et voilà que je trouve dans votre pays plus de mystiques, d'illuminés, d'enchanteurs, de nécromants qu'en plein âge gothique d'Ecosse. Chez nous, certes, il n'en est pas autrement ; mais n'est-ce pas un lieu commun de dire qu'outre-Manche on croit à tout, tandis que chez vous, à rien ?

— Votre français, mister Lewis, est excellent.

— C'est que j'ai appris cette langue, il y a deux ans, dans votre célèbre *Diable amoureux,* que m'avait prêté ma mère.

— Votre mère ? dit Cazotte étonné.

— Oui ; la bonne dame possède toute une bibliothèque de démonologie ; je crains fort que ce soit pour suivre la mode. Tandis que chez moi, c'est sérieux. Je raffole de votre charmant, de votre magique Lucifer (encore que j'aie eu bien peur lorsque vous faites surgir devant le lecteur son horrible tête de chameau). Pour le mieux connaître, j'accours ici en frissonnant, et voilà que m'accueille, à bras ouverts, le plus hospitalier des vignerons !

Cazotte regarda, amusé, le jeune visiteur qui s'efforçait par politesse de cacher sa déception.

— L'enfer vous tente donc, monsieur ?

— L'enfer, la révolution, la mort, chacun sait que vous les annonçâtes, il y a peu d'années, au cours de ce souper chez Mme la duchesse de Gramont, souper désormais aussi célèbre que celui de Balthazar, avec son Mané, Thécel, Pharès. Que j'aimerais être éclairci là-dessus ! Est-il indiscret de vous en parler ?

— Ce souper a bien eu lieu, monsieur ; d'habitude, les soupers s'en vont en fumée ; celui-là s'est solidifié en légende.

— Qui était présent ?

— Des duchesses redoutant de manquer le coche littéraire et des littérateurs en quête, auprès d'elles, de savonnette à vilain. S'y trouvaient Condorcet, La Harpe, Malesherbes, Vicq d'Azur, Chamfort et plusieurs autres beaux esprits qui avaient gardé leurs têtes sur les épaules et vou-

laient éblouir des dames de qualité, au cou non coupé et même encore ceint de perles.

— Mais oserai-je vous demander s'il est vrai que vous ayez promis chacun des convives à une mort prochaine et horrible ?

— Mon métier, monsieur, n'est pas de dire la mésaventure. Je me contentai d'annoncer que la fin était imminente. Point n'était besoin d'être devin en 1788 pour augurer de 1789.

— Que vous répliqua-t-on ?

— Naturellement je fus, comme tout homme en avance de son temps, traité de réactionnaire.

— Cette connaissance de l'avenir qui fait partie de votre renommée, Maître, d'où vient-elle ?

— Je ne crois pas aux divisions du Temps. J'ai appris à le lire à plat ; pour moi, il ne se déroule pas comme une pièce d'étoffe, ou comme un fleuve, il est sans relief, éternel ; la perspective n'est qu'une invention d'artistes tardifs.

Une jeune fille, sortie des *Idylles* de Gessner, écarta à ce moment les persiennes en ailes d'ange de la maison, passa la tête par une des fenêtres du rez-de-chaussée, demanda si l'on pouvait bientôt servir. Lewis comprit que c'était la fille de Cazotte, tant elle ressemblait à son père ; sous une charlotte en broderie anglaise, des cils si longs qu'ils touchaient l'arc du sourcil, des cheveux drus et noirs entamaient un haut front, éclairé par quelque rayon intérieur. Un ange avec des ailes en forme de persiennes, une créole aux yeux bleus, sous l'azur profond de cette journée d'été. Le soleil, à travers les feuilles de la charmille ombreuse, la mouchetait comme une panthère.

— Cette chose bénie, c'est ma fille Elisabeth, dit Cazotte ; elle est un commencement du monde, un poème de silence, une idée pure, dans une France en désordre.

Lewis, que cette apparition angélique avait décontenancé, chercha quoi dire.

— Elle écrit sous votre dictée, maître ?

— Plus exactement, elle recopie tout ce que lui dictent les Esprits de Lumière, quand ils parlent à travers moi. La seule chose qui occupe mes septante années, voyez-vous, c'est la connaissance de moi-même. Et celle-ci m'éloigne d'autrui ; je fuis les feintes et les grimaces du monde, vivant ici, dans cette petite commune, très retiré ; il n'y a que des femmes autour de moi, comme vous allez voir en ce repas que je vous prie d'accepter à la fortune du pot.

— Ces femmes sont, puis-je dire, vos hommes de confiance ?

— Elles sont ma liaison avec le réel ; seules les femmes ont pouvoir sur la vie ; elles sont le contrepoint de la mélodie divine. Elles rebâtissent le monde, à mesure que les hommes le détruisent. Les catastrophes, elles les banalisent en révolutions, les révolutions en fêtes foraines et notre goût du meurtre, elles en font de l'amour. Pour en finir avec votre question,

avec ce que les gens de lettres nomment le « souper de Cazotte », je dois ajouter que si je crois aux catastrophes, même providentielles, j'hésite à les annoncer, pour laisser à la Providence le temps de se raviser et aux tireurs de cartes le temps de se démentir.

— Ne pensez-vous pas, maître, que pour conjurer le mauvais sort il est bon d'être averti, afin de faire la part du feu ?

— Le feu ne fait pas la part des hommes, monsieur Lewis.

— La part du feu, insista l'Anglais, c'est le sang versé dans les révolutions. Le sang, n'est-ce pas, en magie, l'offrande suprême ?

Cazotte soupira, les yeux fermés d'où goutta soudain une résine de larmes :

— Pas le sang des rois, dit-il. J'ai fait mon temps et m'apprête à quitter les merveilles terrestres en disant, comme Gustave Adolphe : « A d'autres le monde », mais le sort de mon roi ne cesse de m'angoisser. Que la France garde son roi ; hors de là, il n'est point de salut. Le sang des rois de France retomberait sur le sol de France sans le fertiliser.

— Nous avons bien décapité Charles Ier ; nous ne nous en sommes pas si mal trouvés.

— Votre roi d'Angleterre n'est pas de droit divin comme le roi de France ; c'est le président d'une grande société par intérêts.

— Je ne disputerai pas de notre constitution, Maître. Revenons à vos livres ; il me faut vous dire que dans ma mémoire adolescente se sont gravées les lignes effroyables de votre premier roman, *Ollivier*... Ce passage où vous faites voir un fossé plein de têtes coupées, qui roulent l'une sur l'autre comme en un jeu de boules sanglant, fut pour moi une révélation. Vous me donnâtes le goût fort et amer de l'horreur. Je brûle depuis lors d'écrire des pages plus terrifiantes encore. Ce besoin n'est pas littéraire ; ce n'est pas un exercice, c'est un exorcisme. Notre château de famille est un antre de revenants... J'ai été élevé avec Satan et, depuis mon berceau, le monde invisible me presse de toutes parts. L'impondérable me pèse sur les épaules, et j'ai dû écrire pour me soulager. Je vous apporte mes premières pages où vous retrouverez, en souriant sans doute, votre influence, Maître; elles sont plus noires que l'encre qui servit à les rédiger. Je voyage maintenant, en apparence pour fuir des monstres, en réalité pour les mieux investir. Ma famille me destine à la diplomatie ; elle se figure me faire échapper ainsi au spleen, que votre abbé Prévost moque en le traitant de vapeurs anglaises, mais qui est une réalité puritaine. Sous la correction de chaque diplomate de Sa Majesté, sachez, monsieur Cazotte, que quand il n'y a pas un fol, *a fool*, il y a un fou, *a madman*. *The devil*, dans notre langue, cela ne se prononce pas à haute voix ; il faut être Français pour oser s'écrier : « Où *diable* est mon chapeau ! » Le diable anglais, c'est l'innommé ; nous n'osons pas l'invoquer parce que *the devil*, en Angleterre, est toujours là, derrière la porte, et qu'il pourrait entrer en entendant son nom. Bienheureuse France, qui monte légèrement sur le dos de ses démons, comme de tous ses ennemis, et fouette cocher !

Lewis parlait vite pour masquer sa nervosité ; Cazotte retira ses lunettes noires pour contempler à l'aise son désinvolte interlocuteur ; ses yeux bleus, pareils à une faïence brisée par l'éclat du soleil, eurent un éclair de bonté souffrante devant cette fougue de l'adolescent glouton. Celui-ci, cherchant à ne rien perdre d'un entretien qu'il espérait instructif, restait tendu vers la pensée du romancier diabolique. Cazotte baissa enfin ses paupières rougies et son visage redevint impassible derrière les verres fumés.

— Mme de Sévigné a raison : ô vieillesse, que la lie du corps est humiliante à soutenir ! Combien j'aime la mousse qui déborde du vôtre ! Des abîmes nous séparent. Vous êtes au siècle du pantalon, mister Lewis ; moi, j'en suis resté à l'ère de la culotte ; vous portez les cheveux au vent, et moi, je garde un tricorne sur la tête. Et c'est une perruque réactionnaire qui vous répète : la France ne tient encore debout que par son roi. Après Louis XVI régneront les factieux, les orateurs, les soldats.

— Le règne de la raison ne vaut-il pas celui d'un roi ?

Cazotte se mordit les lèvres ; il ne voulait pas passer pour un Cassandre de salon ; il ne voulait pas non plus laisser sans réponse pareille sottise ; il esquissa un geste d'exorcisme.

— Le règne de la raison, c'est celui de l'Antéchrist. Le diable, contrairement à vos dires, chez nous autres Français, est pire que le vôtre, parce qu'il trompe mieux son monde et se déguise en bon diable gaulois. Philippe-Egalité, c'est le diable... Les Orléans, c'est le diable... Déjà le Régent faisait apparaître le diable... Le diable est séduisant, comme séduisante est la gauche à vos jeunes esprits. La gauche, pour une nation, c'est ce que l'éclat est à une femme, la beauté du diable. Je les vois, les enfants de Satan, je les vois avec mes yeux aveugles ; ils jaillissent de partout.

La cloche, sonnant pour le dîner, interrompit Cazotte.

— Maître, ne pourrais-je saluer Mme Cazotte, avant de passer à table ?...

— Elisabeth va vous conduire à Zabeth. Ma femme porte le même prénom que ma fille et je les différencie par cette abréviation. Moi je passerai dans ma bibliothèque, pour lire les premières pages du roman que vous avez la bonté de soumettre à mon jugement, et vous donner quelque hâtif avis. Je lis fort bien l'anglais.

— Maître, cela ne presse pas tant...

— Si, monsieur, cela presse, car je vais mettre très vite le mot *fin* à la dernière page du roman de ma vie.

— Je vous en prie, Maître ! Il faut y mettre les mots « à suivre » !

Cazotte sourit, et sur la tête de l'enthousiaste Lewis, dessina du doigt un grand signe.

— Mon jeune ami, je vous mets sous la protection des fées ; elles sont partout, si on sait les voir ; cherchez la vôtre ; les fées jouent à cache-cache.

— Le signe que vous faites, n'est-ce point le signe de la Trinité ? Vous êtes un initié ? Je ne me trompais donc point en rêvant à vos illuminations. Daignez me dire, Maître, comment vous parvîntes à la Science des Sciences ?

Cazotte se taisait ; Lewis le pressa de prières.

— J'ai une petite Trinité à domicile, sous l'égide de la Grande, sourit Cazotte : ma femme qui est créole, ma fille et notre amie espagnole, la marquise de La Croix. Derrière elles, une ombre très noire, notre servante martiniquaise qui nous est attachée à fer et à clous ; cette somnambule a un don de seconde vue plus étonnant que celui des mages, car il n'y entre pas de pensée. La Martinique est le royaume de l'invisible, ses forêts vierges sont le domaine du merveilleux, et qu'est Mesmer auprès des guérisseurs noirs ? En arrivant, jeune contrôleur, aux Iles-sous-le-Vent, j'écrivaillais agréablement ; à Paris, je serais devenu un Thomas Gueullette ou un Crébillon fils. Mais les mornes de Saint-Pierre furent pour moi le mont des Impénétrables. A peines infinies, je m'y frayai un chemin vers le monde des réalités transcendantes... Je rentrai en France ; j'étais devenu un autre homme. Lorsque parut *Le Diable amoureux,* la Maçonnerie me crut initié par des mages antillais ; en fait, je m'étais initié moi-même. Quand, à Lyon, je fréquentai les Illuminés, les Martinistes, les Philarètes, je n'avais plus rien à apprendre de ces vendeurs de fumée qui s'appliquent effrontément le nom de sages. Les vrais Sages demeurent inconnus ; ils sont neuf et s'ignorent entre eux ; pareils aux ouvriers des Gobelins, ils tissent leur canevas à l'envers, sans voir l'ensemble, qui demeure le privilège du démiurge.

A ce moment, une petite chienne noire grimpa le long des bas blancs de Cazotte et mordilla les boucles d'argent de ses souliers.

— Bas les pattes ! Biondetta... c'est mon épagneule.

— La petite bête satanique du *Diable amoureux !* s'écria Lewis pâlissant de joie. Ainsi donc, je ne m'égarais pas, cette maison est bien le palais du Prince des Ténèbres !

— Monsieur, dit froidement Cazotte, cette maison est la maison du bonheur... Mais elle ne le restera pas très longtemps ; je suis ce que Rabelais nomme « un las d'aller ». Le destin le sait. A tout à l'heure : je m'en vais voir si Lewis sera un nom dans la littérature anglaise.

Demeuré seul, Lewis hésita ; Epernay n'est qu'à trente kilomètres de Paris, mais les nouvelles mettaient plus d'un jour à y parvenir, et la veille, se promenant au Palais-Royal, l'Anglais avait lu une notice assez inquiétante concernant la découverte d'une correspondance de Cazotte avec un nommé Prouteau, des cercles ésotériques de Lyon. Devait-il en parler à son hôte, à ce beau vieillard semblable à Moïse, si détaché de l'heure présente ? D'ailleurs, que peut-on apprendre à un homme pour qui l'avenir est un livre ouvert ? Lewis se dit que ces histoires de politique intérieure française ne le regardaient pas et suivit Mlle Cazotte qui venait le mener au salon.

Au-dessus du parquet en bois des îles, rapporté des Antilles par Zabeth, bois de violette, avec rose des vents en ébène, parquet ciré comme un parloir de couvent, ce qui frappa d'abord Lewis, ce fut quatre notes d'un même blanc, se détachant sur le gris des lambris : linon, futaine, toile et mousseline, tout était blanc : un congrès d'hermines. Sa mémoire juvénile, encombrée de références, lui offrit aussitôt la réminiscence de tableaux de Rubens pour l'émail des dents de la négresse, de Zurbaran pour la raideur immaculée des plis en chute tuyautée, de Peter Lely pour la candeur de la robe de lin, de Chardin pour la grosse toile du fanchon de Zabeth. Jusqu'au perroquet blanc qui ajoutait, à cet ensemble conventuel, un trait, à la Guardi, de gouache ébouriffée et neigeuse.

Lewis admira, au mur, un portrait de Zabeth par le vieil ami de Cazotte, le peintre Fragonard ; devant la fenêtre, les peupliers se détachaient immobiles sur l'azur, dans un silence de méridienne provinciale ; absolu du silence et non, comme dans les villes, absence momentanée du bruit ; silence dur comme la pierre, et où chaque mot se sculpte.

Mme Zabeth était l'oiseau qui ne sait plus chanter loin des îles natales, mais il lui restait la transparence lustrée des âmes simples et comme un *tempo di minuetto* dans la vivacité de l'expression, émouvant battement d'ailes de perdrix prise au filet. Plus grave, Mlle Elisabeth portait sa robe comme le voile mystique recouvrant l'eucharistie. Elle célébrait l'office de la vie avec soumission, accueillant en elle la pensée paternelle pour dissiper ses ténèbres et guérir la tristesse de ses yeux bleus. Quant à la marquise, c'était une Espagnole fardée d'un rouge pouacré de céruse qui, sous une chevelure vrillée en toison de mérinos, se protégeait par un mutisme plein de ressentiments inexpliqués, avec cet air espagnol de porter le deuil d'on ne sait quel affront non vengé.

Etrange trinité, pensa Lewis, trio de chauves-souris accrochées au plafond de la vie, la tête en bas, les yeux au ciel. « Au ciel... pourquoi au ciel ? » se dit-il. Le candide trio l'épiait, lui donnant la gêne d'un étranger tombé dans une coterie délibérante. L'envie lui vint de chasser d'un coup son malaise : la marquise l'interrogeait sur ses impressions des théâtres de Paris ; eh bien, il allait leur conter ce Paris d'août, délirant et transpirant, ce Paris de fête orgiaque, le Paris du *Ça ira* et de la canaille fédérée montée de Marseille, qu'il avait entendue au Palais-Royal, pendant les entractes, reprendre en chœur un hymne patriotique écrit pour le clavecin par un aimable capitaine de génie ; Paris des farandoles de la place Louis-XV où du sable avait été jeté sur le sang des Suisses, les gardes nationaux folâtrant sur la terrasse des Tuileries, bras dessus, bras dessous, dans la chute prématurée des feuilles de marronniers qui, elles aussi, dansaient leur danse de mort. Cette foule était livide comme une fin de bal, folle comme l'alcool, saccadée comme le tremblement religieux des Quakers ; la Haine dansait, danse de rats, d'éléphants en rut, incohérente, viscérale. Au lendemain de ces journées, Lewis avait voyagé à travers la Brie aux blés couchés, et avait presque

oublié sa sidération mêlée d'un âcre plaisir devant ces spectacles d'oblations profanes et de mystères souillés, ces sacrifices populaires où l'on mange la victime. Mais voici que par contraste, dans ce salon abrité, d'une fraîcheur de grotte, où l'on entendait voler une grosse mouche, il revivait ces réjouissances obscènes ; il allait les décrire à ces gens qu'épargnaient l'usure, la maladie, la vieillesse, parce qu'ils avaient trouvé la façon essentielle de vivre.

. . . . . .

« L'Eglise intérieure, la vérité est là », disait Cazotte qui était revenu, et ces femmes groupées autour d'un vieillard l'écoutaient parler lentement des sujets les plus hauts, comme un chemin monte en lacets vers les cimes. L'amour les soutenait à la surface d'un étang sans rides où leurs blancheurs flottaient comme des lotus. Ces minces bouches scellées d'âmes désincarnées, ces cœurs murés loin du courant du monde, et jusqu'à la présence de la fidèle servante noire parmi les parfums poivrés d'ylang-ylang, et jusqu'aux cris du perroquet avec sa feuille de salade sur la tête, rendaient inévitable et fascinant le retour vers les réalités de la veille. Ce nœud bien serré qu'était la famille de M. Cazotte, maire de Pierry, Lewis allait-il le défaire et réveiller ces femmes endormies au bord du précipice ?

Cazotte le regardait fixement.

Lewis n'osa pas, se tut, se déguisa en niais, regardant le camée qui se balançait à son ruban de montre.

Le déjeuner annoncé, on passa à table.

— J'ai bien aimé le début de votre livre, mister Lewis ; je prédis que vous serez célèbre dans ce que j'appellerais le roman sinistre, oui, le roman noir. Cependant, je vous mets en garde contre votre propension à faire violer trop de nonnes dans trop de souterrains. C'est du diabolisme, monsieur ; ce n'est pas sérieux. Ce roman noir, vous pouvez le vivre ici en pleine lumière sans qu'il soit besoin de vos lugubres châteaux : il s'appelle la Révolution, momentanément française. Les êtres inférieurs sont déchaînés, Caliban est roi... Après le Caliban blanc, viendra l'heure du Caliban noir, du Caliban jaune...

— Et après ?

— Après, viendra l'avènement du Singe.

— Que faut-il entendre par là, maître ?

— Le Singe, c'est ce qui imite le mieux l'homme.

— Et après ? Après ? interrogea avidement Lewis.

— Après, ce sera le règne des choses, sur une terre où les vivants auront disparu.

Un silence effrayé tomba.

— Voyez-vous, mon ami, reprit Cazotte, tout cela est l'œuvre des sociétés secrètes ; elles ont, sans le savoir, organisé la fin du monde selon un processus qui fonctionne aussi impeccablement que le canard de

Vaucanson. Cela commence, comme à Paris, par les cris : « A bas les tyrans ! A mort, les despotes ! » Mais le pire des tyrans, c'est l'autocrate né de la plèbe et le plus puissant des despotes, c'est l'Antéchrist. Pour avoir dit cela à Lyon, je me suis fait des ennemis mortels. Les sectes hermétiques, qui sont passées à l'ennemi, ne pardonnent pas la dissidence.

— Avez-vous pensé parfois à quitter la France ? demanda Lewis.

— J'y resterai tant que le Roi vivra.

— Ah ! Retourner aux Iles ! supplia Mme Cazotte en un sanglot créole presque chanté et sautillant comme l'œuf sur le jet d'eau.

— Pour faire plaisir à Zabeth, hier, j'ai ouvert ma Bible au livre des Macchabées, et je suis tombé sur le passage où Eléazar, condamné pour avoir recraché le morceau de porc que ses tourmenteurs lui avaient mis de force dans la bouche, refuse de fuir... Ainsi, la Bible me traçait ma conduite. Je reste à Pierry.

Et Cazotte, repoussant son assiette, s'enfonça dans son fauteuil, comme un voyageur qui, au relais, refuse de descendre de voiture.

La sonnette tinta à la porte du jardin.

— C'est M. Chétamp, dit la servante en chuintant ; I' demandé à voi' not' maît'...

— Entrez, cher ami, vous dînez avec nous ?

— Non. Je ne pense pas... Je ne devrais pas...

L'officier qui salua, était râblé, l'air bon enfant, mais d'un bon enfant qui va verser des larmes sur ses joues cuites au feu du grand air.

— Faites-moi cette amitié, comme à l'habitude...

— Je n'ai guère faim, monsieur le Maire.

— Je vous présente M. Chertemps, commandant de la gendarmerie locale, un de nos beaux esprits !... Voici mister Lewis, un bel esprit anglais. Que la matinée est radieuse, mon ami ! Un de ces cadeaux parfaits que Dieu arrache au mauvais vouloir du Malin... Chertemps, je suis content de vous voir aujourd'hui, plus content qu'à l'habitude, presque heureux... pourquoi ?... je ne sais. J'avais obscurément mal quelque part, au fond de mes os, et en vous voyant, cela semble passer. Je me sens appelé, comme si j'étais attendu quelque part et qu'on allumât le vestibule à mon arrivée...

— L'heure est pleine de dangers, monsieur le Maire, dit le commandant. Le jour qui s'est levé sera pour beaucoup un crépuscule.

— Je suis certaine que cette maison sera épargnée, dit tout à coup avec autorité la marquise. Lorsque l'un des fils de M. Cazotte, Scévole, partit pour l'armée, l'an dernier, je savais qu'au milieu de périls extrêmes il ne courrait aucun danger sérieux. Dieu m'est témoin qu'il en courut, des dangers, étant du régiment hessois qui escortait le roi à Varenne.

— Je les ai vus passer au retour à Epernay, dit le commandant. Devant l'hôtel de ville, la reine a failli être mise en pièces...

— Oui, interrompit Mme Cazotte, notre Scévole s'est penché à la portière vers Sa Majesté et lui a dit en allemand : *Verachten Sie das,*

Majestät ; Gott über alles (« Méprisez cela, Madame ; Dieu au-dessus de tout »).

— Ces paroles de mon fils, ami Chertemps, il les a apprises en cette maison. Dieu est au-dessus de tout. Soyons avec Lui.

Le Commandant mit le nez dans son assiette. L'atmosphère était tendue d'invisibles fils qui allaient, de chaque convive, converger sur le maître de maison.

— Reprenez de cette fricassée, Chertemps, je vous prie...

— Monsieur le Maire, je n'ai pas faim, répéta l'officier, en repoussant soudain son couvert.

— Pourquoi m'appelez-vous si cérémonieusement M. le Maire ; ne suis-je donc plus pour vous « mon ami, M. Cazotte » ?

Le Commandant devint très pâle, puis brusquement écarlate et porta les mains à son col comme s'il étouffait.

— Voyons donc, vous avez eu trop chaud au soleil, en venant ici ? fit Mme Cazotte ; buvez un peu de vin de champagne...

— Madame, je ne puis... je suis à la torture...

— Un commandant de gendarmerie à la torture, c'est bien son tour ! ricana Lewis.

— Excusez-moi, je ne puis parler... et pourtant, il faut que je parle... Je ne me sens pas bien... un vertige...

Et l'officier s'écroula, la tête sur la nappe.

— Mais il se trouve mal ! cria Elisabeth ; ouvrez sa tunique... donnez-lui de l'air !

— Le voilà devenu tout noir, fit Lewis avec plaisir. Je crains bien, en vérité, que ce soit son dernier dîner dans cette maison.

Cazotte se leva lentement :

— C'est aussi mon dernier dîner ici, dit-il.

De la tunique dégrafée de l'officier tomba un pli officiel qu'Elisabeth ramassa.

— Ma fille, donnez-moi ce papier, que le pauvre excellent Commandant n'a pas eu le courage de me remettre ; je sais ce que c'est :

« Mandat d'arrêt décerné contre le sieur Cazotte, qui sera écroué à la prison de la Force. »

. . . . . .

Extrait d'une lettre de G. M. Lewis Esq. à sa mère.

Weimar. Ce premier d'octobre 1792.

« ... *Le 17 août, j'allai en Champagne saluer notre admirable M. Cazotte. Par une coïncidence peut-être diabolique, il me fut donné d'assister le jour même, à son arrestation, par ordre du Comité de Salut Public. Le pauvre homme, m'apprend-on de Paris, fut guillotiné un mois plus tard...* »

PAUL MORAND

ÉLISA,

OU L'AMITIÉ D'UN GRAND HOMME

par Simone André-Maurois

Au temps où Vigny, jeune officier, se préparait sous l'uniforme à écrire *Servitude et grandeur militaires*, il avait eu pour camarade le capitaine Le Breton. Après cela, pendant une trentaine d'années, les deux hommes restèrent en relations suivies. Ils avaient, l'un et l'autre, épousé des Anglaises, ce qui renforçait, entre ménages mixtes, les liens de l'amitié.

Eugène-Casimir Le Breton qui, une fois parvenu dans l'armée au grade de général, allait bifurquer vers la politique et faire, au parlement, une seconde carrière, est mort sans avoir publié ses *Mémoires d'un vieillard de quatre-vingt-cinq ans*. Le manuscrit de cet intéressant ouvrage inédit appartient au comte d'Ornano, qui a bien voulu nous le communiquer. C'est la véridique histoire d'un soldat de métier, fort honnête homme. Le Breton, légitimiste par tradition familiale, était patriote plus que partisan.

Dès l'adolescence Casimir, né à Saint-Omer en 1791, « ne rêvait que combats, grades et gloire ». Engagé volontaire dans la Grande Armée, c'était un garçon « blond, robuste, de haute taille, ayant de beaux traits et l'allure martiale ». En 1815, il fut nommé (presque en même temps qu'Alfred de Vigny) sous-lieutenant au 5e régiment de la Garde Royale qui était, en principe, caserné à Amiens. En fait, cette « unité privilégiée » quittait sa garnison chaque fois qu'elle était de service au château des Tuileries.

« De mon séjour à ce régiment, écrit Casimir, j'aurais peu à dire si je n'y avais connu celui qui allait être le plus grand poète de l'époque romantique et avec lequel je fus ami bien des années : le comte Alfred de Vigny. Nous sympathisâmes dès son arrivée. » Pendant sept ans, les deux officiers furent intimement liés. L'avancement de Casimir (lieutenant en 1816, capitaine breveté en 1818) fut d'ailleurs plus rapide que celui d'Alfred parce que le jeune écrivain « qu'Apollon disputait à Mars » se faisait, un peu trop souvent, mettre en congé de maladie imaginaire.

Pendant que Le Breton avançait dans l'armée, Vigny remportait des succès de poète. Leur correspondance inédite prouve que, dès 1822, l'écri-

— Ci-dessus portrait d'Alfred de Vigny (Cliché Roger Viollet).

vain cherchait à attirer le soldat en milieu littéraire. *Vigny au capitaine Le Breton :* « Ceci est pour vous dire, mon ami, qu'il faut que vous veniez demain soir ici. Victor Hugo passera quelques heures avec nous et je tiens à vous le faire voir et entendre... »

En 1827 Vigny, marié depuis deux ans, s'était fait réformer pour raisons « de santé très affaiblie ». Il avait choisi pour épouse une Anglaise exotique et massive : Miss Lydia Bundury, née à Demerara (Guyane). « Ma femme est Indienne », disait Vigny. Il l'avait rencontrée à Pau et trouvée « majestueuse ». Etait-ce le *seul* adjectif élogieux que l'on pût appliquer à cette créole bouffie ? Apparemment, puisque la malicieuse poétesse Delphine Gay ajoute :

Imposante, en effet par sa rotondité,
C'était tout simplement une grosse héritière...

Jugement sévère et qui trahit le dépit amoureux. La Muse du Cénacle, éprise du bel Alfred, avait longtemps cru qu'il demanderait sa main.

La jeune comtesse de Vigny avait-elle au moins redoré le blason ? Point du tout. A l'époque de ses fiançailles, Lydia, fille d'un veuf fort riche, passait pour un parti avantageux. Sir Hugh Mills Bunbury possédait de vastes domaines au Canada et, quelque part en Polynésie, une île peuplée d'anthropophages. Mais peu après le mariage de Vigny, son beau-père à héritage s'était remarié. La seconde lady Bunbury n'allait pas tarder à mettre au monde sept enfants bien constitués, dont plusieurs fils. Or s'il est vrai qu'en Angleterre les biens héréditaires se transmettent par ordre de primogéniture, c'est *de mâle en mâle,* sans qu'une sœur plus âgée puisse disputer le droit d'aînesse au frère cadet qui a, sur elle, priorité. Vigny, fort dépourvu, devait se contenter d'une maigre rente dotale, en attendant la portion congrue qui, au décès de sir Hugh, serait en stricte application des lois successorales, dévolue à Lydia. Plus d' « *espérances* » ! Ah ! le mauvais marché ! Alfred possédait le domaine du Maine-Giraud ; ses éditeurs lui versaient des droits d'auteur ; ses romans allaient être traduits en plusieurs langues mais, au contrat de mariage manqué, les apports de l'épouse auraient pu se définir en trois mots : pauvreté, stérilité, stupidité.

Lydia était affligée d'une santé déplorable. Plusieurs fois enceinte des œuvres de Vigny, au début de leur vie conjugale, des « accidents de maternité » avaient, chaque fois, interrompu ses grossesses malheureuses. Un aristocrate fier de son nom, uni pour la vie à cette infirme, voyait avec désespoir sa race vouée à l'extinction.

C'est en vain que miss Bunbury, promue comtesse de Vigny, eût essayé d'adopter les coutumes et le langage de sa nouvelle patrie. Incapable d'apprendre le français, elle allait « traverser la vie de son mari comme le Rhône traverse le lac de Genève : sans s'y mêler ». On imagine au prix de quels efforts Vigny réussit à prendre une telle sotte en patience ! Aux soirées littéraires organisées par lui, sa femme s'endormait, faute de comprendre les propos tenus autour d'elle. « Ma chère Lydia, je ne vous

retiens pas », disait-il alors avec fermeté, en lui offrant le bras pour la reconduire jusqu'au seuil de sa chambre. Une insurmontable timidité la paralysait. Les fermiers du Maine-Giraud l'appelaient : *l'étrangère.* Toujours souffrante, elle prit l'habitude de vivre tantôt alitée, tantôt étendue sur un sofa.

Quand la branche aînée des Bourbon perdit la couronne de France, Le Breton, alors chef de bataillon, vit son régiment licencié. Il crut sa carrière compromise et en fut cruellement affecté. Mais un amour partagé réussit à le distraire de ses inquiétudes. En un temps où nulle Française bien élevée, appartenant à la prude bourgeoisie, n'eût obtenu de sa famille la permission de voyager seule à l'étranger, miss Taylor, de Hull (Yorkshire), avait été autorisée par la sienne à visiter la France. Elle y plut au commandant Le Breton. Celui-ci, après avoir conté dans ses *Mémoires* comment Charles X fut détrôné, aborde la question sentimentale en style d'époque, avec une candide bonhomie :

« Il y avait dix-huit mois, miss Anna-Elisa Taylor, une jeune Anglaise en voyage, s'était présentée à ma vue dans tout l'éclat de sa grâce et de sa beauté. Nous nous étions revus ; nous nous étions aimés. La liberté dont elle jouissait avait rendu cette passion commune au plus haut point dangereuse, du fait de l'hostilité de ses parents à notre mariage. Il nous avait fallu rompre nos relations, non pour obéir à l'ordre de sa mère et de ses frères, qui lui enjoignaient de rentrer au foyer, mais pour ne pas céder au redoutable appel de la nature. Douée comme moi d'une volonté puissante, elle avait consenti au sacrifice d'une séparation que mon respect pour elle m'obligeait de lui conseiller. Nous n'avions jamais correspondu. Le lendemain du jour où me fut signifiée ma mise en disponibilité, je lui envoyai une longue lettre dans laquelle apparaissait mon désarroi... »

Un ancien garde d'honneur de Napoléon Ier, cet ennemi exécré de l'Angleterre, ne pouvait être à Hull (Yorkshire) que *persona non grata.* En revanche l'officier en disgrâce, privé de son commandement pour raisons de fidélité à une dynastie que Wellington avait lui-même ramenée en France, ne pouvait plus être suspecté de bonapartisme.

La pêche à la baleine avait fait la fortune du défunt père d'Elisa, riche négociant auquel ses fils avaient succédé. Mrs Taylor était « une femme supérieure, des plus austères ». L'idée d'avoir pour gendre un suppôt de *l'Ogre,* sous le règne duquel ce jeune Français avait combattu l'Angleterre, devait lui faire horreur. Mais la finesse d'Elisa triompha des préventions familiales. Lorsque Le Breton la rejoignit à Hull, il y fut bien accueilli. « Un mois après mon arrivée, écrit notre mémorialiste, je conduisis à l'autel la divine créature dont la beauté faisait sensation. » Dans son enthousiasme, l'heureux époux s'abstient de dire que la mariée avait trente-huit ans.

Il souhaitait ardemment reprendre du service. M. Thiers, informé de ce désir, le convoqua. « Je rentrai en France, dit-il, avec celle qui — malgré quelques heurts, occasionnés plus tard par la nature fantasque de

la fille que nous eûmes — m'entoura, près de trente ans, de soins délicats. » Thiers proposa au chef de bataillon de le remettre en activité s'il acceptait d'aller réprimer, en Vendée, le soulèvement fomenté au nom de la duchesse de Berry. C'était poser à Casimir, légitimiste, un problème de conscience. « Je ne pus me défendre de frissonner », écrit Le Breton. A la réflexion, il jugea cependant que Madame n'était plus Madame, puisqu'elle s'était remariée. D'ailleurs Charles X, septuagénaire découragé, avait abdiqué en faveur de son petit-fils et celui-ci était un enfant. Comment Le Breton eût-il pu refuser d'obéir au porte-parole de Louis-Philippe ?

Le 18 août 1834, Mme Le Breton, accouchée quadragénaire, mit au monde son unique enfant. En ce temps-là dans Paris, ville sujette à l'émeute, les troupes étaient maintenues en état d'alerte. « Pour les officiers, la vie n'était pas drôle ! » dit Casimir, épris de sa « meilleure moitié ». En donnant l'assaut à la Conciergerie, Armand Barbès obligea ces époux exemplaires, non seulement à faire chambre à part, mais à avoir des résidences séparées :

« *Nous reçûmes l'ordre de nous loger à côté de la caserne de l'*Ave Maria *qu'occupait le régiment. Je pris un pied-à-terre que je quittai peu, étant sans cesse sur le qui-vive, exposé à des prises d'armes qui se renouvelaient fort souvent. Ainsi je ne pouvais même plus jouir pleinement des miens, bien que je m'échappasse parfois pour courir à la rue Royale, qu'habitaient ma femme et ma fille, afin de témoigner à ma chère épouse l'amour qu'elle méritait, et de m'enchanter du suave gazouillement de ma petite Elisa — qui me donnait alors autant de douces satisfactions qu'elle me causa depuis de douleurs profondes...* »

Après cette deuxième et brève allusion à l'Enfant Terrible, il ne sera plus jamais question d'elle dans les *Mémoires d'un vieillard de quatre-vingt-cinq ans*. Les silences du général Le Breton sont éloquents et son mutisme vaut un réquisitoire.

Dès 1835, Casimir avait fait campagne en Algérie et exercé, à Mascara, les fonctions de gouverneur. Quelque temps directeur des études au Prytanée de La Flèche, il fut en 1840 promu colonel au 22e régiment de ligne. Nouveau départ pour l'Afrique où, cette fois, il passa six ans et dont il revint général de brigade.

Le Parlement le tentait. Vainqueur des barricades pendant les journées de Juin 1848, il fut élu représentant du peuple en Eure-et-Loir. L'année suivante, il était questeur du Corps législatif. Alfred de Vigny, moins heureux en politique, s'était présenté en Charente mais il y avait été battu par Auguste Hennessy.

Vigny au général Le Breton, le Maine-Giraud, 26 janvier 1849 : « *On vient de m'envoyer ici un aimable billet de vous, cher ami, écrit de la Questure. Il a autant de prix à mes yeux qu'un mot qui me serait adressé du champ de bataille, car notre France en est encore un pour longtemps, du Nord au Midi, et vous, plus que tout autre, devez avoir chaque minute retenue d'avance pour l'accomplissement d'un devoir. Pour moi qui ne suis rien, sinon académicien, il m'a été possible de garder chez moi ma bonne Lydia qui, vous le savez, entrait à peine en convalescence, après*

une longue fluxion de poitrine, lorsque je l'ai amenée à la campagne. Nous passerons l'hiver dans mon désert...

« Oui, certainement, oui, je sens comme vous que nous avons beaucoup à nous dire sur des choses graves et si, un soir, entre votre charmante fille et sa mère, vous en sentez le besoin, dictez-les à la blanche main de cette belle enfant. Je songe souvent à elle dans mes fréquentes correspondances d'affaires avec l'Angleterre. Vous avez laissé, je crois, en suspens, le projet qui la concernait. Je puis vous y être utile, par quelques mots écrits à des attorneys *de la Chancellerie. Il faut songer à l'avenir de cette charmante personne et, dans nos temps, plus encore que lorsque nous nous en sommes occupés... Votre premier plan était excellent et me revient à l'esprit. Je désire que les affaires publiques ne vous l'aient pas fait oublier. Me pardonnerez-vous de vous le rappeler ? Que ce conseil vous prouve combien je suis loin d'oublier et vous, et tout ce qui touche votre noble cœur... »*

Elisa Le Breton vient, pour la première fois, d'être nommée dans une lettre de Vigny à son père. Elle avait alors quatorze ans. Il paraît évident que son charme précoce et la vivacité de son esprit n'étaient pas passés inaperçus du poète quinquagénaire. Déjà il s'intéressait à l'avenir de « cette charmante personne », dont les rapports avec une mère conformiste étaient parfois orageux. L'idée d'envoyer Elisa terminer son éducation en Angleterre, un moment exprimée par Le Breton avec l'entière approbation de Vigny, resta d'ailleurs à l'état de projet.

La correspondance des divers membres de la famille Le Breton se trouve dans les archives du comte d'Ornano. Ces curieux documents aident à comprendre l'indocilité d'une fille avide de s'instruire, qui se croyait très supérieure à son milieu natal et qu'un père, habitué à soumettre des hommes, prétendait gouverner. Pour la mieux assouplir, il exigea qu'elle fût élevée dans un couvent et soumise à la règle monastique.

Elu questeur à une majorité imposante, le général Le Breton avait en outre été nommé commandant militaire du Palais-Bourbon et logé, à l'Assemblée Nationale, dans « de splendides appartements ». Comme en 1830, il allait avoir à définir sa position politique. « J'hésitais beaucoup au parti à prendre, écrit-il. Je suis légitimiste mais, quand on veut servir sa patrie, les sentiments doivent passer au second plan... » La rencontre du prince Louis-Napoléon Bonaparte, auquel il fut présenté par Alfred de Vigny, décida du choix de l'honnête Casimir : « Je décidai de ne pas faire obstacle à un prince capable, vu sa popularité, de protéger la société et de doter la France d'un gouvernement fort... » Le Breton allait être doublement récompensé de son allégeance : le prince-président lui donna la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur ; l'empereur Napoléon III le fit général de division.

Elisa ne sortit du couvent que pour faire son entrée dans le monde brillant du Second Empire. Comme toute jeune fille, elle eût aimé porter de jolies robes, mais l'austère sévérité de ses parents s'opposait à ce qu'elle fût trop bien mise. Souvent le général lui reprochait d'être une fieffée coquette et faisait de longs sermons sur la nécessité d'une sordide économie domestique. Or Le Breton avait une fortune personnelle, en bonnes

terres, et sa femme était riche. Elisa n'admettait pas qu'on lui refusât les sommes nécessaires à sa toilette et mendiait hardiment des subsides :

« *Vous savez, mon cher Père, écrivait-elle au général le 3 août* 1853, *que le* 18 *de ce mois, j'aurai dix-neuf ans ?... On ne peut pas refuser à* une fille unique *un cadeau pour sa fête... J'ai vraiment besoin d'argent parce que je n'en ai pas du tout et que, n'importe où je passerai l'hiver, il faut que je me monte pour cette saison... La toilette d'une pensionnaire ne peut plus faire une fois qu'on est dans le monde, et c'est pourquoi j'ai eu beaucoup à dépenser cet été...* »

La même lettre nous apprend qu'Elisa, hostile aux pouvoirs établis, n'était pas ralliée au régime impérial, car elle osait écrire : « Beaucoup de personnes qui lisent, dans les journaux, le récit des attentats dont le Napoléon vient d'être l'objet croient qu'il ne durera pas longtemps sur le trône ! »

En 1853 Vigny, s'ennuyant au Maine-Giraud, voulut regagner Paris. Sur les instances de sa femme, épouvantée parce qu'un accident de chemin de fer avait eu lieu aux environs de Poitiers, « il se fit charroyer par un voiturin et demeura en route quatre-vingt-huit heures, au lieu de douze par la voie ferrée ». Soumis aux caprices d'une malade, Vigny témoignait à Lydia tous les égards qu'un galant homme doit à sa compagne.

Mme de Vigny était atteinte d'une affection incurable et mal définie, dont les symptômes prenaient des formes imprévisibles. Fièvres cérébrales, pleurésies, maux d'estomac, troubles de la vue, syncopes, hémoptysies, attaques de nerfs, rien n'était épargné à cette perpétuelle moribonde. « Tout est mystère avec ce sang indien dont on ne peut calmer les accidents, disait Vigny. C'est le rocher de Sisyphe que l'on roule et qui ne cesse de retomber ! »

Sur la radieuse beauté d'Elisa Le Breton et sur son caractère difficile, les témoignages des contemporains sont unanimes. Fille d'un officier conservateur et d'une puritaine « collet monté », elle s'amusait à les choquer en affichant des opinions subversives. Le général indigné la traitait de : « Jacobine ! » La générale effrayée souhaitait marier l'insoumise. Toute Anglaise est grande lectrice de Shakespeare. Mme Le Breton avait puisé, dans la *Mégère apprivoisée,* la naïve certitude qu'un dompteur viril peut mater n'importe quelle tigresse, et même s'en faire adorer.

Avec ses longs cheveux, ses yeux brillants, son dédaigneux sourire de Joconde, Elisa rappelait à Vigny certains portraits de l'école italienne. Amateur d'âmes tourmentées, il fut certainement attiré par les audaces de cette nature étrange. A une invitation du général, formulée en termes incompréhensibles, le poète répondait :

« *Je vous soupçonne fort, mon cher ami, d'avoir pris pour secrétaire votre chère Italienne, qui aura écrit ce joli petit billet tout en causant et n'a oublié qu'une chose : c'est* le jour *où vous m'attendez ! Priez donc Mademoiselle votre fille d'ajouter une date à son gracieux billet et je m'efforcerai d'être exact à cet appel de l'amitié.* »

Elisa, autodidacte, puisait à toutes les bibliothèques et ses parents effarés l'entendaient parler philosophie avec leurs hôtes. Quand elle demanda au plus illustre ami du général d'être son « directeur de lectures », Vigny commença par lui envoyer ses propres ouvrages :

Vigny au général Le Breton, 20 janvier 1854 : « *Oui, mon cher ami, je crois qu'il me sera possible de me rendre chez vous mardi, à l'heure du thé anglais, qui se verse à neuf heures et demie à Londres, à Calcutta, à Alexandrie, à Suez, à Panama et à Canton. Ce sera à Paris ce soir-là et tous les noms que porte votre billet sont pour moi autant de séductions.*

« *Mademoiselle votre fille veut donc bien perdre ainsi son temps, à parcourir des écrits qui, fort heureusement, ne renferment rien qui puisse faire rougir son noble front. Si elle y rencontre quelque péché, je lui en demanderai l'absolution et j'espère l'obtenir par votre intercession. Ma prière aux pieds de votre ange gardien serait plus longue si le messager ne l'attendait debout, et s'il n'entrait en même temps, dans ma cellule, un de nos anciens frères d'armes...* »

Vigny avait beaucoup trompé sa femme, mais sans jamais la renier. Il s'était fait une idée très haute des devoirs d'un gentilhomme envers sa caste, des vertus essentielles au parfait académicien, et des règles de bienséance que tout mari infidèle doit observer. Obèse à quarante ans, Lydia, sexagénaire, n'avait plus forme humaine : « Hommasse, comme nouée, à demi aveugle, elle avait autant de peine à se mouvoir qu'à parler », dit Ratisbonne. Pourtant Vigny lui prodiguait des soins respectueux. A la gisante infirme, toujours avide de sa présence, il réservait une part de son temps, refusait de dîner en ville et ne sortait le soir qu'à l'heure où elle avait coutume de s'assoupir.

Le mémorialiste du *Journal d'un Poète* répondait, de sa main, à un immense courrier ; épistolier infatigable, il correspondait avec de nombreux parents, confrères, éditeurs, amis et admirateurs. Pas une lettre de lui qui ne contienne un paragraphe sur les malaises de Lydia et sur son propre esclavage. Sa correspondance inédite avec Le Breton ne fait pas exception à la règle :

3 février 1854 : « *Voilà quelle est ma vie, cher ami ! Voyez si j'ai tort de ne* jamais *accepter un dîner, où l'on dérange tout le monde par son absence, et en se faisant attendre inutilement. Lundi, après une journée très calme, j'allais sortir à neuf heures pour vous aller voir. Lydia qui, par bonté, me proposait de partir s'est évanouie en me parlant. Je l'avais deviné et je tardais avec raison. Il a fallu renoncer à vous, et vous en auriez fait autant. Tout le monde, chez moi, a passé la nuit debout et je n'ai pu me coucher qu'à sept heures du matin. Aujourd'hui, elle est mieux et ne souffre que de ses yeux.*

« *Beaucoup de mes amis, qui ignorent mes angoisses, m'en veulent de ne plus me donner ni au monde, ni à l'intimité. Mais comment le puis-je faire et qui le pourrait ? Pour vous à qui je le raconte, ai-je besoin de rien ajouter, sinon que je suis incapable de penser à autre chose qu'à l'inquiétude qui m'était donnée ?* »

Pour maintenir la fiction du couple uni, Vigny jouait avec courage le rôle écrasant d'un héros voué au dévouement conjugal. Peut-être y mettait-il parfois une emphase voisine de l'affectation ?

***

A partir de quelle date le célèbre auteur d'*Eloa ou la sœur des anges* adressa-t-il directement à l'Ange Gardien des messages nominatifs ? Nous l'ignorons, parce que les lettres vendues à l'Hôtel Drouot le 16 décembre 1957 et préemptées, au nom de la Bibliothèque Nationale, ne constituent pas *la totalité* de cette correspondance. Le comte d'Ornano qui, dans un numéro depuis longtemps épuisé du *Figaro littéraire,* avait jadis publié quelques-unes des lettres à Elisa Le Breton, affirme que les toutes premières ont disparu et cela nous paraît évident. En de brèves notes explicatives, M. d'Ornano s'est efforcé de rendre intelligible et touchante l'Inconnue de Vigny. Il décrit la formation de son caractère et analyse les raisons qui firent, de la nymphe captive, une Furie : « *Nature fort étrange* », écrit-il. « *Nature qu'un père absent de longues années, puis pris par ses campagnes électorales et ses absorbants devoirs de député, et une mère insuffisamment pédagogue, ne gouvernèrent pas. Nature aux dispositions intellectuelles que l'éducation du couvent, inspirée des méthodes de Fénelon, devait surprendre et rebuter ; ce qui la poussa, tout en restant croyante, à faire de sa religion directrice non celle de l'Eglise, mais celle de la Science. Ceci à la suite d'un travail personnel, commencé très tôt, avidement poursuivi et tenu longtemps secret... Le résultat de ces études fut qu'elle se créa un monde à elle avec, comme centre, la Femme.* »

Elisa, folle de littérature, orgueilleuse et trop belle, avait soif d'indépendance. Elle prit Vigny pour confident, comme elle eût choisi un confesseur. Il prit plaisir à modeler « l'impérieuse enfant gâtée », pour laquelle il créa un verbe nouveau : *dégâter.* En résidence forcée dans la circonscription de son père, Elisa s'ennuyait à périr. Pour se distraire, elle écrivait au grand homme et, coquette déjà sûre de son pouvoir, exigeait de lui des réponses immédiates.

Vigny à Elisa, samedi 6 octobre 1855 : « *Ah ! par exemple, voilà qui est un peu fort ! Je vous ai écrit un volume tout entier et vous me grondez ! Mais dites-moi, dans quelle caverne êtes-vous ensevelie pour que les lettres de Paris n'y parviennent pas ? A-t-on fait des routes où passent les chevaux ? Les lettres y vont-elles par le coche ou par des messagers à pied ?*

« *Je n'ai pas la ressource d'accuser la poste, parce que je mets toujours moi-même mes lettres à cette poste et je les écoute tomber au fond de la boîte avec grande attention ; et je n'entends pas la chute de la lettre sans penser que je ne pourrai jamais l'y reprendre et que, si j'ai dit un mot qui puisse attrister, inquiéter, blesser un ami, le mal est fait.*

« *En toute chose, l'irréparable est très effrayant. Songez-y bien quand vous direz :* « Oui », *un de ces matins ou un de ces soirs, Mademoiselle.*

« *Ce que je vous écrivais n'était pas bien important, je crois, et vous y auriez lu toutes sortes de riens, des vers, des souvenirs, que sais-je ? Mais je ne puis me figurer que vous n'avez pas tout cela. Oui, en effet. C'est le 3 que je vous ai*

répondu : le 3 octobre. Le 4, j'ai mis ma lettre à la poste. Le 5 au soir, elle vous est arrivée et vous aviez déjà envoyé la vôtre, que je reçois à l'instant. Je pardonne à votre père de m'avoir soupçonné de ne pas répondre, mais à vous, *je ne le pardonne pas. Je vous ai donné une pénitence au nom d'un Révérend Père ; je vous en donnerai une autre lorsque vous m'aurez répondu. Nos lettres se sont croisées ; vous n'avez qu'une manière sage de faire cesser ce* chassé-croisé, *c'est de m'écrire tout de suite, de me montrer vos remords et votre repentir d'une si abominable injustice et, selon vos sentiments, j'agirai avec indulgence ou rigueur.*

« *Recueillez-vous, ma très chère sœur, et rédigez mon premier mandement avec attention. Madame votre mère n'en a-t-elle pas assez de la campagne ? Etes-vous séduite par les charmes des gazons verdoyants ? Lisez-vous ? Ecrivez-vous ?* M'écrivez-vous *surtout ? Dites à Madame votre mère et à votre père indiscipliné de vous obéir toujours.*

« ALFRED DE VIGNY. »

Elisa une fois rentrée à Paris, le lien entre confesseur et pénitente se resserre. Mais Vigny qui, même au temps de sa frénétique passion pour Marie Dorval, avait difficilement supporté l'obligation de dîner chez l'actrice *tous* les dimanches, en nombreuse compagnie, ne veut pas davantage se laisser asservir par une enfant insatiable dont il pourrait, à la lettre, être le « révérend père ». Jaloux de sa liberté, le poète s'ingénie pourtant à satisfaire les caprices d'une fille si belle, et qui le préfère à tous les autres visiteurs du soir, buveurs de thé anglais. Elisa a-t-elle furieusement envie d'un livre rare, qu'elle ne réussit pas à se procurer mais dont elle se dit prête à poursuivre la recherche, de bouquiniste en bouquiniste, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé ?

Vigny à Elisa, 18 novembre 1855 : « *Je crois qu'il vaut mieux que vous ne fassiez pas de trop grands efforts pour découvrir ce livre, qui pourra bien venir vous voir à lui tout seul, mais beaucoup avant deux mois. Votre confesseur vous le portera, Mademoiselle, un de ces jours où il fait nuit...* »

La lettre suivante ne commence que par les mots : « *Jeudi, à six heures* », mais il nous paraît certain qu'elle fut écrite peu de jours avant le baptême du Prince impérial. Cette cérémonie « qui valait un sacre » eut lieu à Notre-Dame de Paris, le 14 *juin* 1856.

« *La plus curieuse des pénitentes aura la réponse à ses questions demain soir, à neuf heures et demie, et non dans le jour à deux heures, comme elle semble le croire et comme il est impossible de le faire. Les lettres autographes qui me sont les plus précieuses au monde lui seront montrées... Elle verra quel est mon respect pour les souvenirs sacrés et pour les choses sérieuses.*

« *Si Votre Grâce le permet, je lui ferai seulement cette prière avant de les lui montrer : c'est qu'elle ne me demande pas un seul de ces papiers, car je le refuserais avec une fermeté invincible, inexorable et presque méchante, pour la punir des cruautés qu'elle disait la dernière fois que je la vis et que j'écoutai ses paroles de forme grave et sévère.*

« *J'irai voir le baptême et le tableau historique qui rappellera sans doute celui du Concile de Trente par le Titien, et je crois qu'il y aura quelque part des anges blonds en robe bleue. Qu'en pensez-vous ? Vous me répondrez demain, vendredi*

soir. Aujourd'hui j'ai reçu (en partant pour l'Institut), j'ai reçu bien tard des nouvelles de quelqu'un que vous connaissez. Je ne puis vous les dire que demain.

« ALFRED DE VIGNY. »

Quelle punition tenez-vous prête pour moi ? Nous verrons.

Elisa, blonde aux yeux d'azur, aimait à s'habiller de bleu. C'était sa couleur favorite. Nous savons que Vigny se plaisait à voir en elle l'Ange Gardien du général et que, par correspondance, il l'avait élevée à la dignité séraphique. Mais pourquoi, lorsqu'il veut demander à cette jeune fille si elle assistera, dans sa plus belle robe, au baptême impérial, l'interroge-t-il à mots couverts, par allusions indirectes, au lieu de poser tout simplement la question ?... Ici commence le mystère.

La correspondance de Stello avec l'ange Elisa témoigne d'une intimité grandissante. Les lettres qui précèdent avaient été signées, en toutes lettres : *Alfred de Vigny*. Celle qu'on va lire se termine par le seul mot : *Alfred*. Plus tard, le prénom même disparaîtra, remplacé par un paraphe ou un simple trait horizontal.

Si Vigny n'a rien à cacher, pourquoi évite-t-il de nommer les personnes, connues de lui et d'Elisa, dont il s'entretient avec elle ? Pourquoi a-t-il recours tantôt à une harmonie imitative (« *la dame dont le nom ressemble à Kléber* »), tantôt à une allégorie ornithologique (« *les deux colombes dont l'une est chrétienne* ») ? Ce langage convenu préfigure le code qui, trois ans plus tard, fera de la correspondance avec Augusta [1] un modèle d'ambiguïté.

Que Vigny, séducteur de Mlle Bouvard, ait pris de grandes précautions pour ne pas compromettre sa maîtresse, cela est naturel. Mais on s'explique mal pourquoi, dans le cas de Mlle Le Breton, un marivaudage épistolaire, purement platonique, prend soudain le caractère mystérieux d'une complicité. Le poète philosophe craint-il de glisser, du plan intellectuel, au domaine sentimental ? Inspire-t-il à l'Ange Blond plus que de l'amitié amoureuse ? « *Y a-t-il un secret ? Des secrets entre eux ? Cela paraît certain* », écrit le comte d'Ornano.

Vigny à Elisa, mardi 29 juillet 1836 : « *Quoi, vraiment, vous m'avez laissé tout ignorer de vous, volontairement, et sans que rien vous y eût forcée impérieusement ? — Avouez-le donc, ô ma chère pénitente, il faudra bien de l'indulgence à*

1. Alexandrine-Augusta Froustey, dite Augusta Bouvard (1836-1882) était la fille naturelle d'un châtelain du Luxembourg belge, le baron Auguste Poupart de Wilde. Elevée au couvent, fort instruite, elle servit quelque temps de secrétaire à son père, au château d'Isle-la-Hesse, puis fut professeur de langues vivantes à Paris. Alfred de Vigny la prit pour maîtresse en 1858 ; elle avait quarante ans de moins que lui. Quand il mourut, Augusta était enceinte de huit mois. Le 28 octobre 1863, elle mit au monde un fils. Les *Lettres d'un dernier amour*, publiées par le professeur V.-L. Saulnier (Genève, Librairie Droz, 1952), sont trente-huit lettres de Vigny à Augusta. Une partie de cette correspondance, restée inédite, appartient aux petits-enfants d'Augusta dont le fils épousa, en 1888, Mlle Marguerite Rostand.

votre Saint Directeur pour vous remettre ce péché... Je suis heureux, plus que vous ne le méritez, de savoir enfin que Votre Gravité est en repos au milieu des tableaux de la verte nature et qu'Elle écoute le tic-tac du moulin, contemple le balancement des bleds (sic), *et regarde le clocher du village et le presbytère à l'horizon.*

« *Vous n'avez point achevé la lecture du volume d'*Esquisses *de Lamennais sur l'art chrétien, et cependant il a entraîné votre esprit sur la voie des subtilités les plus délicates de l'examen de conscience. Si j'étais assis dans mon confessionnal, je sais bien ce que je vous dirais, mais d'ici, comment puis-je vous parler de vos idées, qu'il serait impossible de blâmer mais qu'il serait juste à moi de combattre.*

« *Il me semble, ma chère sœur, que votre* esprit *seul vous porte à faire des distinctions de* mots, *qui ne sont pas l'expression exacte des mouvements réels de votre* âme. *Elle cherche ce que cherchent toutes nos âmes à travers les distances et les obstacles, le bonheur précisément, comme les aiguilles aimantées se tournent invinciblement vers l'immuable étoile du Nord. Les mers, les montagnes, les vallées, les murs des prisons ne l'empêcheraient pas de se tourner vers son espérance insurmontable. Elle ne varie jamais d'intention et de désir ; ce qu'elle attend de l'Eternité, elle le reçoit de la vie présente, incomplet, rapide et troublé, mais tel que la vie humaine le donne, elle le prend. Elle a le sentiment de l'insuffisance des félicités de la terre ; aussi tremble-t-elle toujours, comme tremble l'aiguille incomplète en se tournant vers l'aimant. Notre âme se tourmente et s'accuse sans cesse injustement, je le crois ; ce serait plutôt la vie même qu'il faudrait accuser pour ses perpétuelles déceptions.*

« *Que d'exemples n'en avons-nous pas hier, avant-hier, chaque jour ? Une pauvre créature humaine gravit péniblement la montagne ; elle arrive à ce qu'elle croit le bonheur ; là elle tombe dans la mer et se noie. Aussi rien de plus douloureux que d'avoir trop espéré. Il ne faut pas trop attendre de cette indigne chose mal faite qu'on nomme la vie. C'est pourquoi j'ai dit* (*ce que vous me reprochez*) *que :* L'Espérance est la plus grande de nos folies.

« *Vous êtes si jeune encore, et quelquefois si enfant, que cela me serre le cœur lorsque je pense à tout ce qui vous reste à savoir et à souffrir... — Rien n'égale pour moi la noble candeur de votre langage, qui exprime si parfaitement la pureté et la loyauté courageuse de vos sentiments. Il n'y a rien, soyez-en sûre, en quoi je ne sois prêt à vous obéir tant que je vivrai...*

« *Comment vous est-il venu la pensée qu'il pût y avoir en moi le moindre sentiment d'égoïste* amour-propre ? *Soyez sûre que, dans toute chose, je ne songe jamais à tirer nulle vanité de rien, mais à sentir profondément une joie silencieuse de quelque ombre de bonheur qu'il m'est arrivé de donner à d'autres que moi.*

« *Mes habitudes, mes goûts, mes désirs, mes rêves, j'ai passé ma vie à les sacrifier, à les étouffer quand on l'a voulu ; convaincu qu'il n'y a dans ce monde qu'un bonheur : c'est celui que l'on donne. J'ai pensé quelquefois que, si j'avais eu le trône de Salomon, je l'aurais donné à un enfant pour un sourire. Soyez donc sûre, enfant que vous êtes vous-même, que votre volonté sera faite précisément comme vous l'exprimez et que vous trouverez en moi ce que vous voudrez d'amitié, et que vous en mesurerez vous-même les degrés et les devoirs.*

« ALFRED. »

La lettre qui suit est importante, parce qu'elle montre dans quel sens la prédication du « Révérend Père » va s'orienter. Elisa, hostile au mariage de convenance, n'admet pas que, selon l'usage du temps, le général puisse choisir un gendre sans consulter sa fille. Elle sait que, dans le meilleur monde, des entrevues-pièges, suivies de pourparlers entre notaires, préludent à l'union de deux êtres complètement étrangers l'un à l'autre. En tout jeune homme qu'on lui présente, elle flaire un prétendant et décou-

rage ces honorables assiduités. Lorsque, dans le salon de sa mère, quelque bel officier lui fait une cour discrète, elle le soupçonne d'avoir été introduit dans la place conformément au plan. Tant d'hommages la laissent insensible.

L'attitude d'Elisa s'explique par les sermons de Vigny. Toujours il soutenait que, dans un couple, l'épouse est condamnée au *servage*. Peindre sous des couleurs sinistres la condition des femmes mariées, c'était confirmer Elisa dans son instinctive horreur du mariage. Bientôt elle dira que, pour une femme supérieure, il n'y a de salut que dans le fier célibat.

Vigny à Elisa, 30 août 1856 : « Samedi à 3 heures 1/4 après-midi, et non pas minuit. — *On me donne votre lettre de jeudi et, sur-le-champ, j'y réponds. Là ! j'espère que c'est assez beau pour moi, qui ne puis souffrir obéir à personne.*

« *Mettez-vous donc bien dans l'esprit que, lorsque j'ai quitté l'armée, ce fut surtout par ennui d'obéir. Obéir m'était odieux et commander ne me faisait nul plaisir.*

« *Si je suis resté si longtemps sans vous répondre, c'était surtout aussi pour ne pas faire votre volonté. Vous êtes, dit-on,* enfant gâtée ; *il faut bien s'appliquer à vous* dégâter (*mot nouveau, créé pour vous*). — *Je sais si bien que l'on ne vous fait point mourir aisément... Je viens de relire votre dernière lettre pour y chercher les* « choses graves » *dont vous parlez et auxquelles* « j'aurais dû » *répondre. Relisez aussi la mienne et voyez bien si je n'ai pas répondu à* tout *ce que vous m'écriviez le 6 août. Vous y trouverez réponse à tout : à vos résolutions, qui sont les miennes ; à vos reproches, que je trouve justes ; à mes défauts, dont je m'accuse et desquels je vous demande pardon.*

« *M'auriez-vous donc refusé cette absolution que je demandais ?... Oui, oui, vous haussez les épaules ; vous frappez la terre du bout du pied, parce que la forme semblait une plaisanterie, mais le fond est aussi* grave *que vous le pouvez vouloir, sous ce masque souriant, et je reconnaissais que vous aviez raison.*

« *Mais quoi ? Fallait-il donc vous le dire de manière à être compris par* tout le monde ? *Ne me dites-vous pas, chère gracieuse amie, que les lettres qu'on vous écrit ne sont pas écrites* pour vous seule ? *On peut les lire sur vos belles épaules, ou même sans elles. Si ma chère pénitente s'est, par hasard, accusée d'un péché véniel, faut-il donc absolument répéter ce qu'elle dit et entrer, d'un pas effronté, dans les doux et timides petits scrupules de sa conscience ? Afin de les bien apprendre à ceux (ou celles) qui seraient assez indiscrets pour trouver ma lettre que, dans son désordre accoutumé, elle laisse sans doute sur une cheminée, comme j'en ai trouvé une un jour.*

« *Non, non, cela était inutile. Il ne fallait faire que ce que j'ai fait, et que vous avez compris mieux que vous ne le voulez dire. Ne vous l'ai-je pas écrit ? Vos raisonnements sont très bons, j'en conviens ; il n'y a presque rien à leur répondre si ce n'est que ce sont des ombres, des fantômes, et qu'il existe un rayon, un éclair que je sais, et qui peut les chasser tous.*

« *Voilà qu'il faut m'arrêter, parce que je vois des yeux qui lisent à côté des vôtres, et que je ne veux pas écrire pour eux.*

« *A quoi donc pensez-vous ? Comment ne savez-vous pas le supplice auquel vous me condamnez ? Vous me dites :* « *Ecrivez-moi* sincèrement *et* sérieusement, pour moi seule », *et vous ajoutez :* « *Prenez garde à tout ce que vous me direz : on lira votre lettre.* »

« *Si j'écrivais comme je vous parle, tout serait sincère et sérieux, mais c'est que tout serait pour vous seule, et non pour des confidences arrachées et imposées. Je vous le répète :* l'amitié telle que vous la voulez, *est une froide personne qui doit cacher de ses pensées et de ses sentiments les plus sincères, les plus profonds, les*

plus élevés, dès qu'elle entrevoit qu'ils pourraient être des motifs de crainte et causer quelque ombrage.

« *Autant que je puis me rappeler ma réponse, je m'assure que vous en avez tout compris.* Grave coquette, *vous avez voulu seulement vous faire répéter ce qui ne vous déplaît pas.*

« *Vos réflexions sur la destinée des femmes ne sont que trop justes. Quand même je voudrais les combattre, le pourrais-je ? — Pascal, ce pauvre jeune homme qui devint presque fou à force de raison et de génie, dit un jour à un prêtre, qui lui demandait comment il devait faire pour dompter ce qu'il sentait en lui-même de pensées révoltées : « Dites votre chapelet et vos psaumes ; abêtissez-vous ; qu'avez-vous à perdre ? Vous ne savez rien. »*

« *Il est bien vrai qu'en science des choses, nous n'avons rien à perdre. Ne faut-il pas dire à toute femme : « Soumettez-vous ; résignez-vous. Vous n'êtes pas tout à fait des esclaves mais des* serves ; *vous êtes, pour la vie, des* mineures ; *vous n'avez de nom que celui de vos maîtres. Dès l'adolescence, vous regardez avec inquiétude à l'horizon quel sera celui qui inscrira un nom sur votre collier. Vous craignez de lui déplaire et, d'avance, vous avez peur de l'offenser sans le connaître encore ; vous réglez déjà vos pas sur les siens. L'ombre de cet inconnu vous fait frémir d'avance, et il vous semble qu'il aura droit de vous demander compte de chaque heure de votre enfance et de votre première jeunesse, qui pourtant ont les bonheurs de la liberté. Vos sourires et vos regards sont emprisonnés sous une vague contrainte, bien longtemps avant que le masque conjugal vous soit attaché. Cela doit être, cela est, cela sera, qu'y faire ? C'est le droit et la loi de la création. Il faut bien s'y résoudre.*

« *Une seule pensée cependant pour vous relever, et elle est en vous-même : c'est le sentiment de ce que vous valez par votre propre nature.*

« Yo soy que soy... *Je suis celle que je suis », disent les femmes espagnoles.*

« *Elles ont raison. Par là vous pouvez être pardonnées. C'est la voix intérieure qui vous parle. Vous baissez les yeux et vous l'entendez en vous. C'est une justice rendue à vous-même par votre propre cœur, qui se fait maître et souverain dans toutes vos luttes, et juge suprême de toutes vos causes. Vous lui faites appel de toute injustice ; il vous absout et son arrêt vous donne la force passive qui vous aide à vivre jusqu'à la fin. C'est un guide et un vengeur silencieux qui bat en vous...*

« *Quand vous direz votre* chapelet, *pour vous* abêtir *un peu, comme dit Pascal, ne manquez pas de le dire à la messe, pendant qu'un saint abbé du voisinage officiera. Vous ferez quelques réflexions sur la sincérité des ministres du ciel, qui vous apportent la parole de Dieu, et vous me les écrirez, avec la même main qui aura trempé ses doigts dans l'eau bénite offerte par le saint homme...*

« *Voilà mon ordonnance qui, j'espère, est moins sombre que les autres ordonnances du Docteur Noir... et nous allons voir si vous me répondrez enfin vous-même comme vous* pouvez *le faire, c'est-à-dire comme vous me* parlez, *ce qui m'est interdit par vous-même et par les sentiments que j'ai pour vous.*

« ALFRED. »

Entre le 30 août et le 5 septembre, Stello reçut de Sa Gravité Mlle Le Breton une lettre de colère. Selon Elisa, Vigny aurait, par son incontinence de langage, provoqué un esclandre. Au château vendéen où toute la famille du député se trouvait réunie, le courrier arrivait pendant le repas de midi. Pour cette raison même, une lettre imprudente adressée à la fille des châtelains n'avait pas pu être soustraite à leur censure. L'écho d'un « potin » répandu par l'enfant bavarde, puis commenté par son Mentor, avait offusqué Mme Le Breton. D'où reproches et remontrances à l'indiscrète — bref mille désagréments.

Le confesseur stoïque fut sèchement prié d'amadouer les parents de la pécheresse furibonde, en écrivant une lettre chargée de messages courtois pour Casimir, et non moins pleine d'hommages déférents à la générale. Cette mère vigilante étant désormais sur ses gardes, il importait que Vigny se la rendît propice, pour écarter de lui tout soupçon.

Vigny à Elisa, 5 septembre 1856 : « *Oui, oui, je ferai attention à ce que je vous écrirai, pour ne pas vous fâcher, pour que vous ne m'écriviez plus de choses aussi injurieuses que celles que je reçois. Vous avez raison, mille fois raison.* Mea culpa, mea maxima culpa...

« *J'aime tout de vos lettres, même ce qui est un peu boudeur, même votre injustice et vos blâmes sévères contre tous les hommes. Il y a quelques-unes de vos idées que je comprends à peine et que je vous prie de m'expliquer... Vous nous accusez tous d'*égoïsme *et vous le voyez partout, comme si vous sortiez d'une lecture de La Rochefoucauld. — Vraiment, chère enfant, vraiment, vraiment, là ! en bonne vérité de Dieu (comme dit Jeanne d'Arc) nous valons mieux que vous ne le croyez...* »

Saint Alfred de Vigny, confesseur et martyr, fait alors l'éloge de sa propre abnégation. Il met superbement en valeur son attitude sublime d'éternel infirmier et glorifie la pérennité de sa dévotion à une ingrate. C'est l'inévitable variation sur le thème de Lydia, que le styliste se plaît à récrire et à remanier, comme un musicien reprend un *leitmotiv* :

« *Si vous saviez qu'il existe de ces créatures* égoïstes *qui ne passent pas un jour de leur vie comme il leur plairait de le faire, et qui passent les nuits à en gémir ; qui cependant, grâce à une force intérieure donnée par la nature, savent étouffer en eux* (sic) *toute apparence de mécontentement et de regrets, pour donner autour d'eux le bonheur qu'ils n'ont pas. Ces pauvres êtres-là, du reste, sont toujours méconnus et résignés à l'être. J'ai remarqué même que, d'ordinaire, on ne sait jamais le prix de leurs sacrifices. Ils semblent faits avec si peu d'efforts qu'on les trouve tout naturels. Ce sont des Pélicans, qui s'ouvrent le cœur avec tant d'empressement que les familles sourient en buvant leur sang.*

« *J'en ai vu beaucoup de tels et il s'en trouve bien plus que l'on ne croit, et dans toutes les conditions. Que nommez-vous* sacrifice ? *Qu'appelez-vous* égoïsme ? *Quel serait donc votre idéal dans ces caractères que vous rêvez ? Voyons, dites-moi cela un peu, pour m'édifier. Que je puise dans cette source primitive d'idées et de sentiments où les jeunes personnes s'abreuvent sans doute au couvent, dans les temps de retraite et de préparations, lorsqu'elles demandent aux Chérubins quelqu'un qui leur ressemble et qui soit digne de leur entretien.*

« *Comment vous les peignez-vous, Mesdemoiselles, dans vos conversations infinies, ces êtres imaginaires qui montent et descendent les degrés de votre échelle de Jacob ?*

« *Qu'est-ce que vous avez entendu par cette accusation, si souvent répétée, contre nous tous ? Vous me le direz, n'est-ce pas ?...*

« *Allez-vous voyager ? Allez-vous loin ? Serez-vous bien longtemps encore dans les arbres et près des ruisseaux et des bergères ? Avez-vous trouvé un remède contre l'*oïdium *de la vigne ? Votre père est-il occupé du* drainage *qui fait les délices des vrais cultivateurs ?...* »

Dans une lettre destinée à pacifier le cercle de famille, Vigny n'oublie pas que son rôle auprès de l'intraitable Elisa est, essentiellement, celui de conseiller culturel ; il lui reparle de ses lectures : « Saint Augustin vous

a-t-il plu du moins ?... » Dans cette lettre de douze pages, pas un trait qui ne soit *calculé :* il s'agit de produire l'impression la plus favorable et de rassurer un ménage anxieux. La signature elle-même est nuancée avec tact : *Alfred de V.*, moins familier qu'*Alfred*, marque un léger recul et tempère les excès de l'amitié. Peut-être le traditionnel snobisme britannique avait-il jugé surprenant qu'un poète de bonne noblesse, tenant du titre héréditaire, fît usage de son prénom au lieu de signer: *Vigny*, comme Lord Byron signait : *Byron ?* Il ne faut pas oublier qu'Anna-Elisa Taylor, de Hull (Yorkshire), quoique devenue en France générale Le Breton, restait une Anglaise de province. Cuirassée de pruderie victorienne, elle demeurait attachée aux formes protocolaires. Pour ne déplaire à personne Vigny sera, dans la même longue lettre, à la fois spirituel et cérémonieux :

« *Je travaille beaucoup. Ce que j'écris sera peut-être représenté au Théâtre Français, quand il aura des actrices, espèce tragique dont il est dépourvu en ce moment au point de jouer toujours de petites comédies, quand son devoir l'obligerait d'alterner. Rachel respire à l'ombre des forêts pour se guérir du mal de mer ... Madame Plessis* (sic) *revient et fait tout ce qu'elle peut pour avoir l'air désespéré ; elle crie tout bas, tout bas*[1].

« *Voilà ce que vous aurez à revoir, avec votre général père et gouverneur de votre personne, s'il veut bien vous accompagner au théâtre... peut-être avec la jeune amie que vous avez retrouvée entre les collines et les bois que la Providence vous a donnés pour séjour, — ce dont il m'est impossible de féliciter personne en ce monde, excepté mes cousins innombrables* (*j'en ai* 74), *qui sont tous passionnés pour la verdure et les troupeaux.*

« *La nuit tombe à présent, le soir, à sept heures sur ceux qui lisent. Que faites-vous de si longues soirées ? Par quel chemin de fer vous enverrai-je un livre ? Répondez-moi un mot...*

« *Bonsoir, tous trois, il est deux heures après minuit.*

« Alfred DE V. »

Quand le général reprit ses quartiers d'hiver, sa fille reçut un billet manifestement destiné à la consommation familiale et revêtu de la même signature que les *Œuvres complètes.*

Vigny à Elisa, lundi 10 Novembre 1856 : « *Que je suis heureux, Mademoiselle, d'apprendre votre arrivée à Paris avec vos chers et aimables parents. J'irai ce soir, assurément, les remercier d'être enfin redevenus parisiens et vous porter, vers neuf heures et demie, l'assurance d'une inaltérable affection.*

« Alfred DE VIGNY. »

Enfant unique de parents déjà vieux, Elisa déconcertait une mère éblouie de son intelligence. Son péché capital était l'orgueil et, depuis qu'un homme de génie la prenait au sérieux, elle se croyait non seulement infaillible mais irrésistible. Vigny lui-même, objet de son admiration et sensible à sa fragile beauté, s'avouait malhabile à plier ce roseau de fer.

1. Il s'agit de Mme Arnould-Plessy qui, après dix années passées en Russie, venait de faire sa rentrée à la Comédie-Française.

A quel jeu étrange jouaient-ils ? Quand Elisa lui échappait, Vigny s'assurait de son pouvoir sur elle en l'incitant à la révolte contre les règles établies. Lorsqu'au contraire elle le recherchait au point de vouloir disposer de lui, il se dérobait pour la convaincre qu'un immortel n'est pas aux ordres d'une ingénue. Un billet de lui, non signé (6 avril 1857), trahit le secret : deux êtres affectent de s'éviter ; c'est qu'ils ne peuvent plus se passer l'un de l'autre :

« Ave, *ma sœur. Est-ce bien vous ? — Merci, merci. — Je suis un peu triste. Me voilà encore, hélas ! à mon poste éternel de* garde-malade. *J'avais cherché à vous voir une fois où vous deviez être chez vous. Je crois que votre méchante amie vous a enlevée... Dites-moi donc s'il n'y aura pas un matin où vous serez enfin chez vous pour recevoir l'absolution et dire votre* Confiteor, *comme c'est votre coutume avec moi. — N'oubliez rien, surtout, et ne me cachez rien. Et aimez-moi comme je sais vous aimer.* »

La nervosité grandissante d'Elisa eût certes inquiété sa mère si Mme Le Breton, affaiblie par une maladie de langueur, n'avait alors été plus anxieuse de son propre état qu'attentive aux humeurs d'une enfant désaxée. Près de Vigny, source d'énergie, l'esprit survolté d'Elisa fonctionnait à trop haute tension, sans qu'une résistance organique s'opposât au passage du courant d'idées.

Quelquefois pourtant elle feignait de préférer le « tour du lac » au bois de Boulogne, ou la visite d'une exposition de peinture, aux leçons de son maître à penser. Peut-être ces refus capricieux étaient-ils provoqués par d'inconscientes réactions de défense ? « *La frivolité est un état violent.* »

Vigny à Elisa, mercredi 21 mai 1857 : « *Une séance inattendue m'appelle à l'Institut et, comme je crains surtout que vous ne soyez retardée dans les promenades qui vous sont chères, j'envoie un messager tout exprès pour vous dire que je ne pourrai vous porter que demain matin le livre que vous attendez. Au lieu de lui et de moi-même, vous le recevrez et il vous rendra la liberté de ce matin, pour laquelle vous êtes déjà très alarmée, j'en suis sûr.*

« *Les fêtes religieuses de demain vous occuperont-elles ? S'il en est ainsi, vous aurez peut-être le temps de me l'écrire ce soir et je m'incline d'avance aux pieds de la Madeleine, que j'ai trouvée bien belle dans les tableaux de Laroche où l'on ne voit que ses cheveux blonds. Que je l'aime avec passion en la voyant se rouler sur la pierre et frapper son front, et porter ses belles mains blanches à ses oreilles et sur sa tête, pour ne plus entendre les cris du peuple, tandis que la Mère regarde* (Mater dolorosa).

« *Que pensez-vous de cela ? Méchante enfant, il y avait là aussi un beau portrait que vous n'avez pas vu. Je vous dirai ce que c'est.* »

Cette lettre est signée d'un paraphe et suivie d'un post-scriptum :

« R.S.V.P., cela veut dire : *Répondre s'il vous plaît.* Je vous écris de mon fauteuil savant, tandis que les membres de l'Académie viennent lentement et gravement s'asseoir dans leurs chaises curules. »

SIMONE ANDRÉ-MAUROIS

(*A suivre.*)

LE ROMANTISME A LA RECHERCHE DE L'INFINI

par Marcel Brion

« Une exposition de peinture consacrée au romantisme s'est ouverte à Londres à la Tate Gallery et à l'Arts Council Gallery. Un millier d'œuvres sont exposées, dont trois cents françaises. Le dessein des organisateurs est de montrer le caractère européen du romantisme. »

Le Romantisme est né dans un jardin, et c'est pour désigner l'esthétique nouvelle de l'art des jardins, née vers la fin du XVIIIe siècle, que s'est formé le qualificatif *romantique*. Un parc « romantique » était appelé ainsi parce que l'on y trouvait des singularités comparables à celles des paysages décrits dans les romans. De la même manière, le mot *pittoresque* était appliqué à une certaine catégorie de paysages ressemblant à ceux inventés par les peintres. Cette coïncidence d'un sentiment de la nature tout nouveau et d'une symbiose de la littérature et de l'art se place ainsi à l'origine d'un mouvement qui est en même temps une réaction contre la pensée et l'esthétique de l'époque rococo, et l'accomplissement de ce qui, dans le Rococo lui-même, trahissait cette inquiétude qui est à l'origine des transformations les plus profondes.

Le jardinier-paysagiste qui est à l'origine d'une forme d'expression

— Watteau était un préromantique. Ci-dessus : cliché Bulloz.

qui, simultanément, apparaît dans la musique, la peinture et la poésie, recherche d'abord ce compromis entre l'artifice et la réalité qu'est le jardin à l'anglaise, où les arbres semblent pousser selon leur libre caprice, alors qu'ils sont disposés avec un sentiment savant et exquis des rapports de couleurs et de volumes, et d'équilibre des pleins et des vides dans l'espace. Le jardin à la française avec ses parterres de broderies et ses allées rectilignes, imposait une contrainte à la sensibilité qui doit s'épanouir dans la nature ; à la fin du XVIIIe siècle, on y remarque et on y dénonce un « goût dépravé pour les lignes droites » comme le dit le duc d'Harcourt dans son *Traité de la décoration des dehors, des jardins et des parcs,* publié en 1775. Harcourt résumait les diverses esthétiques du jardin existant à cette époque, en écrivant : « Un Français met des figures de géométrie dans son jardin, un Anglais pose sa maison dans un pré, un Chinois fait devant sa fenêtre des cataractes épouvantables. » Il en concluait que la perfection devait consister dans une harmonieuse combinaison de ces trois méthodes.

Cette sensibilité romantique qui se manifeste dans la création de paysages imaginés, de *paysages composés,* comme on dit à cette époque, n'est pas seulement le privilège d'artistes spécialisés, d'architectes et de peintres collaborant avec des jardiniers, mais inspire véritablement toute une société. C'est pourquoi on trouve à côté des jardiniers-paysagistes de métier, William Kent, Blaikie, Wright, Chambers, Brown, des gentilshommes-jardiniers comme le comte de Claremont, le duc d'Harcourt, le marquis de Girardin, Whately, et des poètes comme Pope. Les uns et les autres recherchent cet élément de surprise, d'émerveillement, qui naît de l'imprévu, de l'*extraordinaire,* au sens propre du mot. L'imprévu, l'inattendu, est ce qui doit frapper les sens et l'imagination du visiteur, lorsqu'il se promène dans un jardin. Le marquis de Girardin, ouvert aux idées modernes et aux sentiments nouveaux, décrit ainsi les charmes du parc romantique, qui consisteront essentiellement en une succession de découvertes, alors que le jardin classique, à la française, entendait être saisi dans son ensemble, dans sa totalité, en une seule fois : « Une vue pittoresque et bornée, sur un simple vallon bien encadré, repose et charme le regard, un sentier sinueux et ombragé conduira à un bocage orné de fontaines, dans un bois mystérieux, avec des rochers et des urnes ; un passage étroit découvrira tout à coup une cascade avec un torrent, une scène de lacs et de rochers, une métairie bien située, un verger même, tout cela bien encadré et d'un accès rendu facile par de bons chemins. »

Cette description analytique, anecdotique, composée d'une série de surprises se succédant dans l'espace et dans la durée, d'un paysage idéal digne de servir de modèle à des jardiniers-paysagistes, ressemble exactement à ce que serait la description faite par un romancier, et elle se rattache, d'autre part, à l'esthétique d'un peintre comme Joseph-Anton Koch, qui, dans un même tableau, juxtapose plusieurs détails pittoresques,

romantiques, découverts dans la réalité visible, ou inventés, de telle manière que le spectateur se promène dans le tableau exactement comme il se promènerait dans la nature.

Cette promenade peut être comparée à celle que proposaient aussi les peintres chinois de la dynastie Song, mais ceux-ci guident le voyageur à travers une succession de perspectives qui s'enfoncent de plus en plus vers le fond, et qui sont en même temps des perspectives métaphysiques ou même mystiques.

Tous les thèmes du Romantisme sont contenus dans le jardin anglais qui se compose pittoresquement dès 1730, à la même époque où fleurit, avec une capricieuse extravagance, le Romantisme architectural qui inspire des « folies » comme Fonthill et Strawberry Hill, conçues par des excentriques empressés à donner à leurs demeures la forme de leurs rêves, Beckford et Walpole. On peut dire que les grandes sources d'inspiration du Romantisme pictural, poétique, musical, préexistent dans le tracé du *jardin à l'anglaise,* qui, très vite, conquiert toute l'Europe par la beauté et la nouveauté de son style, et par la bizarrerie des *fabriques,* c'est-à-dire des ornements disposés et à demi-dissimulés, afin que l'on ait la curiosité de les chercher et le plaisir de les découvrir, à l'endroit le plus propice à la surprise et à l'émotion : la tour gothique en ruines, la pagode chinoise, l'obélisque égyptien, la colonnade grecque, l'ermitage de rochers et de troncs d'arbres, la grotte, la cascade sauvage, le chaos de rochers, le Tombeau de Mahomet, la Chambre des Philosophes.

Ces « fabriques » sont placées dans le parc de telle sorte que l'on doit les apercevoir presque par hasard, au détour d'un sentier, derrière un amas de rocs artificiels ou à l'abri d'une cascade. Elles sont, tout autant qu'un objet d'étonnement ou un agrément, un sujet de méditation qui invite le promeneur à s'arrêter et à réfléchir sur les thèmes que lui proposent le pont brisé, les vestiges d'un temple, la cellule de Marie-Madeleine. Une époque qui a fait un immense succès aux *Ruines* de Volney parce qu'elle reconnaissait dans ce livre ses inquiétudes et ses aspirations, compose ses jardins à la ressemblance de son âme. Si cette prédilection pour les ruines semble paradoxale à un moment de l'histoire de la société européenne où l'intense activité de l'intelligence, l'ardent plaisir de vivre et l'hédonisme le plus raffiné se sont largement épanouis, il ne faut pas toutefois l'interpréter dans le même sens que l'on donne aux squelettes d'argent des fins de festins romains. Ce peut être un *memento mori,* mais c'est bien davantage un *memento vivere.*

On remarquera aussi que les débris de monuments anciens, dont le charme et la valeur pittoresque sont nés avec Panini, Zuccarelli et les ruinistes italiens prennent des significations bien différentes selon les pays. Riche en ruines véritables, l'Italie n'avait aucune raison d'en construire d'artificielles, et — si l'on met à part, comme il convient, les

Sepolcri de Ugo Foscolo, peu touchée par la mélancolie romantique les vestiges de l'antiquité constituaient pour elle une *veduta* pittoresque, et rien de plus ; elle n'y accrochait aucune conception philosophique de l'impermanence et de la souffrance provoquée par la fuite du temps. Pittoresques, donc, ou documentaires, les ruines des peintres italiens ne sont jamais — ou sont très rarement — des occasions de réfléchir sur le peu de durée de toutes choses vivantes.

L'idée, bizarre si on l'analyse, de construire de fausses ruines pour en orner des jardins est un des symptômes les plus curieux de cette mélancolie par laquelle tout le plaisir et toute la joie sont empoisonnés, au moment même de la jouissance, par le rappel de la mort. Pourquoi cette idée attristante est-elle acceptée, et cultivée au point de semer dans les lieux mêmes où l'on se divertit et où l'on savoure la communion avec la nature, des spectacles faits pour assombrir une humeur gaie et légère, et reconduire l'esprit vers de graves pensées ? Et d'autant plus que la vision d'édifices délabrés et croulants ne provoque pas l'idée qui serait le remède à la mélancolie, l'appel à la jouissance aveugle, le « qui veut être heureux se hâte, car nul n'est certain du lendemain » ; les ouvrages des philosophes et des poètes montrent que les fausses ruines des jardins inspirent les mêmes réflexions que la vue des cimetières. Whateley, le grand compositeur de jardins, recommandait d'établir un cimetière, faux naturellement, dans chaque parc, de même que l'on y mettait une allée des philosophes, le temple de Confucius et la cellule de l'ermite.

L'étude des soins que l'on apporte à accumuler, dans ces fausses ruines, les dégradations provoquées par le temps, les intempéries ou la fureur des hommes montre que, souvent, l'on prend soin d'imiter avec un réalisme parfait les résultats de l'incendie, pierres calcinées, briques noircies, métal tordu, bois roussi. L'idée du feu, de ses colères terribles et de la perpétuelle fureur dont il menace les hommes, du feu élément violent, sauvage et irrésistible, ajoute un caractère plus tragique à ce qui serait, sans lui, l'inévitable décrépitude de toute création humaine. On peut rapprocher des chaumières incendiées, suscitant l'émotion, la pitié et la peur, les faux arbres morts que Kent recommandait de disposer à certains endroits des jardins justement choisis ; il est difficile de déterminer si le grand architecte de paysages anglais entendait accentuer le sentiment de la nature et du fortuit seulement, lorsqu'il plantait des arbres morts, ou s'il ne pensait pas, aussi, aux réflexions que la vue des troncs tordus et des rameaux desséchés provoquerait, l'arbre frappé par la foudre étant, on le comprend, le plus éloquent de ces *memento mori*.

La réaction contre les sentiers rectilignes, les broderies des parterres français, et les excès ridicules de l'art *topiaire* tout particulièrement cultivé en Angleterre où l'on s'évertuait à tailler les arbres de toutes les façons possibles, à l'image de nains, d'animaux, d'objets bizarres, de telle sorte qu'ils devaient ressembler le moins possible à de vrais

arbres, est à l'origine des beautés des parcs romantiques, et aussi de leurs extravagances, la démesure, le caprice et l'amour du fantastique déformant l'idée initiale qui était la représentation exacte de la nature.

Cette nature n'est, dans les jardins romantiques, pas plus véridique que ne l'est le Gothique des fausses ruines, des ermitages, des chapelles incendiées ou effondrées, semés parmi les bosquets. Cette nature n'est pas d'observation mais de sentiment et d'imagination, de même qu'est de sentiment et d'imagination le Néo-Gothique qui commence à fleurir dans les dernières décades du XVIIIe siècle. Ses caractères propres sont si mal compris que les architectes de « fabriques » ne se font pas scrupule de les amalgamer, dans les pavillons ou les ruines, à des éléments décoratifs chinois. On pourrait dire, tirant argument de ces hybridations incongrues que les hommes de ce siècle aiment le Gothique principalement pour ce qu'il a d'exotique. On ne recherchera que plus tard sa signification profonde, ses leçons en matière d'esthétique et de technique, son âme véritable. Au début on apprécie la surprise, la cocasserie, l'incongruité, l'insolite, peut-être même l' « horrible » et le monstrueux. Architectes néo-gothiques et décorateurs « troubadour » se soucient peu des structures et de la convenance des formes : l'essentiel pour eux est la valeur sentimentale du Gothique, son efficacité en tant que facteur émotionnel, provoquant la crainte ou l'attendrissement. Telle est la fonction des fausses ruines, ouvertures pathétiques sur le passé et l'inconnu.

La découverte d'une antiquité, non pas guindée et figée dans de froides copies, mais pathétique, mystérieuse et sauvage ; l'attrait des pays exotiques, des terres lointaines, des civilisations bizarres et primitives ; le goût du fantastique, du terrible, du surnaturel : une certaine piété qui, après les excès du rationalisme athée, ou revient à la dévotion intime et recueillie des siècles des cathédrales, ou au mysticisme « théiste », incliné vers l'occulte ; la passion de la nature pathétique qui parle à l'âme, qui éveille des sentiments passionnés, qui bouleverse les sens et l'imagition ; l'inclination vers la vie rustique, les plaisirs modestes et naïfs, la fraîche et calme tranquillité d'un hameau avec ses travaux agrestes, tels sont les éléments composites dont sera formé le Romantisme.

⁂

Peut-on parler d'un premier Romantisme, d'un proto-Romantisme, ou d'un pré-Romantisme dans la manifestation de ces sentiments nouveaux qui naissent en pleine période rococo, en évidente contradiction avec ce que l'on est convenu d'appeler l'esprit classique, et qui, en tant que rococo, s'articule directement avec le Baroque, dont le Rococo est un *second état ?* Dans le jardin romantique contemporain des parcs de Watteau et de Fragonard, des quinconces nocturnes du dernier acte des *Noces de Figaro,* s'est formée une sensibilité nouvelle : une autre manière d'éprouver l'uni-

vers, et de se connaître soi-même dans les réflexions ou les réfractions du *moi* dans cet univers.. Cette sensibilité trouvait dans la conception romantique de la nature, de plus riches et de plus vastes éléments mystérieux, non plus de surprise mais d'inquiétude, et capables de nourrir cette aspiration vers l'infini, cet élan vers les puissances élémentaires, cette intimité avec le cœur secret de la terre, qui exaltent et torturent en même temps l'âme romantique.

Peut-être même les hommes de ce proto-Romantisme qui ne cherchaient que le pittoresque et le surprenant, ignoraient-ils eux-mêmes vers quelles sources cachées de la conscience humaine ils remontaient obscurément, lorsqu'ils organisaient dans leurs jardins les sinuosités angoissantes des labyrinthes, lorsqu'ils y bâtissaient avec des pierres bizarres, agencées en forme d'animaux ou d'hommes, parmi le ruissellement des eaux invisibles et les sifflements du vent à travers des conduits ingénieusement disposés, ces grottes artificielles, ces antres fantastiques, lieux de haute magie que la Renaissance et le Baroque avaient connus déjà et portés à une extraordinaire perfection de beauté, d'étrangeté et de suggestion mystérieuse. Imaginons, enfin, par-dessus ces jardins romantiques pleins de bizarreries accumulées, la musique des harpes éoliennes tendues par-dessus les parterres et les étangs, dont le chant se transformait sans cesse selon la force et la rapidité du vent qui en faisait vibrer les cordes : musique des éléments, née de la nature elle-même et non pas d'instruments fabriqués par des hommes, pleine de surprises elle aussi, impondérable, insaisissable, accordée harmonieusement au « naturel » ingénieusement composé des parcs.

Mais le parc lui-même n'est qu'une transition entre le jardin qui tient encore, dans une certaine mesure, à la maison humaine, et la libre nature, qui aspire les Romantiques, qui les entraîne dans les sites sauvages où les éléments vivent dans leur puissante et solennelle indépendance. S'il est probablement abusif de dire que le Romantisme a « découvert » la Nature, du moins y a-t-il reconnu une âme qui fascine sa propre âme par tout ce qu'elle a d'inaccessible et de familier en même temps, par sa proximité — physique et spirituelle — et par cet attrait des lointains qui ouvrent à la nostalgie leurs perspectives infinies.

⁂

C'est un fait très significatif (et par l'addition de pareils faits nous saisissons plus étroitement la pensée et la sensibilité d'une époque), que se multiplient, avec le Romantisme, dans les indications musicales désignant le mouvement ou le caractère d'un morceau, les mots *aus der Ferne*, ce qui signifie en français : une voix venant des lointains. Cette *voix lointaine* qui résonne si souvent dans les œuvres de Schumann, les personnages de Watteau déjà l'avaient entendue. C'est elle qui appelle d'au-delà des eaux les pèlerins de Cythère, et qui attire dans la profondeur des parcs,

loin de la société joyeuse qui chante et danse, cet homme mélancolique, que nous rencontrons si souvent, et qui s'en va, seul ou bien avec une compagne également mélancolique, vers les « lointains » où la voix se fait entendre, et qui s'éloigne ainsi, *en nous tournant le dos.*

Watteau est-il un Romantique ou un pré-Romantique ? Comme ces distinctions paraissent artificielles et de peu d'importance, lorsqu'il s'agit d'un peintre aussi complexe que celui-ci, aussi imparfaitement défini, peut être insaisissable dans son être le plus secret, et d'un qualificatif qui, lui-même, ne peut-être cerné ni délimité tant son contenu est immense et déborde de tous côtés ! Ceux qui s'irritent à entendre parler du « romantisme » de Mozart — qui est inexplicable si l'on ne tient pas compte de cet élément capital — et qui prétendent donner à la naissance du Romantisme, en tant que mouvement artistique, des dates précises, ignorent la lente, patiente et mystérieuse maturation qui à travers le XVIIIe siècle s'est approfondie, et dont les origines, nombreuses et très variées remontent peut-être au Baroque, dans lequel tant de tempéraments romantiques apparaissent déjà formés. Quant au Rococo, il a reçu et fait mûrir toutes ces caractéristiques appelées à constituer l'esprit romantique, il en a nourri ses passions et ses inquiétudes, et il s'est fait romantique à tel point que la frontière — s'il en existe une ? — est indiscernable.

Ce personnage qui tourne le dos, que nous rencontrons chez Watteau, continue d'être un des types préférés de la peinture romantique, en Allemagne surtout, et ce qu'il signifie est à l'opposé du personnage rococo qui faisait face au public en comédien bien stylé. Le portrait qui jouit d'une universelle faveur au XVIIIe siècle, et dont la vogue décroîtra, en Allemagne surtout, au XIXe siècle romantique, implique un rapport entre le personnage représenté et le spectateur ; il établit un lien avec *ce côté-ci* du tableau, et engage un dialogue entre ce tableau et l'homme qui le regarde. Le personnage peint communique avec le spectateur, il revient dans la société, comme s'il voulait continuer de participer à notre vie. Il paraît indifférent à la nature, aux « lointains », à l'espace qui constitue son arrière-monde ; qu'il soit portrait ou non, il nous fait face.

Le personnage romantique, au contraire, se détache, matériellement et moralement de la société ; il se dirige vers les lointains, il est absorbé, littéralement et métaphoriquement, par l'espace qui, maintenant, est devant lui. Il fait face à son avant-monde de forêts, de plaines, de montagnes, vers lesquels il marche, et même lorsqu'il est immobile, lorsqu'il se penche à une fenêtre ouvrant sur le paysage, comme cela arrive si fréquemment dans les tableaux de Carl Gustav Carus, de Gaspar David Fridrich, de Moritz von Schwind, sa contemplation immobile est encore un mouvement, un élan du cœur et du regard dans la direction de cette Nature qui est tout pour lui.

⁂

C'est Carus, philosophe naturaliste et peintre de mystérieux lointains, qui a écrit cette profession de foi romantique de savant et d'artiste :

« C'est seulement lorsqu'on a reconnu ou, du moins, deviné, dans la vaste nature qui est la surface de notre planète, la présence d'un principe spirituel de vie, que tout le décor du paysage prend un sens plus élevé ; ce n'est qu'en partant de là que nous pouvons comprendre et éprouver ce lien spirituel qui relie les mouvements et les métamorphoses de la Nature extérieure aux variations des sentiments que nous portons en nous. » La contemplation de la nature, la communion avec la nature, libère l'inconscient et lui permet d'épanouir son infini ; en s'affranchissant des bornes étroites et arbitraires du conscient, c'est-à-dire de la logique, de la raison, de l'impératif tout-puissant de l'intellect, qui régnaient au siècle des « lumières », l'esprit humain multiplie ses possibilités d'adhésion à l'univers, de communion avec les éléments, qui se livrent volontiers à la prise de l'inconscient.

Ce qui est nettement en conflit, dans le Romantisme, c'est la primauté du fini et celle de l'infini. Les classiques optaient pour le fini. Lorsqu'il dit : « Je ne suis pas pour le fini. Je suis pour l'Infini... », le sculpteur romantique français Auguste Préault, trop méconnu, et presque inconnu dans son pays, résume avec une frappante brièveté le choix romantique. Dans sa façon même d'écrire les deux mots, il établit entre eux une distance incommensurable, mettant une minuscule à l'initiale de *fini*, une majuscule à celle d'*infini*. Mais c'est là l'opinion d'un Français qui obéit encore à l'injonction de choisir entre ceci et cela. Le Romantique allemand répugne à d'aussi nettes catégories, il ne voit pas d'incompatibilité entre le fini et l'infini, et c'est pourquoi il a également glorifié, romantiquement, les vertus bourgeoises et certains paysages familiers, au contraire du Romantique français qui ne veut que des génies foudroyés et des passions mortelles.

C'est cela qui donne au Romantisme français proprement dit, *officiel*, à celui de 1830, quelque chose de superficiel, de théâtral, de décoratif ; les *Contes Drôlatiques* et même *Notre-Dame de Paris* se ressentent du *style troubadour* comme les vitraux de Chenavard, les ermitages de Bridault, les gravures de Devéria et les « résurrections » de Viollet-le-Duc. Si la décision catégorique de Préault est émouvante dans son absolutisme un peu aveugle, combien plus vraie et plus enrichissante cette leçon de Novalis qu'il faudrait placer en épigraphe au début d'une étude sur le Romantisme : « Etre romantique, c'est donner au quotidien un sens élevé, au connu la dignité de l'inconnu, au fini l'éclat de l'infini » !

L'attrait des lointains, l'aspiration de l'infini, et aussi, sur le plan pratique, la découverte par la sensibilité moderne de certaines beautés de la nature auxquelles les hommes étaient restés à peu près indifférents jusqu'alors ou qui ne les avaient pas beaucoup émus, font que le paysage deviendra la conquête éminente de l'art romantique, qu'il s'agisse de Constable, de Friedrich, de Michel ou de Huet. Le paysage-émotion existait, dans sa splendide ampleur et sa passionnante musicalité, chez Claude et certains pré-romantiques hollandais, au XVIIe siècle déjà — les sites nor-

végiens d'Everdingen, le cimetière juif de Ruysdael — lui avaient donné un émouvant accent, et, avant même que le peintre prît l'habitude d'aller peindre sur nature, *sur le motif* comme disait Cézanne, son paysage n'était plus d'*information* mais de sentiment.

« La peinture est pour moi synonyme de sentiment », disait Constable, et ce sentiment apparaît tout différent, d'ailleurs, lorsque l'on compare une esquisse faite dehors, rapidement, devant le paysage lui-même, et le tableau exécuté à l'atelier, fini, poli, ordonné, harmonisé, *assagi*. Des deux versions du tableau, le premier jet brossé dans le tumulte de l'émotion est toujours la meilleure, comme on le voit dans le fameux *Cheval sautant* et *Le Char à foin :* l'excellence de l'ébauche est reconnaissable, surtout dans la composition des « ruines », romantique par excellence, de *Hadleigh Castle,* où les corbeaux volent autour d'un donjon béant, sur de lourdes nuées d'orages. C'est le même Constable qui prononçait, devant un paysage, ces mots, dignes de William Blake : « Jamais il n'a été permis à un homme arrogant de voir la nature dans toute sa beauté. »

Pour Constable, le fait de peindre était d'abord *la pure perception du fait naturel,* c'est-à-dire l'appréhension totalement objective, réaliste, des choses et de leur atmosphère, et ce n'était pas ironiquement que Füssli disait que la vue d'un paysage de Constable « le poussait à prendre son imperméable et son parapluie », tant la pluviosité du climat anglais est toujours suspendue dans ses ciels scintillants d'humidité. Mais, quoique la peinture de Constable soit essentiellement celle de l'immanent, il est romantique — et l'un des plus grands parmi les Romantiques — par ce sentiment qu'il a de la majesté du ciel, de son pathétique, de sa beauté tourmentée par la féerie toujours changeante des nuages qu'il prend souvent comme unique sujet de ses tableaux, approchant en cela certains grands peintres chinois d'autrefois qui ne peignaient pas autre chose, et qui semblent n'avoir, de toute leur vie, regardé que le ciel, en soi et pour soi.

Une étude comparative des ciels, comme tels, chez les Hollandais du XVIIIe siècle — à l'exception de Rembrandt, qui est toujours à part — et chez les romantiques de la première moitié du XIXe, donnerait l'exacte différence entre un art précisément contenu dans ses buts et dans ses moyens, art du fini, qui peut être immense et suggérer l'infini comme chez Hercules Seghers, tel qu'il apparaît chez les paysagistes hollandais, et un art d'élan vers l'infini, de tentative d'appropriation de l'infini que l'on rencontre chez les romantiques, principalement en Angleterre et en Allemagne. Encore faudrait-il distinguer ce que l'infini signifie pour Turner ou pour Friedrich et dans quelle mesure l'approfondissement métaphysique de l'espace enrichit la peinture de la plus haute signification spirituelle. Ce qu'il y a de physique encore dans les inventions fantastiques de Turner et qui relève de l'empirisme anglais auquel appartient aussi Constable, s'associe chez Friedrich à une conception mystique de la nature.

Pour les peintres romantiques allemands et pour les Naturphilosophen, inspirés par le même idéalisme, un tableau est un écran transparent sur lequel on perçoit en même temps le visible et l'invisible. Schelling exprimait cette exceptionnelle qualité, lorsqu'il disait que « le véritable sens du paysage est d'utiliser les choses comme une écorce qui laisse transparaître le caractère le plus haut de la vraisemblance ». A cette perception extérieure de l'invisible à travers et dans le visible, s'ajoute l'approfondissement dans le monde intérieur de l'artiste, de telle sorte que, des profondeurs et par le moyen du tableau, l'inconscient monte et se manifeste jusqu'au plan du conscient. Revenons à Carus pour donner à ce mot une plus large acception et une signification inhabituelle. « L'inconscient est l'expression subjective désignant ce qu'objectivement nous connaissons sous le nom de nature. »

⁂

Ce que l'homme romantique cherche à travers le paysage, ce n'est pas seulement la Nature, objectivement, mais son être le plus intérieur, qui lui est révélé par la contemplation et qui s'accomplit dans la communion. Il fait un avec la Nature, et parce qu'il n'établit plus de barrière entre l'univers et lui-même, il atteint l'infini. C'est ce que recherche le poète (Wordsworth) ou le musicien (Schumann), et ce qu'il trouve au moment où sa puissance de communication avec les éléments abolit l'apparente séparation entre le moi et le non-moi. Lorsque Delacroix définissait l'art comme « une ivresse ordonnée », il associait les deux états d'âme de l'artiste romantique qui s'enivre avec toute la fougue de l'inconscient, de cette confusion panthéiste, et qui, en même temps, la met en forme, en « ordre », créant une œuvre qui ne sera plus seulement la représensation de ce que ce moment de communion a été pour lui, mais aussi la possibilité pour le spectateur ou l'auditeur (s'il est musicien ou poète) de recréer en lui-même ce moment, de connaître, à son tour, cet état de grâce où l'unité cosmique a été révélée.

Le paysage devient ainsi l'initiation à des vérités supérieures et universelles, l'accès à un espace à la fois plastique et spirituel, qui coexiste à ce qu'il y a de plus intime à l'individu et à l'immensité même du Tout. Représenter la vie spirituelle de l'homme au moyen de la nature était selon les propres termes du peintre allemand Philipp Otto Runge, la mission suprême de l'artiste. Ce ne sera donc ni l'acuité de sa vision, ni la richesse de ses moyens d'expressions qui le conduiront au but, mais la subtilité et la plénitude de sa vie intérieure et sa docilité à répondre aux appels de la Nature en même temps qu'aux impulsions de son inconscient. L'œuvre d'art est ainsi un moyen de connaissance — on pourrait dire de co-naissance, de naissance simultanée à soi-même et à l'univers — et, en dernière instance, de connaissance de Dieu.

Il ne faut donc pas dire que les Romantiques ont divinisé la Nature ; tout au contraire, c'est la nature qui les a conduits à prendre conscience

de Dieu, et il faut voir là une des causes, probablement la plus efficace, qui fait coïncider l'épanouissement de l'art romantique avec une reconquête du sentiment du sacré, d'une intense et profonde religiosité dont le XVIIIe siècle avait, dans son ensemble, perdu le sens. Ce monisme cosmique, comparable à celui de l'Inde et de son *tat twam asi*, « tu es cela », inspire la curieuse confession de Caspar David Friedrich dont le moindre paysage est saturé de sacré : « Dieu est partout, dans le moindre grain de sable ; j'ai voulu le représenter une fois aussi dans les roseaux ». Cela explique aussi le retour à la foi catholique, plus accessible à cette forme de panthéisme quoique celle-ci ne soit guère orthodoxe, de tant de Romantiques allemands, et le culte du Gothique considéré comme l'art chrétien par excellence,

⁂

Une des dates capitales du renouveau gothique, et, par là, du Romantisme, est le jour où les frères Boisserée rencontrèrent dans une rue de Cologne une charrette où était entassée une quantité de retables sculptés et de panneaux peints provenant des églises et des couvents, dont presque personne n'était plus capable d'apprécier la valeur d'émotion et la beauté esthétique, et dont on allait faire du bois de chauffage. Ils se hâtèrent d'acheter ces trésors dédaignés, et leur collection, activement et pieusement rassemblée, devint le premier noyau d'un musée d'art médiéval allemand. Il y avait eu, longtemps auparavant, le musée des Monuments français dans lequel Lenoir avait réuni, pour les sauver de la fureur révolutionnaire, les chefs-d'œuvre des églises et des monastères qu'on avait saccagés comme « manifestations de la superstition et de l'obscurantisme ». La frénésie iconoclaste d'une part, le dédain d'autre part que les tenants du clacissisme montraient pour tout ce qui était « moyenâgeux », considéré par conséquent comme affreux et ridicule, le mot même de gothique étant le synonyme de barbare, d'horrible et de périmé, avaient rejeté dans l'ombre les créations du Moyen Age, sans égard à leur qualité esthétique, à leur perfection formelle, à leur signification spirituelle. Une réaction était nécessaire et c'est en Angleterre qu'elle se produisit d'abord, parce que ce pays était resté une terre d'élection du Gothique, à tel point que malgré la vague palladienne d'Inigo Jones, on continua de construire — et Inigo Jones lui-même en construisit — des églises et des collèges dans ce style, pour ce qu'il était le plus convenable aux édifices sacrés et aux universités. La tradition gothique n'avait donc jamais été abandonnée, ni oubliée des Anglais, malgré l'engouement que l'on eut pour l'imitation des ordres grecs et romains.

Il faut distinguer cependant dans ce regain de popularité du Gothique, l'engouement pour ce qui était « moyenâgeux », et la connaissance esthétique scientifique du *médiéval*. Dans sa première période, il apparaît comme un attachement sentimental pour les formes du passé vers lesquelles se tourne la nostalgie romantique. Le Gothique c'est la grande période

de l'unité chrétienne rompue plus tard, c'est aussi un emblème des vieilles gloires impériales pour les Allemands dont le nationalisme réveillé par les guerres de l'Empire considère la cathédrale de Cologne, demeurée inachevée, comme le symbole du germanisme qui veut renaître.

Car tout cela se rencontre et se confond dans la pensée et la sensibilité romantique : une ardente volonté de créer l'avenir dans tout un ordre d'idées nouvelles exaltées par Schiller, une aspiration à créer un monde neuf, et, en même temps, un regard attendri vers le passé. Du Moyen Age on ne reprend d'abord que les aspects superficiels ; partout on plaque pignons, ogives, créneaux, gargouilles, on se costume en châtelaines et en troubadours, comme si le décor et le vêtement pouvaient donner une âme nouvelle, réveiller l'âme ancienne. Les célèbres « folies » anglaises de la fin du XVIIIe siècle sont de délirants pastiches du Gothique. On essaie de créer la sensibilité médiévale, inventée d'ailleurs, imaginée par la fantaisie et très éloignée du véritable Moyen Age, au moyen de ces accessoires qui comportent beaucoup d'artifices. Ce fut le plus gothique des architectes anglais, Pugin, qui protesta contre cet abus d'un faux médiévalisme et qui revendiqua une plus juste notion de l'architecture gothique et de son art décoratif, réagissant en même temps contre Batty Langley qui avait eu la présomption d'intituler son livre : l'*architecture gothique améliorée* (*Gothic Architecture improved*). L'imposture du pseudo-Ossian créé par Macpherson, non comme une mystification, mais avec un sentiment de piété pour le Moyen Age très respectable et par là excusant la fraude, concourut à multiplier dans tous les pays d'Europe, la prolifération d'un Moyen Age conventionnel, à la même époque où les résurrections très authentiques des poèmes des Minnesänger et du Nibelungenlied par Bodmer émouvaient à peine le monde savant.

En France, pourtant, où la faveur mondaine pour le Gothique fut immense, un travail sérieux était fait pour établir et démontrer l'excellence, esthétique et technique, de cet art. Cet effort de réévaluation de l'art médiéval date de l'Ancien Régime puisque, en 1740 déjà, longtemps donc avant la naissance *officielle* du Romantisme, Soufflot avait proclamé le grand savoir des architectes du Moyen Age, leur audace, leur ingéniosité. On n'en est pas encore à l'absolutisme de Lassus qui écrivait, en 1846, « pour nous l'art gothique est une langue toute faite et la seule qu'un artiste français doive employer pour exprimer ses idées », mais l'impulsion était donnée, et, en 1760, l'Académie d'architecture avait commencé l'étude méthodique des cathédrales de Strasbourg et d'Orléans. Plus tard, avec le retour à la monarchie, on s'empressera de restaurer les édifices endommagés par la Révolution ou négligés par l'Empire qui laissa démolir Cluny : ces restaurateurs, Gau, Labrouste, Godde, Alavoine, Lesueur, Debret, Duban, seront aussi, en France, les architectes fameux du néo-gothique, ainsi que Viollet-le-Duc, qui par enthousiasme, par piété, alla jusqu'à faire « plus gothique que nature », souvent, et à contretemps. En Allemagne, Schinkel qui couvrit de monuments grecs

ce Berlin qui se faisait appeler l'Athènes de la Spree, est le même qui, dans ses peintures, inventait d'immenses, d'impossibles cathédrales gothiques, élevant leurs flèches au-dessus des petites villes massées sur le bord d'un fleuve. Mais Schinkel était, en même temps qu'architecte et peintre, décorateur de théâtre, et ce fut pour les drames médiévalisants du Sturm und Drang qu'il ressuscita ces burgs et ces cathédrales, issus de son imagination plus encore que de l'étude des monuments du passé.

⁂

Si le Romantisme fut, en Allemagne, une renaissance de ce qui paraissait être le plus proprement germanique dans l'art national, dans ce Gothique dont les Allemands s'attribuaient la paternité, en France il fut, avec Le *Génie du Christiannisme* et *les Martyrs*, un retour à la Gaule. Un curieux document illustrant cet état d'esprit est le projet de cet étonnant visionnaire qu'était Préault, qui offrait à Napoléon III de transformer la chaîne des puys d'Auvergne en un monument à la gloire de la Gaule. « Vous me concédez un pic de montagne. Je vais choisir un puy volcanique, dominant le cœur de la France pour le transformer en acropole de la civilisation gauloise. Je ferai circuler de la base au sommet une voie en spirale assez large pour donner passage à une armée ou à des flots de peuple. » Ce gigantisme qui donne la mesure de l'ambition de Préault et de ses rêves compense heureusement les aberrations d'une époque où l'on faisait d'une cathédrale un surtout de table, de la Sainte-Chapelle une boîte à bonbons, et où, bizarrement, une minuscule fontaine où un tube de torse cristal remplaçait l'eau absente, était surmontée, sur son pinacle gothique, d'une statue de Napoléon.

⁂

Le seul moyen d'embrasser véritablement la signification d'une grande époque esthétique est de considérer dans le même regard les différents moyens d'expression, la musique, la poésie, l'architecture, la sculpture, la peinture, d'étudier ces facteurs pleins d'enseignements et de surprises que sont les arts dits mineurs ou décoratifs, le mouvement des idées, les tendances du goût, dans l'élite et dans la « masse », l'orientation de la sensibilité, les opinions politiques, le sentiment religieux. La phrase naïve écrite par un voyageur qui vient de faire l'ascension du Rigi-Kulm en dit presque autant sur la façon de voir la nature que des pages de Rousseau ou de Chateaubriand. Les différences profondes qui séparent le Romantisme français et le Romantisme allemand tiennent surtout à ce que les Français avaient plus d'efforts à faire pour libérer leur personnalité de l'oppression du classicisme, d'une sorte de rationalisme inné, qui pouvait paralyser leurs impulsions. L'art français était de raison plus que d'instinct.

Les Romantiques français sont souvent des classiques qui s'ignorent, Delacroix par exemple, qui disait : « J'appellerais volontiers classiques tous les ouvrages réguliers, ceux qui satisfont l'esprit non seulement par une peinture exacte ou grandiose ou piquante des sentiments et des choses, mais encore par l'unité, l'ordonnance logique, en un mot par toutes ces qualités qui augmentent l'impression en amenant la simplicité. » Parfois même on croirait que peintres et poètes de France font effort pour être « romantiques », et poussent alors ce romantisme artificiel jusqu'à l'extravagant et l'absurde, sans comprendre le véritable sens du romantisme authentique, produisant le mélodrame au lieu du drame, la romance en place du lied.

Il faut une grande hardiesse pour oser être soi, écrivait Delacroix qui, lui, ne fut jamais ni excessif ni timide, et dont le romantisme nous paraît aujourd'hui aussi classique que Poussin. En revanche nous sommes portés à discuter et à remettre en question le classicisme d'Ingres, et à y reconnaître un élément romantique, que le peintre l'ait voulu ou non, qu'il accepte ou non ce qualificatif qu'il avait en horreur. On se rappelle cependant que Baudelaire qui avait une prodigieuse intuition du génie, plutôt qu'une connaissance dialectique de la peinture, et qui frappait des définitions inoubliables (par exemple Delacroix « un cratère de volcan artistement caché par des bouquets de fleurs »), notait des affinités entre Ingres et un artiste que l'on songerait peu à rapprocher de lui : Courbet.

Cet honneur fait à M. Ingres d'être incompris et insulté des sots et des ignorants de son époque, le range, qu'il le veuille ou non, dans ce parti, abominé des classiques, dont il était pourtant le plus grand.

N'oublions pas que le portrait de Mme Rivière, exposé en 1806, fut jugé par David, irrité que son élève le trahît, et par les critiques davidisants, *bizarre, révolutionnaire, gothique.*

Il serait intéressant de comparer Ingres et les Nazaréens allemands qui, tout en se réclamant de Raphaël et des primitifs (sous ce terme ils désignaient les Italiens et les Allemands du XVe et du XVIe siècles !), sont d'authentiques romantiques, et d'examiner quelle influence il a pu avoir, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, sur ce mouvement post-romantique que fut le Préraphaélitisme anglais. Et cet Ingres de l'*Apothéose d'Homère* était aussi celui qui, décorant le plafond de la chambre où Napoléon devait coucher au Quirinal, imaginait, pour complaire à ce fervent lecteur de Macpherson, un *Songe d'Ossian,* qui est une des compositions les plus belles et les plus émouvantes de toute la peinture romantique ; ce Montalbanais avait aussi bien senti et compris les mythiques héros gaëls d'Irlande et d'Ecosse, que les Anglais et les Allemands qui les prenaient si souvent pour thèmes de leurs tableaux et de leurs poèmes.

De même que les limites du Romantisme dans le temps sont imprécises, de même il paraît arbitraire de n'avoir qu'un seul qualificatif

pour désigner des peintres aussi différents que Géricault et Runge, Goya et Ivanov, Carsten et Füssli, dont les romantismes s'ouvrent dans un éventail de directions largement divergentes. Inclure sous un seul titre toutes les personnalités d'une époque où les génies les plus contradictoires s'épanouirent vers tous les points de l'horizon, et où le Romantisme se transforma considérablement suivant tel pays ou telle période de cette époque, c'est se condamner à n'en offrir jamais, malgré l'ampleur que l'on donne à son étude, que des aspects fragmentaires. Il faut bien se garder, surtout, de le définir en citant la boutade de Gœthe : « J'appelle classique tout ce qui est sain, romantique tout ce qui est morbide », puisque Gœthe lui-même, tout olympien qu'on le veuille e qu'on le fasse a dominé le romantisme de sa jeunesse, mais sans l'étouffer jamais ni le renier.

Le Romantisme a exalté la démesure, et c'est Füssli, l'extraordinaire et savoureux Romantique suisse, qui disait : « Je m'avance dans une mer qui n'a ni rivage ni fond », mais c'est, d'autre part, Hölderlin, probablement le plus grand poète romantique allemand, qui confessait : « Je n'atteins jamais, ainsi que je le désire, la mesure. » Il faudrait distinguer, aussi, le romantisme des sentiments et des passions, ou, si l'on veut, le romantisme vécu, du Romantisme créé, du Romantisme des œuvres d'art. Mais s'engager dans de si vastes perspectives, ce serait dépasser les cadres de ce modeste essai.

MARCEL BRION

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ART ROMAN EN BRETAGNE

par Roger Grand *(Picard)*

Trop souvent les ouvrages d'archéologie n'intéressent que les spécialistes : descriptions passablement arides, vocabulaire technique exigeant une initiation préalable, tout cela rebute le lecteur même cultivé. L'étude de Roger Grand sur l'Art roman en Bretagne tranche sur les ouvrages de ce genre, parce qu'avec une documentation d'une richesse étonnante l'auteur apporte au sujet qu'il traite une sorte de chaleur humaine. En même temps qu'un travail d'archéologue, il semble nous livrer le résultat d'une longue fréquentation avec ce pays qu'il aime et dont il a scruté les coutumes, l'histoire, la vie sociale et familiale tandis qu'il examinait chapiteaux et porches romans.

Aussi ce splendide ouvrage, abondamment illustré, est-il captivant à tous points de vue. Il révèle un aspect encore peu connu de la Bretagne, car ce n'est pas l'art roman que l'on vient chercher en général dans cette province, mais ressuscite aussi tout un passé, tout un ensemble physique et social. Il retiendra ceux qui s'intéressent à la toponymie, à la géographie, aussi bien que les historiens d'art ou simplement les touristes désireux de mieux connaître l'endroit où ils passent leurs vacances.

RÉGINE PERNOUD

(Suite de la chronique des livres page 114.)

LA VIEILLE

par Georges Simenon

V

A sept heures, Louise, la domestique, avait porté le dîner à la vieille femme sur un plateau, insistant pour la servir au lit, et Juliette n'avait pas refusé, sachant que c'était une façon détournée, pour la servante, de la remercier des repas en tête à tête dans la cuisine.

Louise ne s'étonnait pas que la grand'mère tînt à manger les conserves qu'elle avait apportées, y voyant au contraire une délicatesse qu'elle était capable de comprendre, la délicatesse des pauvres, qui s'efforcent de ne rien devoir à personne.

Résumé des précédents chapitres : Sophie Ermel, 28 ans, origine bourgeoise, grande notoriété due à ses performances de parachutiste, vit dans un luxueux appartement de l'île Saint-Louis avec une jeune chanteuse de cabaret, Lélia, que la chance n'avait auparavant jamais favorisée. Un étrange concours de circonstances vient de déterminer Sophie à accueillir également chez elle sa grand'mère, Juliette Viou, qu'elle avait complètement perdue de vue depuis son enfance. Entre les deux femmes, la vieille et la jeune, assez proches de caractère (toutes deux énergiques, incroyablement indépendantes et obstinées et ayant pareillement le goût de la boisson) a commencé une sorte de combat feutré, tout en feintes et en approches subtiles, Juliette cherchant à pénétrer la nature de Sophie, qu'une curiosité parallèle entraîne à tenter de voir clair en elle-même en observant chez sa grand-mère des réactions qu'elle pressent proches des siennes propres. Lélia, intriguée par ce manège dont, d'ailleurs, elle ne perçoit pas clairement le sens, en éprouve une sourde inquiétude.

Ce soir, on avait ouvert une boîte de cassoulet et la bonne alla chercher une bouteille de vin derrière le rideau.

Les questions de Juliette étaient toujours ou bénignes ou indirectes.

— Je suppose que ces demoiselles sont sorties ?

— A ce que j'ai entendu, elles sont allées chez ce peintre qui vient d'acheter une propriété à la campagne, je ne sais pas où, du côté de Versailles.

— Asseyez-vous, Louise.

Celle-ci ne se serait pas assise dans le fauteuil mais elle accepta, près du lit, une chaise qui lui donnait l'air de veiller sur une malade.

— Je voudrais me tromper. Pourtant, je crains bien que Sophie ne soit pas très heureuse... lançait alors la vieille, en coup de sonde.

— Je lui ai souvent répété qu'elle aurait moins de soucis si elle ne ramassait pas tous ces chiens malades. C'est une façon de parler.

» Dans mon quartier, autrefois, il y avait un vieux retraité qui recueillait les bêtes à la dérive. A la fin, elles étaient plus de quarante chez lui, des chiens, des chats et même un perroquet à moitié déplumé. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la maison était d'une saleté à vous soulever le cœur, au point que personne ne voulait plus y entrer.

» Sa pension passait à acheter du pain rassis, du mou, des os, et on prétendait qu'il partageait la pâtée des animaux. Il a fini par mourir. Pendant deux jours, personne ne s'en est aperçu. Quand, enfin, on s'est décidé à défoncer sa porte, on l'a trouvé en partie dévoré sur son lit.

Juliette, tout en mangeant, la fixait de ses petits yeux dont le regard sautillait.

— Je ne compare pas avec le cas de mademoiselle. N'empêche que l'appartement ne reste jamais longtemps vide. Avant cette Lélia, de qui je ne dis pas de mal, mais qui n'a aucune santé et qui pleure plus souvent qu'à son tour, sans savoir pourquoi, c'était une espèce de romanichelle, une gitane, comme on disait, pieds nus du matin au soir ce qui en a donné l'habitude à mademoiselle. Elle, c'étaient des pieds sales, et elle n'a pas pris un bain pendant les trois mois qu'elle a passés ici...

» Elle restait des heures sans prononcer un mot, assise par terre, jamais dans un fauteuil, jouant toute la journée des disques qui me rendaient folle, et elle avait des yeux à vous jeter un sort...

» C'était la seule qui ne buvait pas. Elle dansait, surtout quand il venait des amis, et on n'en a jamais eu autant, par bandes, dans la maison.

» Elle dévalisait alors les armoires pour trouver des chiffons de couleur, quitte à déchirer une robe pour se faire d'étranges costumes et, faute de tissu, elle se servait de papier.

» On jouait sa maudite musique. Les autres, en cercle, battaient des mains, poussaient des cris et elle tournoyait comme une sauvage, frappait des pieds à décrocher le lustre d'en dessous, se contorsionnait à croire qu'elle était possédée des démons.

» Cela finissait chaque fois de la même façon, toute nue, elle se roulait

par terre, la bouche tordue, les yeux blancs, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, et je me suis demandée parfois si elle n'était pas épileptique.

— Elle se sont disputées ?

— Je ne sais ni quand ni comment elles se sont quittées, car, au commencement de l'été, elles sont parties ensemble pour Saint-Tropez. Mademoiselle est allée ensuite en Angleterre pour des meetings aériens et, quand elle est revenue, elle était seule.

» Au commencement, c'est toujours tout feu tout flammes et je me ferais mettre à la porte si je me permettais de dire qu'une de ces personnes bouche les cabinets en y jetant n'importe quoi ou se sert des serviettes en guise de torchons.

» Un beau jour, ça se dispute, ça pleure, ça crie, ça se demande pardon et ça s'embrasse jusqu'à que mademoiselle en ait assez et claque la porte. »

— Il y en a eu beaucoup ?

— En cinq ans, j'en ai connu une bonne douzaine. Certaines sont restées des mois, d'autres quelques jours. Une Américaine, qui ne parlait pas le français, a tenu le plus longtemps. Elle peignait et mettait de la peinture partout. Elle faisait venir des modèles, toujours des hommes, qui posaient nus, mais, contrairement à ce qu'on pourrait penser, il ne se passait rien avec eux. Quand elle s'éveillait, à n'importe quelle heure, je devais lui préparer des œufs au bacon et ils n'étaient jamais à son goût.

» Avec une autre, mademoiselle a failli avoir des ennuis et je crois que, cette fois-là, elle a eu peur. C'était une Bretonne de dix-sept ans, à peine débarquée de son village pour entrer en service et qui faisait déjà le tapin boulevard Sébastopol. Elle n'avait rien vu, de sa vie ne connaissait rien à rien et regardait avec méfiance les choses les plus simples que je lui donnais à manger.

» Elle n'osait pas sortir de la maison, parce qu'un agent des mœurs l'avait menacée de la boucler s'il la rencontrait à nouveau sur le trottoir. J'allais lui acheter des petits romans populaires, des magazines avec des confessions d'actrices, et je l'ai souvent vue pleurer en lisant.

» Un matin, ce n'est pas la police qui est venue, mais la mère, une forte femme au nez camus qui s'est mise à crier et à menacer au point que je craignais qu'elle ameute les voisins. Mademoiselle a fini par lui donner de l'argent et elle a emmené sa fille.

» J'avais entr'ouvert la porte et je l'ai vue, sur le palier d'en dessous, qui s'était arrêtée pour compter les billets...

— Vous accepterez bien un verre de vin avec moi, Louise ?

— Pas tout de suite mais, si vous voulez bien, après ma vaisselle. A condition que vous ne soyez pas endormie, évidemment.

— Vous savez que je dors si peu !

Louise ne lui en voulait pas de ce mensonge-là elle qui couchait de l'autre côté de la cloison et qui entendait ronfler sa voisine. Elle avait eté élevée dans le respect des vieilles gens, surtout quand, comme Juliette Viou, ils ont eu des malheurs et les ont supportés avec dignité.

Peut-être, au fond d'elle-même, ne croyait-elle pas trop à cette dignité, car elle était femme aussi et elle voyait les ficelles. Ça n'en restait pas moins un plaisir de gâter une grand'mère qu'une jeune fille riche et un peu folle reléguait dans une chambre de domestique et qui, au lieu de s'en plaindre, se montrait si discrète et pleine de prévenances pour la servante.

Elles se retrouvèrent plus tard dans la chambre calme et chaude où l'eau chanta bientôt dans la bouilloire. Le couvercle frémit, un jet de vapeur sortit du bec recourbé et, sur la demande de Juliette, la bonne prépara deux bols de vin chaud.

Elles écoutèrent la radio en silence, imprégnées de bien-être. Enfin Louise se leva, ramassa les bols vides.

— Il est temps que j'aille me coucher. Vous ne voulez pas que je refasse un peu votre lit ?

Tout était noir quand Juliette se réveilla en sursaut. Des portes claquaient ; on entendait de la musique ; des pas rythmés faisaient trembler le plancher comme si une noce entière eût dansé.

Elle alluma sa lampe de chevet, vit au réveil qu'il était quatre heures vingt-cinq.

Des gens, dans la cuisine, parlaient d'une voix forte, des hommes et des femmes. On ouvrait et on refermait le réfrigérateur. Le robinet coulait, tout cela sur un fond de musique criarde et un martèlement de pieds dans le studio.

Silencieuse, la vieille femme se leva, passa son peignoir, mit ses pantoufles et éteignit la lumière avant de se glisser dans le corridor.

Tout était parti de la pendaison de crémaillère chez le peintre, à l'entrée de la vallée de Chevreuse. A certain moment, vers huit heures du soir, il y avait eu plus de cent cinquante personnes, dont beaucoup d'acteurs et d'actrices qui jouaient en soirée et qui étaient partis les premiers.

On avait commencé au whisky et au champagne, avec des canapés, comme dans une réception mondaine, mais, vers neuf heures déjà, quelqu'un avait surgi de la cuisine en brandissant un salami et une fiasque de chianti.

Quelques minutes plus tard, presque tout le monde s'était mis au vin rouge italien, dont il y avait une ample provision dans la maison.

Les invités, les uns en tenue de ville, d'autre en tenue du soir, mangeaient du saucisson, avec ou sans pain, assis par terre, sept ou huit personnes installées sur le lit du peintre où une femme que nul ne connaissait, déjà malade, avait retiré sa gaine et son soutien-gorge.

Sophie s'en tenait au whisky, buvait relativement peu, le plus souvent seule dans son coin à observer cette agitation d'un œil sombre.

— Tu t'ennuies ? vint lui demander Lélia.

— Je regarde.

— Tu penses à ta grand'mère ?

Elle se contenta de répondre par un coup d'œil dur.

— Tu ne me ramènes pas à la Patate ?

— Il y aura bien une auto pour te prendre.

Dans le désordre général, elle ne revit pas Lélia et en conclut qu'elle avait trouvé une voiture. Des couples dansaient. Il y eut des verres brisés. Une odeur de brûlé, à certain moment, causa une petite panique, jusqu'à ce qu'une starlette arrache brusquement un des rideaux qui commençait à flamber.

La plupart des invités étaient connus à un titre ou à un autre et il y avait quelques journalistes, des gens de la télévision.

On ne fut plus que trente, puis vingt, non plus éparpillés dans la maison, qui était vaste, mais, sauf deux couples qui préféraient la solitude, ramassés dans l'atelier.

C'était l'heure où on commence à se regarder en se demandant ce qu'on va faire.

Quelqu'un lança le nom d'une nouvelle boîte de la rive gauche et une voix protesta :

— Ce sera plein et on n'y entrera pas tous.

On cita d'autres endroits et, pour chacun, il y eut des objections.

— Si on débarquait en force chez Marcelle ?

C'était la maîtresse d'un politicien et elle occupait, à Passy, un appartement dont, après des années, elle ne s'était jamais décidée à meubler plus que deux pièces. On était sûr d'y trouver à boire et, même arrachée de son lit à trois heures du matin, Marcelle était toujours prête à s'amuser. On pouvait tout casser, tout salir sans qu'elle perde sa bonne humeur, la fête durât-elle deux jours et deux nuits, et on en citait une, devenue fameuse, qui ne s'était terminée qu'après une semaine.

— Marcelle est partie hier pour Londres en avion.

Cela signifiait que son ami y avait été envoyé en mission par le gouvernement.

Alors, peut-être en pensant à sa grand'mère, avec l'arrière-pensée de la faire enrager, Sophie avait levé la main.

— Pourquoi pas chez moi ?

Il restait au moins une caisse de whisky dans l'appartement, assez de vodka et de vermouth pour les cocktails, probablement quelques bouteilles de champagne.

— Voté ?

— Voté !

— On a des voitures pour tout le monde ?

— Qui ne connaît pas l'adresse ?

— Moi.

— Tu n'auras qu'à me suivre.

Trois autos arrivèrent d'abord, l'une derrière l'autre, quai de Bourbon, où les portières claquèrent dans le silence de la nuit et où les éclats de voix se répercutèrent comme dans une grotte.

Une autre voiture s'arrêta dix minutes plus tard en faisant grincer ses freins et les occupants se trompèrent d'étage, éveillèrent le couple d'An-

glais du quatrième, engagèrent, sur le palier, une discussion assez confuse, qui faillit dégénérer en pugilat.

Au cinquième, l'ambiance était créée. Le pick-up marchait à plein régime, quatre des femmes au moins, avaient retiré leurs souliers et leurs bas pour danser et un petit gros, chroniqueur mondain dans un journal du matin, avait, avec un camarade, pris possession de la cuisine où il préparait des cocktails « à la dynamite ».

Des manteaux de vison traînaient par terre dans le couloir, quelqu'un était enfermé dans la salle de bain et la chambre à coucher servait de prolongement au studio.

Sophie continuait à boire juste assez pour se maintenir, avec toujours le même regard impersonnel que tout à l'heure dans la maison de campagne.

— Tiens ! Il manque Lélia.

— Elle est allée faire son numéro à la Patate et ne tardera pas à rentrer.

— Si on lui téléphonait ?

On n'avait pas le temps de répondre à une question qu'on était happé par quelqu'un d'autre. La fille d'un banquier, qui voulait faire du cinéma et qui avait fini par obtenir le consentement de ses parents, était la plus déchaînée. Elle avait à peine dix-huit ans, des rondeurs équivoques qui n'étaient plus tout à fait celles de l'adolescence mais qui n'étaient pas encore celles de la femme.

— Il paraît que Lélia est partie en taxi il y a un quart d'heure.

On ne la vit pas entrer. Elle avait dû se servir de sa clef.

Dans le corridor de service, Juliette écoutait, l'oreille à la cloison, se penchant parfois pour regarder par la serrure, surveillant la porte de Louise sous laquelle elle s'attendait à voir briller de la lumière.

Deux fois, elle s'éloigna de quelques pas parce que Sophie traversait la cuisine avec l'air de vouloir continuer son chemin, et la vieille avait la quasi-certitude que la jeune fille la savait là.

— Une danse, Lélia !

On l'avait enfin découverte. Tout cela suivait une routine que chacun connaissait. Chacun aussi jouait toujours à peu près le même rôle.

— En collant ! En collant !

Lélia, docile, allait passer le collant noir de ses leçons de danse. Elle ne se faisait pas d'illusions. Quand elle serait en tenue, on aurait probablement oublié sa danse.

— Dis donc, Sophie...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu ne trouves pas qu'il fait faim, chez toi ?

On était resté sur les canapés et le salami du peintre.

— Si on préparait un spaghetti du tonnerre ?

— Moi !

Cinq personnes se précipitaient dans la cuisine, fouillaient armoires et placards où on trouvait à peine un demi-paquet de spaghettis.

C'est alors que Sophie réclama le silence pour prononcer, un frémissement au coin des lèvres :

— Qu'est-ce que vous diriez d'un souper-surprise ?

Les uns criaient oui avec enthousiasme, d'autres attendaient de savoir.

— Il y a dans l'appartement une caisse pleine de conserves, je ne sais pas quoi exactement. Je l'apporte et chacun fait son choix. Chiche ?

— Non ! Chacun puise au hasard, les yeux fermés.

Comme rue de Jouy, une porte séparait les deux femmes mais, cette fois, les rôles étaient renversés. C'était la vieille qui était dehors, debout, à écouter et à pâlir, et Sophie qui menait le jeu, dictait ses conditions.

Elle rencontra le regard inquiet de Lélia, crut y lire de la réprobation, voire une prière, mais, maintenant qu'elle était lancée, il était trop tard.

Elle était chez elle, non ? Si Lélia faisait des manières, plus frêle, plus victime que jamais dans son collant noir, elle ne la retenait pas.

— Où est la caisse ?

— Je vais la chercher.

— Sophie ! risqua Lélia.

— Toi, zut !

Le journaliste la suivait.

— Je t'aide à la porter.

— Non. J'y vais seule.

Elle avait parlé assez fort, exprès. Ainsi, la vieille était-elle avertie.

Juliette se montra d'ailleurs belle joueuse. Au lieu de retourner dans son lit, de faire semblant de dormir, elle alluma dans le corridor et, debout devant sa porte, attendit sa petite-fille.

— Derrière le rideau, lui dit-elle d'une voix un peu enrouée.

Elle ajouta :

— Je doute que tu puisses la porter seule. Elle est très lourde.

— Je pourrai toujours la traîner.

Elle était plus forte que sa grand'mère le pensait, car elle parvint à soulever la caisse.

— Tu ne veux pas les bouteilles aussi ? Il en reste dans l'autre caisse.

— Merci.

Ce ne fut drôle que quelques minutes. Chacun, à son tour, fermait les yeux, plongeait la main dans la caisse ouverte, en retirait une boîte de sardines, de thon, d'asperges, de petits pois ou de maquereaux au vin blanc. Il y avait plus de maquereaux que du reste, huit ou dix boîtes, d'une marque bon marché qu'on trouve en réclame dans les épiceries de quartier.

On chercha l'ouvre-boîtes. Certains se découragèrent. Ceux qui mangeaient avec les doigts s'essuyaient ensuite aux rideaux et une sardine resta longtemps au milieu du tapis où Lélia finit par la ramasser pour la jeter dans la poubelle.

Quand quelqu'un se souvint enfin de la danse qu'on lui avait demandée et quand on fit le cercle, la fille potelée du banquier, qui était la plus ivre, lui chipa ses effets en dansant en même temps qu'elle, la robe relevée jusqu'à la ceinture.

Sophie s'était mise à boire, dans son coin, décidée, si cela se prolongeait trop, à flanquer tout le monde dehors. Elle était la seule à enregistrer ce qui se passait et elle sut quels deux couples s'enfermèrent tour à tour dans sa chambre.

Elle vit Lélia en pousser la porte pour aller se changer, s'immobiliser, reculer parce que des gens faisaient l'amour sans se préoccuper d'elle.

Certains s'en allaient sans penser à dire au revoir. La chasse d'eau fonctionnait. Le chroniqueur s'obstinait, dans la cuisine, à préparer des cocktails que personne ne buvait et qui traînaient sur les meubles.

Au-delà de la baie vitrée, des lampes s'éclairaient à quelques fenêtres, moins brillantes que celles qui dessinaient le tracé des rues, devenaient petit à petit plus nombreuses ; des bistrots s'ouvraient, des ombres circulaient sur le pont des péniches encore amarrées. Les autobus, les autos, d'abord rares, finissaient par former une ligne presque continue sur l'autre rive.

Il n'y eut plus que cinq, puis trois personnes.

— Qu'est-ce qu'on fait de Francine ?

La porte de la chambre était large ouverte et la jeune fille dormait, les cuisses nues, un sein rose hors de sa combinaison, sur le lit de Sophie. Son partenaire n'était plus là, ni l'autre couple qui avait profité de la chambre.

— Francine !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il est temps de partir.

— On va où ?

— On te ramène chez toi.

Elle s'asseyait, étonnée de se trouver sur un lit, avec trois personnes qui la regardaient.

— Bon ! Je viens ! Qu'on me rende seulement ma robe.

Lélia l'aida à s'habiller, alla lui chercher une serviette mouillée pour la rafraîchir.

Sophie reconduisit le dernier groupe jusqu'à la porte qu'elle referma à clef et, quand elle rentra dans le studio, elle y trouva Louise qui venait de se lever pour prendre son travail et qui ne desserra pas les dents.

Elle haussa les épaules, emporta une bouteille dans sa chambre. Lélia pouvait enfin y retirer son collant mouillé de sueur. Fermant la porte à clef, au nez de la servante, comme par vengeance, Sophie commença à se déshabiller à son tour.

— Tu en veux une gorgée ?

— Merci. Je suis trop fatiguée.

Sophie, elle, en but une, en fixant son amie, qui articula :

— Surtout, ne me dis rien.

— Je n'ai rien envie de dire.

Avec une autre que Lélia, une scène aurait éclaté et sans doute Sophie se serait-elle débarrassée d'un témoin humiliant. Lélia ne donnait pas de prise. Quelqu'un de la bande, un jour qu'il n'était pas ivre, l'avait appelée l'Immatérielle.

Une mince fente, entre les rideaux, devenait d'un blanc terne, puis argenté.

Pour la plupart des gens, la journée commençait.

— Naturellement, c'est mon lit que ces cochons ont choisi !

— Tu veux le mien ?

— Couche-toi et fiche-moi la paix.

A neuf heures, seulement, Louise, qui accomplissait méthodiquement un travail pas nouveau pour elle et qui allait de temps en temps écouter à la porte de la vieille, crut entendre comme un curieux murmure.

Elle ouvrit la porte avec précaution, trouva la grand'mère qui pleurait, assise dans son lit.

***

Rien ne bougea dans la chambre jusqu'à cinq heures et Lélia fut la première à en sortir sur la pointe des pieds pour se diriger vers la salle de bains, son linge et ses vêtements sur le bras, ses souliers à la main, car elle avait une audition à six heures dans un music-hall.

Elle désirait depuis longtemps être engagée et cela l'effrayait de s'y présenter en si mauvais état.

Alors qu'elle était dans l'eau, Louise frappa à la porte, entra.

— Je vous prépare quelque chose à manger, mademoiselle Lélia ? Il ne faut pas que vous sortiez l'estomac vide.

— Je n'ai pas faim.

— Je vais vous battre deux œufs dans du lait sucré.

— Le lait me tourne sur le cœur.

— Je les battrai dans du porto, s'ils en ont laissé.

L'appartement avait repris son aspect familier, avec quelques traces humides sur le tapis, les fauteuils, les rideaux, là où la servante s'était efforcée d'enlever les taches.

— Quel temps fait-il ?

— Beau, mais très froid. Il y a eu du soleil toute la journée.

— Ma voix n'est pas trop rauque ?

— Dans une demi-heure, ce sera passé.

— Vous savez, Louise, je n'y étais pour rien.

— Je sais.

— Comment est-elle ?

Elle n'avait pas besoin de préciser qu'elle parlait de Juliette.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour la remonter. Elle est restée si active et si vaillante qu'on a tendance à oublier son âge. Je souhaite d'être comme elle à quatre-vingts ans.

Et, comme Lélia sortait de la baignoire, Louise conseilla :

— Vous devriez prendre une douche froide, pour activer la circulation. Je suis sûre que cela vous remettrait d'aplomb.

La chambre resta encore obscure et silencieuse pendant plus d'une heure. Quand enfin Sophie se glissa dans le salon, sans bruit, comme une ombre, avec ses pantalons serrés aux jambes et son chandail, la lampe rose était allumée près du divan, tous les points brillants étaient à leur place dans le panorama nocturne de Paris.

Elle ne se dirigea pas vers la cuisine, si bien que Louise ne sut pas tout de suite qu'elle était levée. Ce n'est qu'en apportant les cendriers de métal qu'elle venait de récurer qu'elle sursauta en découvrant la jeune fille immobile dans la pénombre.

— Vous n'avez pas sonné ?

— Je n'avais besoin de rien.

— Mlle Lélia est sortie. Je lui ai battu des œufs dans du porto et ça a eu l'air de la revigorer. Elle se tracassait pour son audition.

Elle aurait sans doute proposé le même remède à Sophie si elle n'avait aperçu la bouteille à portée de sa main.

— Qu'est-ce que vous mangerez ?

— Rien maintenant, en tout cas.

— J'espère que vous n'allez pas sortir ?

— Je l'ignore.

Louise attendait, sachant qu'il y aurait d'autres questions.

— Ma grand'mère est partie ?

— Pour aller où, la pauvre femme ?

— Elle est couchée ?

— Non. Elle est installée dans son fauteuil.

— Va lui dire que j'aimerais la voir.

Louise traversa la cuisine en grommelant, plus persuadée que jamais que les patrons forment une race à part et qu'il est inutile de chercher à les comprendre.

Sophie avait allumé une cigarette et attendait, les yeux fixés sur la porte. Elle eut le temps de fumer la cigarette jusqu'au bout, d'en allumer une autre, et elle allait se lever, impatiente, quand la vieille femme se glissa enfin dans la partie la moins éclairée de la pièce, de sorte qu'on ne voyait d'elle que du noir et du blanc.

Car elle portait sa robe noire du premier jour. Elle venait sans doute de la passer, comme pour aller en visite, et elle n'avait pas gardé ses pantoufles rouges.

Sans bouger, Sophie prononça :

— Je te demande pardon, Juliette.

C'était la première fois, depuis qu'elles en avaient convenu, qu'elle appelait sa grand'mère ainsi et elle espérait que la vieille serait sensible à son intention.

— J'aurais probablement dû aller te le dire dans ta chambre. J'ai pensé qu'il valait mieux te parler ici.

Elle était calme, lucide, sans émotion. Elle avait eu tort, la nuit précédente. Elle s'était montrée inutilement cruelle et elle tenait à le reconnaître. C'était tout.

Tandis qu'elle parlait, la vieille femme, en s'avançant, atteignait le cercle de lumière et Sophie s'apercevait avec surprise qu'elle avait bu.

Son visage, d'un blanc à peine rosé d'habitude, était brûlant aux pommettes, les paupières bordées de rouge, les yeux avaient un éclat équivoque, la démarche quelque chose d'indécis, de flottant, comme si elle se mouvait dans un monde inconsistant.

— Je peux m'asseoir ?

La voix aussi hésitait et Juliette, qui tenait un mouchoir à la main, s'essuya les narines avant de parler.

— Tu n'as pas d'excuses à me présenter. Je n'oublie pas que je suis chez toi. Tu comprends ? Toi, tu es chez toi, tandis que moi, même dans ce que tu appelles ma chambre, je ne suis pas chez moi...

Elle répétait les mots, les membres de phrases, appliquée à dire ce qu'elle avait décidé de dire. Elle avait dû y penser toute la journée, préparer la scène en puisant son inspiration et son courage dans le vin rouge.

— J'ai l'habitude. Tu ne dois pas te tracasser pour moi. L'habitude d'être chez les autres, je veux dire. Au fond, je n'ai réellement été chez moi qu'un an et demi, après la mort d'Adrien. Avant, je n'étais pas chez moi non plus, mais chez lui. Et, avant encore, boulevard Saint-Germain, je n'étais pas chez moi, mais chez ma fille et mon gendre. Je ne faisais même pas tout à fait partie de la famille. J'étais quelque chose entre le chien et les domestiques.

Elle souriait avec amertume, mais surtout avec malice, contente, au fond, du rôle qu'elle jouait.

— Tu te souviens de Dick le basset ? Même lui continuait à venir me renifler comme une étrangère quand j'entrais dans la salle à manger ou dans le salon.

— Tu crois indispensable de parler de tout ça ?

— Chut ! Tu m'as fait appeler par ta servante et je suis venue. Il n'y a pas d'offense. Tu es chez toi, je l'ai déjà dit. Depuis ce matin, j'attends le moment de te parler et je le ferai, même si, après, tu dois me mettre à la porte.

— Il n'est pas question de te mettre à la porte.

— C'est pourtant ce que tu aurais de mieux à faire, parce que, vois-tu, ça n'ira jamais, toutes les deux. Nous nous comprenons trop bien. Chez ta mère, j'ai pu rester huit ans, parce que ta mère et moi avons toujours été des étrangères.

» J'ai su tout de suite qu'il n'y avait rien de commun entre nous, alors qu'elle n'était qu'un bébé. On se figure qu'une mère aime automatiquement

ses enfants. On essaie de le faire croire. C'est pratique, hein ? Seulement, ce n'est pas vrai. »

— Ecoute, grand'mère...

— Tu vois ! Tu ne m'appelles déjà plus Juliette, alors que je n'ai pas dit le dixième de la vérité. Tu as peur de la vérité mais, au fond, tu sais que j'ai raison. Ta mère ne t'aime pas non plus. Elle aimait les jumelles, pas toi. Tu n'étais que la moitié des jumelles et, à son point de vue, la mauvaise moitié.

Il était inutile de protester, ou d'essayer de l'arrêter. Elle irait jusqu'au bout, à moins qu'elle ne perde le fil du discours qu'elle avait préparé et dans lequel il n'était pas encore possible de démêler la part de ruse et la part de sincérité.

Ce qui était d'ores et déjà certain, c'est qu'elle ne s'en irait pas. Sinon, elle aurait profité de ce que Sophie dormait pour quitter l'appartement après avoir appelé Pilou pour emporter ses affaires.

Maintenant, elle affermissait sa position, encore qu'il y eût des mots qui n'étaient pas inventés, des accents sincères, par moment même émouvants.

— Qu'est-ce que je disais ? Je parlais du boulevard Saint-Germain. Tant que vous avez été petites, j'étais bonne à vous garder quand les domestiques étaient occupés, puis, devenue inutile, on m'a tolérée, par crainte de ce que diraient les gens.

» Avec Prédicant, ton grand-père, dont tu ne dois pas te souvenir, quand j'habitais le boulevard Raspail, je n'étais pas chez moi non plus. J'étais sa femme. Autrement dit, j'étais chez lui, je faisais partie de ce qui lui appartenait, à peu près au même titre que l'imprimerie. C'est si vrai que, quand j'ai voulu m'en aller, il m'en a empêchée. »

— Tu as eu l'intention de le quitter ?

— Pour le quitter, comme tu dis, il aurait fallu que je sois avec lui. Tu permets que je boive dans ton verre ?

Puis elle reprenait :

— Tu ne t'es jamais mariée et ce n'est pas à moi de décider si tu as eu raison ou si tu as eu tort. Cela dépend de toi. Nous sommes toutes les mêmes, c'est vrai, et puis, nous sommes toutes différentes. Moi, je me suis mariée trois fois, deux fois avec le même homme, et je n'ai eu mon coin à moi qu'une fois devenue vieille femme quasi impotente. Encore, à ce moment-là, a-t-on voulu me chasser, m'enfermer dans un asile ou, peut-être, me forcer à aller vivre en clocharde sur les quais. J'aurais préféré ça que l'asile. J'y ai pensé...

Elle regarda le verre, la bouteille.

— Sophie !

— Oui ?

— Tu m'en voudrais si j'allais chercher du vin dans ma chambre ?

— Louise va t'en apporter.

— J'aime mieux y aller moi-même. Mais il faut que tu m'attendes. Tu promets de m'attendre ?

Elle s'éloigna, toujours vague, resta absente plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Quand elle revint, elle avait repris de l'aplomb et elle posa la bouteille de vin et le verre à côté du whisky.

Le verre de Sophie était vide.

— Je peux te servir ?

La jeune fille la laissa faire.

— Mon intention, c'était de te raconter ma vie, pour que tu saches, pour que quelqu'un sache. Hier déjà, dans mon lit, j'avais commencé à écrire des notes sur des bouts de papier. Je voudrais tout dire, surtout ce qu'on cache d'habitude, quitte à ce que tu me détestes.

» Ecoute-moi bien, Sophie ! Même si, pour ton âge, tu as beaucoup vécu, j'ai plus d'expérience que toi.

» Attends ! Voilà que j'ai perdu le fil. Je devais commencer autrement, par Moulins. Je le ferai un jour. Il faudra bien que cela sorte. Aujourd'hui j'ai bu un peu de vin. Quand je suis entrée, tu as cru que j'étais ivre.

» Je sais pourtant ce que je te dis et je te dis ceci : nous sommes toutes les deux des femmes. Tu as beau faire, tu es une femme, et moi aussi. Eh ! bien, une femme... Regarde ton amie Lélia ! Rappelle-toi celles qui étaient ici la nuit dernière...

» Une femme, ce n'est jamais un être complet. Un être complet, voilà le mot que je cherchais ! C'est un morceau de quelque chose, de quelque chose qui n'existe peut-être pas. Tu entends ? Tu y penseras plus tard et, quand je serai morte depuis longtemps, tu t'apercevras que j'ai raison.

» Un morceau de quelque chose qui n'existe pas !

Satisfaite, elle buvait, avec un regard de défi.

— On essaie de se raccrocher, toi, moi, Lélia, les autres, de se raccrocher à n'importe quoi, comme des morceaux de puzzle, sans savoir ce qui manque au juste...

Au moment où on s'y attendait le moins, elle se mettait soudain à pleurer, peut-être parce que Sophie la fixait d'un œil trop lucide et comme indifférent. Elle tardait à se tamponner les yeux, exprès, pour être sûre qu'on voie ses larmes.

— J'ai cherché toute ma vie. Puis tu es venue...

De plus en plus durcie, Sophie ne pu cacher une moue d'écœurement. Elle avait compris. Sa grand'mère en arrivait où elle avait décidé d'en venir, maladroitement, comme une mauvaise actrice, ne sachant plus quel moyen employer pour l'attendrir.

— Tu es venue... répétait-elle, cherchant l'inspiration.

— Je sais.

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Ce que tu vas dire. Tu as cru que tu avais enfin trouvé, qu'avec moi, chez moi, tu allais...

Les pupilles de la vieille se rétrécissaient, devenaient noires.

— Tu me méprises ? questionna-t-elle sèchement.

— Non.

— Tu me détestes ?

— Non.

— Tu te contentes de me tolérer ici comme les autres, n'est-ce pas ? comme tous les chiens malades que tu ramasses dans la rue. Seulement, moi... moi... moi...

Elle ne jouait plus. Quelque chose venait de craquer et elle s'écroulait, sanglotante, dans le fauteuil dont elle s'était levée l'instant d'avant.

— Moi, je n'en peux plus ! hurla-t-elle.

VI

Sophie n'avait pu s'empêcher, d'un geste inné, peut-être aussi pour en finir plus vite avec cette scène pénible, de caresser la tête de la vieille femme et c'est alors, en découvrant à travers le fin rideau des cheveux le crâne rose, déjà poli et définitif comme une pièce anatomique, qu'elle avait ressenti une émotion.

Juliette était très vieille et pleurait comme une enfant, sans se cacher la figure, une question muette et pathétique dans le regard. Les enfants, eux aussi, n'ont-ils pas l'air de demander pourquoi ils ont besoin de souffrir ?

— Calme-toi ! Tu verras...

Elle répétait, sans relier ces mots à rien :

— Tu verras... Tu verras...

Et, pour la vieille, cela prenait la forme d'une promesse à laquelle, peu à peu, elle se cramponnait.

— Je n'aurais pas dû, poursuivait Sophie. Je ne sais pas pourquoi, tout à coup, la nuit dernière, j'ai eu envie de te faire mal.

On sentait les sanglots naître au fond de la poitrine, monter lentement le long de la gorge avant d'éclater. Pour être à hauteur de sa grand'mère, Sophie s'agenouilla sur le tapis, passa son bras autour des épaules osseuses qu'elle touchait pour la première fois.

Elle n'avait jamais vu de si près le cou décharné qui se gonflait à chaque hoquet et, à sa pitié, se mêlait une répulsion physique.

— Il y a des jours où je suis méchante...

Juliette secouait la tête en signe de dénégation.

— C'est moi ! soufflait-elle.

Elle pleurait toujours, à un rythme déjà ralenti, reprenant petit à petit son souffle.

La jeune fille continuait, sachant qu'elle avait tort de tant parler, mais incapable de se taire :

— C'est peut-être parce que j'avais bu. Je te demande pardon.

— Tu n'as pas... Tu n'as pas à me demander pardon...

Elle se dégageait doucement et Sophie, consciente du ridicule de sa pose, n'osait pas en changer tout de suite.

— C'est moi qui...

Un hoquet coupait la parole de la vieille et elle s'en excusait d'une grimace qui s'efforçait d'être un sourire.

— C'est moi qui ai cherché à t'apitoyer... Je... je voulais que tu t'intéresses à moi... J'étais jalouse...

Plutôt que de se relever, ce qui aurait provoqué une coupure, Sophie avait pris le parti de s'asseoir sur le tapis au pied du fauteuil.

— Pas seulement jalouse de Lélia, tu sais ?... Il ne faut pas le lui dire... De toutes !... Peut-être de toi aussi... J'avais besoin que tu me plaignes, que tu me protèges...

Encore endolorie, elle commençait néanmoins à se moquer un peu d'elle-même.

— Si tu savais comme je suis fatiguée, Sophie ! Toutes ces années pendant lesquelles j'ai essayé si fort...

Son regard s'arrêtait sur la bouteille de vin aux reflets tentants, mais elle n'osait pas en demander ni faire un geste. Il y avait, dans cette accalmie, dans cette trêve, une fragilité dont elles étaient toutes les deux conscientes et ni l'une ni l'autre ne se sentait le courage de recommencer la bataille.

Juliette, riant jaune, avouait :

— Je ne sais même pas ce que j'ai essayé ! Et pourtant, Dieu sait si je m'y suis épuisée. J'ai eu tort de te raconter ces choses. Je ne le ferai plus. Tu verras ! Tu ne t'apercevras même pas que je suis dans la maison. Je te voyais si forte !... Car tu es forte, n'est-ce pas ?

Ces mots-là devaient surnager dans la mémoire de Sophie, avec l'intonation exacte. Sur le moment même, elle aurait été incapable de dire si c'était de l'ironie qu'il y avait dans la voix et dans les yeux déjà secs et brillants de la vieille femme.

« *Je te voyais si forte !... Car tu es forte, n'est-ce pas ?* »

Malgré le « n'est-ce pas ? », Juliette n'attendait pas de réponse. Elle était réellement lasse. Ses traits, si nets d'habitude, étaient devenus mous, le visage avait comme enflé et le corps, tassé dans le fauteuil, paraissait plus petit, d'une légèreté incroyable.

— Je vais te mettre au lit.

Comprenant le regard de sa grand'mère, Sophie lui versait un verre de vin.

— A condition que tu ne te tracasses plus, s'efforça-t-elle de plaisanter, que tu te couches tout de suite et que tu dormes.

Pour être sûre que la scène n'allait pas repartir d'un mot ou d'un geste maladroit, elle poussa le bouton de sonnerie et Louise parut à la porte, le visage réprobateur.

— Est-ce que le lit de ma grand'mère est prêt ?

— Je n'ai qu'à l'ouvrir, mademoiselle. J'ai profité de ce qu'elle était ici pour aérer la chambre.

— Viens.

Tout cela était difficile, ambigu. C'était la paix, mais une paix trouble, sans doute provisoire, car on n'avait fait que cacher sous une émotion péniblement obtenue les méfiances et les rancunes.

Sophie conduisit Juliette jusqu'à sa chambre, où elle n'entra pas.

— Je te laisse te déshabiller. Louise t'aidera. Je viendrai te dire bonsoir quand tu seras au lit.

— Il ne faut pas te déranger.

Elle y alla, pourtant, après que Louise eut porté un plateau avec un peu de soupe et du fromage.

— Bonne nuit.

— A toi aussi.

La vieille évita de lui demander, comme les autres soirs, si elle sortait. Cela ne la regardait plus. N'avait-elle pas promis d'être discrète ?

Dans le studio, Sophie grignotait, sans appétit, une tranche de jambon, quand le téléphone sonna. C'était un ami de la veille.

— Tu n'as pas trouvé un trousseau de clef, ce matin ?

Elle alla poser la question à Louise.

— Non, Pierre. La bonne n'a rien trouvé. Seulement deux mouchoirs et un gant.

— Pas trop fatiguée ?

— Un peu.

— Nous, on est en train de recommencer. Je ne sais pas encore ce que ça donnera. Tu ne viens pas nous rejoindre ?

Elle fut tentée. Le calme de l'appartement lui collait au corps et elle se mouvait mollement comme...

Le téléphone à la main, elle achevait mentalement sa pensée :

« ... comme une bête malade... »

Etait-ce parce que Juliette, tout à l'heure, lui avait parlé de chiens malades ?

— Non, Pierre. Je me couche. C'est décidé.

— Tant pis pour nous. Dors bien.

Elle essayait de retrouver la phrase exacte de sa grand'mère, n'en retrouvait que le sens :

« *... ta manie de ramasser les chiens malades...* »

Elle n'avait pas employé le mot manie.

« *... ton besoin de...* »

C'était plus grave, plus révélateur. La vieille savait que Lélia n'était pas la première. Elle avait trouvé le moyen de tirer les vers du nez à Louise.

Une de ses dernières phrases, ce soir, avait été :

« *... car tu est forte, toi, n'est-ce pas ?...* »

Sophie, rapprochant les deux idées, se sentait mal à l'aise, à peu près

sûre, maintenant, que l'allusion à sa force était ironique. Si elle avait vraiment été forte, aurait-elle eu besoin de ramasser...

D'un mouvement sec, elle rejeta ses cheveux en arrière, furieuse de voir sa pensée prendre ce chemin-là, d'être à la merci d'une vieille femme toujours à l'affût qui prétendait lui révéler ses propres vérités.

Car Juliette l'épiait, anxieuse de découvrir ses points vulnérables, comme elle avait commencé à le faire à travers la porte de la rue de Jouy.

— Tu peux emporter la table, Louise.

— Vous ne prendrez pas de dessert ?

— Merci.

Elle se jetait sur le divan comme un chien s'enfonce dans sa niche, le poil encore hérissé.

« *... les chiens malades...* »

Si rageuse qu'elle fût, elle ne pouvait s'empêcher de sourire. C'était troublant. Tout à l'heure, elle avait considéré la scène de Juliette comme une comédie grotesque, un ramassis de phrases destinées à l'apitoyer.

A présent qu'elle était seule, repliée sur elle-même, à fixer un point de l'espace papillotant de lumières, il émergeait, du fatras des mots et des grimaces, quelques lueurs isolées, qu'elles ne parvenait pas à rattacher les unes aux autres mais qui l'intriguaient.

Ce que sa grand'mère avait dit des jumelles, par exemple, les jumelles qui, dans l'esprit de leur mère, n'étaient chacune qu'une partie d'un tout ?

Cette pensée ne lui était-elle pas venue, à elle aussi, moins clairement, et qu'elle n'était que la mauvaise partie de ce tout ?

Juliette avouait avoir souhaité la mort de sa mère, en particulier le soir où elle était allée chercher son père au café. Il était arrivé la même chose à Sophie et, alors qu'elle n'avait pas dix ans, de souhaiter par surcroît la mort de son père et d'Adrienne.

Elle resterait seul. En grand deuil, très droite, très grande personne, elle conduirait le deuil de la famille cependant que, dans la rue, les passants s'arrêteraient pour la voir passer.

« *J'ai dû attendre d'être une vieille femme et qu'Adrien soit mort pour avoir mon coin...* »

Intriguée, Sophie se posait des questions sans y trouver de réponses satisfaisantes. Elles avait cru connaître la vieille, en avait fait un être compliqué, certes, mais dont elle était capable de suivre la pensée et de prévoir les réactions.

Or, depuis près d'une semaine qu'elles vivaient sous le même toit, elle constatait que sa grand'mère en avait plus appris sur elle qu'elle n'en avait appris sur la vieille femme.

Elle l'avait détestée. Elle avait failli la prendre en pitié.

Maintenant, la curiosité dominait, non seulement sur Juliette, mais sur ce que Juliette pensait d'elle.

La vieille femme l'effrayait, un peu comme ces gitanes qui vous arrêtent

dans la rue et vous prennent la main pour y lire votre avenir tandis qu'on sourit d'un air gêné.

Les bruits de vaisselle avaient cessé dans la cuisine. La lumière avait disparu sous la porte. Sophie resta encore un long moment à fumer des cigarettes, sans songer une seule fois à boire, puis enfin elle se leva, gagna sans bruit l'entrée de service pour écouter à la porte de sa grand'mère.

Elle n'entendit rien. Il y avait de la lumière dans la chambre de Louise, qui était occupée à se déshabiller, et les deux femmes ne pouvaient donc être ensemble, comme Sophie les avait imaginées, à deviser paisiblement dans la pièce surchauffée où ronronnait le poêle.

Sa démarche l'humiliait. Elle refusait de devenir jalouse à son tour. Mais alors, pourquoi était-elle ici ?

Elle rentra chez elle, se dévêtit, avala deux comprimés de somnifère. Elle avait envie de dormir, de ne plus penser à Juliette, ni à elle-même.

Sa grand'mère avait prétendu qu'elles se ressemblaient toutes les deux !

Elle éteignit et, pendant quelques minutes encore, lutta contre des pensées de plus en plus floues qui finirent par s'embrouiller.

Quand, beaucoup plus tard, Lélia rentra et lui parla assez longuement, avec animation il lui arriva de répondre, voire de poser des questions, mais elle ne s'en souvenait pas à son réveil.

Il était tôt, à peine dix heures du matin. Elle regarda son amie qui dormait, pensa aux « chiens malades » avec un détachement fort éloigné de sa passion de la veille.

Aujourd'hui, elle n'avait pas besoin d'alcool dès son réveil et elle prit un long bain après être allée trouver Louise, dans la cuisine, pour lui commander le petit déjeuner.

— Ma grand'mère est levée ?

— Elle a déjà fait sa chambre.

Et, comme Sophie sourcillait :

— C'est elle qui l'a exigé, depuis le premier jour ; quand j'essaie de l'aider, elle se fâche. Je commence pourtant à croire qu'elle est moins solide qu'on le croit. Ce matin, elle m'a donné l'impression d'une vieille dame toute cassée.

Sophie resta une demi-heure dans l'eau tiède, à parcourir les journaux du matin, puis elle prit son petit déjeuner dans le studio où il y avait le même soleil pâle et aigu qu'elle avait raté la veille. Elle hésitait à sortir en voiture, à s'élancer sur la route à pleins gaz pour une heure ou deux comme ça lui arrivait souvent.

En définitive, plutôt à regret, elle alla frapper à la porte de la vieille.

— Entre.

Juliette était dans son fauteuil et elle ne lisait pas, ne faisait rien.

Peut-être attendait-elle ? La radio ne marchait pas non plus et on ne voyait pas de vin sur la table ou sur le guéridon.

Elle fit mine de se lever pour donner sa place, mais Sophie s'installa à califourchon sur la chaise.

— On peut fumer, chez toi ?

— Tout le monde a toujours fumé autour de moi sans que cela me gêne.

Si la jeune fille était plus fraîche que la veille, Juliette, au contraire, sans être aussi pitoyable que Louise s'était complue à le dire, paraissait tout à coup son âge.

— Je n'ai pas dit trop de bêtises, hier ?

— Tu ne te souviens pas de ce que tu as dit ?

Pour une fois, la vieille fut franche, ce qui la fit sourire.

— Si ! Peut-être pas de tous les détails. D'une façon générale, seulement. Tu n'as pas été choquée de me voir boire ?

Sophie, s'efforçant de se rappeler le boulevard Saint-Germain, ne se souvenait pas d'avoir vu boire sa grand'mère, ni d'avoir entendu une allusion à ce sujet.

— J'avais quel âge quand je suis partie ? En 1944, j'avais soixante-cinq ans. Tu me croiras si tu veux : je n'avais jamais été ivre de ma vie. C'est avec Adrien que je m'y suis mise. Lui non plus, autrefois, lors de notre premier mariage, ne buvait pas.

» Quand je l'ai retrouvé, il était connu dans tous les bistrots du quartier et on lui versait son vin rouge avant qu'il ouvre la bouche. Le soir, je partais à sa recherche et on a commencé à me connaître aussi. On me disait vers quelle heure il était passé, dans quelle direction il était parti. Petit à petit, j'ai fait comme lui.

Elle était presque enjouée. Bien qu'en robe de chambre et en pantoufles, elle s'était coiffée coquettement et elle avait noué une écharpe claire autour de son cou plissé.

— Tu as bien dormi ?

— J'ai pris un somnifère, avoua Sophie. Je n'ai même pas entendu Lélia rentrer.

— Elle est encore couchée ?

— A moins qu'elle n'ait pris, hier soir, un rendez-vous, elle n'a rien à faire de la journée. J'ai dit à Louise de servir le déjeuner pour trois à une heure et demie.

Arrivées au bout des banalités, elles se taisaient, fixant toutes les deux la bouilloire de cuivre qui, avec son frémissement et ses reflets, était comme le point central de la pièce. Sophie se demanda ce que sa grand'mère faisait de tant d'eau bouillante. La jetait-elle dans l'évier, pour le plaisir d'en faire chanter à nouveau, ou laissait-elle de temps en temps refroidir la bouilloire ?

Elle ne voulait pas parler la première. Avant de venir, elle avait décidé de laisser l'initiative à Juliette et, ensuite, de ne rien dire qui pût l'effaroucher.

Elle attendait avec un rien d'impatience, certaine que la vieille femme finirait par parler, se demandant comment elle commencerait.

— Je sais ce que tu penses.

— Qu'est-ce que je pense ? répliqua Sophie.

— Tu te dis que je brûle de raconter ma vie et que je ne sais comment m'y prendre. Avoue !

— C'est presque exact.

— Cela t'intéresse d'apprendre ce qu'une femme assez ordinaire, en définitive, a fait pendant quatre-vingts ans ?

— Tu prétends que je te ressemble.

— J'ai dit ça hier, parce que j'étais saoule.

— Tu es sûre d'avoir été si saoule que ça ?

— Assez pour exagérer. Cela ne t'arrive pas, quand tu as bu, de te prendre en pitié et d'être persuadée que le monde entier s'acharne contre toi ?

Sophie préférait ne pas répondre.

— Au fond, poursuivait la vieille, je n'ai pas pitié de moi. Ou alors, il faudrait avoir pitié de tout le monde et la vie ne serait plus possible.

La jeune fille enregistrait, comme si cela pouvait un jour servir de clef : « *... et la vie ne serait plus possible...* »

Elle avait eu raison de penser que la vieille femme était moins simple qu'elle ne l'avait cru d'abord.

— Tu n'as jamais eu pitié ? ne put-elle s'empêcher d'insister bien qu'elle se fût juré de ne pas intervenir.

Et Juliette, le sourire cruel :

— Je n'ai même pas eu pitié de mon vieil Adrien !

Elle eut l'air, un moment, de suivre sa pensée dans l'espace.

— Il y a une chose que je veux te dire, parce que j'aimerais savoir si tu as connu la même expérience. Cela peut paraître étrange, et pourtant je n'ai jamais rencontré personne à qui poser la question.

— Quelle question ?

— Attends. Pour que tu comprennes, il faut que je raconte. Tu n'es pas pressée, ni impatiente ?

— Ma journée est vide.

— Tu ne veux vraiment pas le fauteuil ? Et si tu t'étendais sur le lit ? Dans ton studio, tu es toujours couchée sur le divan.

Devina-t-elle la répugnance de sa petite-fille devant le lit à peine refroidi d'une vieille femme ? En tout cas, elle n'insista pas.

— Je t'ai parlé de Moulins, de mes parents, de Raoul Demarie, le fils du marchand de piano, et de ce qui se passait dans la remise. Lorsque j'ai entendu, plus tard, des hommes parler de ces choses-là, j'ai été surprise de l'importance qu'ils y attachent. J'ai raconté honnêtement mes expériences à Adrien et il en a été longtemps malheureux.

» Toi qui es une femme, je suppose que tu comprends. Même quand, à la longue — et Dieu sait s'il a fallu longtemps ! — quand, dis-je, j'ai fini par y prendre mon plaisir, cela ne créait aucun lien entre cet imbécile moustachu et moi.

» Tu vois ce que je veux dire ? Il avait beau faire ce qu'il voulait avec

des parties déterminées de mon corps, je pouvais, de mon côté, me montrer aussi complaisante qu'il le souhaitait, je n'avais pas l'impression de lui donner quoique ce fût de moi.

» Je restais une jeune fille. Je me considérais comme intacte, malgré les transes que me causaient les suites toujours possibles. Si je n'ai pas cherché les mêmes plaisirs ailleurs, j'aurais sans doute accepté les occasions qui se seraient présentées.

» Ne crois pas que je radote. J'ai besoin d'insister afin d'expliquer la suite. Je n'aimais pas la maison de mes parents, je te l'ai dit, et cela me paraissait naturel, puisqu'elle n'avait pas été conçue pour moi, mais pour eux. Ils étaient chez eux. Je ne faisais que passer, le temps d'être en âge de commencer ma propre vie.

» Si les parents comprenaient ça !... Mais j'arrive à l'essentiel. J'ai rencontré Adrien à vingt-deux ans, alors que je me demandais si je m'échapperais jamais de Moulins. De trois ans mon aîné, il était arrivé depuis peu en ville. Il se donnait comme journaliste ; je t'en parlerai plus tard. Un sénateur de l'Allier, qui publiait un petit journal à Moulins, l'avait engagé, à Paris, sur la recommandation d'un ami. Je suis tombée tout de suite amoureuse, autant et aussi sincèrement que n'importe qui.

Elle s'assurait, d'un coup d'œil furtif, que la jeune fille écoutait.

— Je t'ennuie ?

— Non.

— Tu as vu le couple de l'autre soir, sous la voûte. Pendant des mois, nous avons été ce couple-là, Adrien et moi, dans l'ombre glacée des ruelles où mes mains devenaient bleues de froid et où je devais interrompre ses baisers pour me moucher. Il me confiait sa haine de la province, sa hâte de retrouver Paris, de m'y emmener, puis un jour il m'annonça qu'une situation l'y attendait dans un journal important.

» Quand je rentrais chez moi, j'avais le goût de sa salive à la bouche et mes lèvres étaient gercées.

» Je l'ai présenté à mes parents. Il a pris l'habitude de venir le soir, d'abord deux fois, puis trois, puis cinq fois par semaine s'asseoir dans l'arrière-magasin où ma mère tricotait sous la lampe à pétrole en feignant de ne pas s'occuper de nous tandis que mon père allait au café jouer aux cartes.

» Nous nous aimions. Notre mariage a été un vrai mariage, pas à l'église pourtant, car mon père était ce qu'on appelait alors un athée. On discutait beaucoup de la séparation de l'église et de l'Etat et il était question de chasser les religieux des couvents. A Moulins, à cause des sœurs de la Visitation, des Carmélites et des chanoinesses de Saint-Augustin, les chasseurs à pied de la garnison étaient en alerte et des bagarres éclataient dans les rues, moins graves, cependant, que dans certains villages de Bretagne.

» Une vingtaine d'invités assistaient à notre noce, qui a eu lieu dans la salle des banquets de l'Hôtel du Dauphin.

— L'hôtel existe encore. J'y ai mangé en passant.

— Nous avons pris le train de nuit, Adrien et moi, laissant les autres manger et boire. A sept heures du soir, nous étions installés tous les deux, non dans un wagon-lit, mais dans un compartiment de seconde classe où, par chance, il n'y avait pas d'autres voyageurs.

» Je nous revois, sur la même banquette, face à la locomotive.

» Je venais de réaliser mon rêve de petite fille, puis de jeune fille, le rêves de toutes les femmes. J'étais mariée du matin même. Personne n'avait désormais le droit d'y rien changer. Je portais un anneau d'or au doigt. Adrien, vêtu d'un complet neuf, m'entourait la taille de son bras et attirait ma tête sur son épaule.

» Je l'aimais, je le répète. J'étais émue.

» Et, pendant que le train roulait en nous secouant et qu'Adrien m'embrassait, je regardais droit devant moi.

» Je faisais, à ce moment précis, une découverte qui allait marquer ma vie, à mon insu, je ne m'en suis aperçue que plus tard. Ce soir-là, je croyais que c'était l'émotion, la panique de quitter ce que j'avais connu jusqu'alors, de m'en aller vers un monde nouveau dont je n'avais qu'une notion vague.

» Je n'étais pas triste, ni effrayée à proprement parler.

» Adrien, inquiet, me demandait :

» — Tu as froid ?

» — Non. Je n'ai rien.

» — C'est sans doute le mouvement du train.

» Les hommes ne devraient-ils pas ressentir la même chose ?

» Ce que je découvrais, Sophie, c'est que j'allais vivre, que je vivais déjà avec un étranger.

» Ma tête reposait sur sa poitrine. Je me rappelle que je sentais son portefeuille dans sa poche. Je connaissais son odeur, la consistance de sa chair, bien qu'il ne m'eût jamais complétement possédée. Il n'avait pas essayé. Il ignorait encore mes expériences avec le marchand de pianos.

» Ce n'est pas ça qui compte. La chose devait d'ailleurs se passer un peu plus tard sans rien changer.

» Ce que je tiens à souligner, c'est que je l'aimais, que j'étais sa femme depuis quelques heures et que je savais pourtant déjà que j'étais liée à un être que je ne connaîtrais jamais et qui ne me connaîtrait pas davantage.

» Nous habiterions un même logement, dormirions dans le même lit, nous aurions peut-être des enfants, nous parlerions, nous ririons, nous nous disputerions et nous pleurerions, mais nous resterions quand même, pour toujours, des étrangers.

» Tu me trouves ridicule ?

Sophie se contenta de murmurer :

— Je n'y avais jamais pensé de cette façon.

— Tu en es sûre ? N'est-ce pas à cause de ça que tu répugnes à trouver le matin un homme, un inconnu dans ton lit ? En ce qui me concerne,

je ne me trompais pas et, ce que j'ai ressenti dans le train cette nuit-là, je l'ai ressenti toute ma vie. Je le ressentais encore quand Adrien est mort, il y a un an et demi.

» Dois-je me considérer comme un monstre ? J'ai d'abord vécu sept ans avec Adrien, rue de Jouy, déjà dans le logement où tu es venue me chercher, et les meubles que tu vois ont été achetés un à un, comme le poêle, à cette époque.

» Nous étions très pauvres. Ou plutôt il nous arrivait d'avoir de l'argent pendant un certain temps, puis de ne plus en avoir du tout.

» Adrien ne m'avait pas complètement menti. Il faisait de menues besognes pour les journaux, mais il n'avait pas de place stable et j'ai vite compris qu'il n'en aurait jamais.

» C'était un homme qui se racontait des histoires et qui en racontait aux autres. Parfois, les gens le prenaient au sérieux, il touchait un salaire régulier et nous connaissions une période d'abondance.

» Puis on s'apercevait qu'il avait menti, qu'il n'y avait que du vide. Il ne se décourageait pas et se lançait dans une nouvelle aventure. Pendant tout un temps, par exemple, il a été question d'un hebdomadaire d'un genre révolutionnaire qu'il voulait fonder et il a même trouvé assez d'argent pour louer des bureaux, commander du papier à lettres.

» C'était une drôle de vie. Quand il ne restait plus un sou à la maison, il écrivait à Pierre ou Paul pour emprunter de l'argent et m'envoyait porter la lettre. Certains s'y trompaient, prenaient ma présence pour une invitation à peine déguisée.

» Il m'est arrivé de les laisser faire. Je ne sais pas si Adrien l'a soupçonné. Je me suis même demandé si ceux qui se trompaient de la sorte sur ses intentions se trompaient réellement.

» Dans le train, je ne soupçonnais rien de tout ça. Et pourtant, je savais.

Elle regarda Sophie dans les yeux.

— Tu crois, toi, qu'il existe de vrais couples, formés d'un homme et d'une femme qui ne soient pas des étrangers l'un pour l'autre ?

La jeune fille rit, nerveuse.

— Je n'ai pas essayé.

— Parce que tu n'y crois pas ! La situation est pareille s'il s'agit de deux hommes ou de deux femmes, de parents ou d'amis. J'ai beau être ta grand'mère, je te suis aussi étrangère, sinon plus, que cette fille qui dort dans ta chambre.

» Voilà comment je désirais te parler, tranquillement, sans nous fâcher. Je ne sais pas pourquoi, hier, je m'y suis si mal prise. Ou plutôt je le sais. Adrien a passé sa vie à raconter des histoires auxquelles il finissait par croire. Je me demande si nous n'en faisons pas tous plus ou moins autant.

» Je t'ai affirmé que je l'aimais. Je l'ai cru. Par moment, je le crois encore, où je me dis que c'est ça qu'on appelle l'amour.

» En réalité, si je réfléchis, j'avais surtout envie de quelque chose de

solide à quoi me raccrocher. J'étais incapable de rester seule. Je me sentais seule chez mes parents.

» J'ai cru qu'il allait me soutenir, que nous formerions tout les deux... Au fait, que nous ferions quoi, dis-moi ? Est-ce que tu sais ? Est-ce que quelqu'un sait ?

» Devine ce qu'il m'a avoué, un soir qu'il était ivre-mort, quelques mois avant de mourir ? N'essaie pas ! C'est si comique que j'ai éclaté de rire pendant qu'il me regardait sans comprendre. Il m'a déclaré, en définitive, que c'était moi qui avais gâché sa vie, qu'il avait toujours eu besoin qu'une femme le prenne en main, l'empêche de faire des bêtises, une personne stable, rassurante. Il a ajouté que, quand il m'avait rencontrée, mon air tranquille et sûr de moi lui avait fait croire que j'étais cette femme-là.

» Tu vois la farce ? Je l'épousais pour avoir un appui, parce que je le pensais solide, et, de son côté, conscient de sa faiblesse, il comptait sur moi pour me protéger !

Elle cherchait la réaction de Sophie dans les yeux mais la jeune fille, silencieuse, regardait fixement le poêle.

— Je te dirai encore...

Louise frappait à la porte pour annoncer :

— Le déjeuner est servi.

— Lélia est levée ?

— Je l'ai éveillée il y a une demi-heure et elle vient de sortir de son bain.

Lélia les attendait dans le studio, inquiète, cherchant à deviner, à l'attitude des deux femmes, ce qui s'était passé. La satisfaction de la vieille ne lui échappa pas, ni chez Sophie, un malaise, une gravité rêveuse qui ne lui dit rien de bon.

Sophie pensa néanmoins à lui demander :

— Ton audition ?

— Tu as oublié ?

— Oublié quoi ?

— Je t'en ai parlé la nuit dernière pendant un quart d'heure et tu m'as même posé des questions.

— Quelles questions ?

— Je ne sais plus. Tu n'étais pas éveillée ?

— J'avais pris du somnifère.

Elles s'asseyaient toutes les trois, Sophie au milieu, se passaient les hors-d'œuvre presque avec cérémonie, et Louise avait mis, à côté du vin d'Alsace, devant le couvert de la vieille femme, une bouteille de Saint-Emilion.

— On m'engage, mais seulement pour l'année prochaine, et à condition que je trouve d'autres chansons. Le directeur est de ton avis. Il trouve que mon répertoire convient pour un cabaret ou pour la télévision mais ne passerait pas la rampe dans une salle populaire. Il va falloir que je me mette à chercher.

La plus surprise était Louise, qui ne comprenait rien à l'humeur paisible, détendue des trois femmes, ni aux politesses qu'elles se faisaient en souriant.

— Encore quelques crevettes, Juliette ?

Sophie, qui avait soin de ne pas dire grand'mère, recevait un gentil coup d'œil en remerciement.

Lélia ne savait encore rien, sinon que les deux autres avaient passé une partie de la matinée en tête à tête chez la vieille. Son instinct lui disait qu'il y avait un danger pour elle dans l'assurance de Juliette.

Alors qu'elle en avait voulu à Sophie de l'histoire des conserves, elle fut presque aussi maladroite, exprès, par dépit.

Feignant de lire l'étiquette sur la bouteille de vin rouge, elle remarqua, comme si Louise s'était trompée :

— Je croyais que vous préfériez le vôtre.

— Celui-ci est excellent, se contenta de répondre Juliette, qui n'était pas dupe. Il est même beaucoup meilleur, mais je ne pouvais pas m'en offrir de pareil et je n'ai qu'une peur : celle de m'y habituer.

C'était encore la paix, tout au moins en surface.

« *... Car tu es forte, toi, n'est-ce pas ?...* »

Dans l'esprit de Sophie, ces mots rejoignaient d'autres mots qui en acquéraient un nouveau sens. Des phrases isolées, éparses dans leurs entretiens, commençaient à se souder les unes aux autres, laissant encore des vides.

C'était trop tôt pour tout reconstituer, pour tout comprendre, mais une chose était d'ores et déjà certaine : Juliette Viou était dangereuse.

GEORGES SIMENON

(*La fin dans la prochaine livraison.*)

L'ANTARCTIDE

par RAYMOND FURON

L'ORGANISATION internationale de l'« Année géophysique » (1957-1958) a attiré l'attention sur le continent antarctique. Le programme prévoyait l'installation de plusieurs stations dans l'intérieur, la poursuite de recherches sur la météorologie, le magnétisme terrestre, les aurores australes et le rayonnement de l'atmosphère supérieure, la physique de l'ionosphère, la glaciologie, les rayons cosmiques, l'océanographie, la séismologie, la pesanteur. On ne faisait que soupçonner les difficultés de l'entreprise.

Qu'est exactement ce continent qui ne fut traversé pour la première fois qu'en 1958 ?

LA DÉCOUVERTE.

Les navigateurs du XVIIIe siècle avaient l'espoir de découvrir une Terre australe inconnue (*Terra australis incognita*). C'est ainsi que lorsque le capitaine Yves de Kerguelen fut chargé officiellement en 1771 de chercher une nouvelle route entre l'île de France et l'Inde à travers l'océan Indien, il reçut aussi l'ordre secret du ministre de la Marine de rechercher un continent qui pourrait se trouver dans les mers australes.

Yves de Kerguelen partit avec deux navires, la *Fortune* et le *Gros-Ventre*. Les 12 et 13 février 1772, à bord de la *Fortune*, il vit des côtes inconnues dans le brouillard, vers 49° de latitude S., et repartit. Son lieutenant, qui commandait le *Gros-Ventre*, réussit à débarquer et prit possession de la terre inconnue au nom du roi de France. Yves de Kerguelen fut persuadé d'avoir découvert le continent antarctique.

En mars 1773, il repartit avec trois vaisseaux, le *Roland*, l'*Oiseau* et la *Dauphine*. Il fit escale à l'île Bourbon et retrouva sa terre inconnue le 14 décembre. Il s'aperçut alors que ce n'étaient que des îles. En 1776, le capitaine Cook les reconnaît à son tour et leur donne le nom d'îles de Kerguelen. James Cook ira jusqu'à 70° de latitude S. sans rencontrer de terre nouvelle.

Ce n'est qu'en 1819 que les îles Shetland du Sud sont découvertes par William Smith, capitaine du brick anglais *Williams* qui en prit possession au nom de la couronne britannique. Il se rendit ensuite à Valparaiso où il

fut réquisitionné par les autorités britanniques et renvoyé avec Edward Bransfield pour reconnaître le nouveau territoire. Ils partirent en décembre 1819. Pendant leur absence, un petit compte rendu de la découverte et une carte furent publiés dans le *Journal de Philosophie d'Edimbourg*.

Nous donnons ces menues indications parce que la découverte est très disputée.

Elle est d'autant plus disputée qu'elle a été surtout le fait de navires phoquiers et qu'il faut confronter les dates des cartes originales, des livres de bord et des publications sommaires de l'époque.

Le 30 janvier 1820, Bransfield découvrit une terre par 64° de latitude S. (il l'appela la Trinité), puis encore les îles Clarence (le 4 février) et de l'Eléphant (vers le 13 février). Il rentra ensuite à Valparaiso et un compte rendu de son voyage parut dans le *Journal de Philosophie d'Edimbourg* et dans la *Gazette littéraire de Londres*. Cette terre de la Trinité est la pointe avancée de la Terre de Graham. Le capitaine Smith retourna dans ces eaux avec le *Williams* pour y chasser le phoque pendant la saison 1820-1821.

En cette même année 1820, le capitaine du phoquier américain, le *Hero*, Nathaniel Palmer, retrouva la terre de la Trinité de Bransfield le 18 novembre, par 64° de latitude S. et 60° de longitude W.

D'autre part, l'amiral russe Bellingshausen avait appris la découverte de Smith par le ministre de Russie à Rio de Janeiro. Il partit avec Lazarev, sur le *Vostok*, en janvier 1821. Sur les côtes méridionales des Shetland du Sud, il rencontra Palmer sur le *Hero*, le 6 février, l'invita à son bord et eut avec lui une conversation sur les campagnes des phoquiers anglais et américains autour de ces îles. Bellingshausen reconnut la zone occidentale de la Terre de Graham, cette zone de mer qui porte maintenant son nom. Il avait découvert une grande île : la Terre Alexandre-Ier, par 70° S.

En décembre 1821, Powell et Palmer découvrent les Orcades du Sud.

James Weddell fut le premier capitaine de phoquier à quitter directement Londres pour les Shetland du Sud. Il y resta trois saisons (1820-1821-1822 et 1823) et dessina une carte de la Terre de la Trinité, dite aussi de Palmer, carte qui fut publiée en 1825. Il atteignit 74° S. en février 1823 dans ce qui s'appelle maintenant la mer de Weddell.

En 1832, Biscoe reconnaît encore la Terre de Graham et en 1839, Balleny signale un archipel volcanique qui annonce la Terre Victoria.

Nous arrivons à l'expédition antarctique commandée par l'amiral français Dumont d'Urville, avec ses deux navires l'*Astrolabe* et la *Zélée*. Le 17 janvier 1840, il se heurta à une barrière de glace, puis vit des icebergs en dérive et enfin une côte rocheuse par 66° de latitude S. Une chaloupe réussit à aborder sur un îlot de la Pointe Géologie et des échantillons de roches purent être prélevés. Dumont d'Urville baptisa cette terre nouvelle du nom de sa femme : Terre Adélie. Les roches furent décrites par J. Granger dans les deux volumes consacrés à la géologie, minéralogie et géographie physique du *Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie sous le commandement de J. Dumont d'Urville*, parus en 1848 et 1854.

Dumont d'Urville n'osa jamais affirmer qu'il avait découvert le continent antarctique. Il semble que l'on peut assurer maintenant que c'est vraiment lui qui toucha le premier le continent proprement dit, puisque l'exploration aérienne de Wilkins en 1928 a montré que la Terre de Graham n'est pas une péninsule, mais une île.

Dans le même temps, le commodore américain Ch. Wilkes circule dans les mêmes parages avec cinq navires. En décembre 1840, l'Anglais James Ross pénètre dans la mer qui porte maintenant son nom et découvre la Terre Victoria le 8 janvier 1841. Il doit s'arrêter par 77°30' de latitude S. devant la « Grande Barrière de glace ». Il voit deux grands volcans (dont le premier seul est actif) et leur donne le nom de ses navires : *Erebus* et *Terror*. James Ross reviendra compléter ses observations en 1842 et 1843. Des années passent sans que personne s'inquiète davantage des terres antarctiques, inaccessibles, couvertes de glace et de neige.

En 1874, le *Challenger* au cours de son immense voyage de circumnavigation fait un bref séjour dans les eaux antarctiques et drague des roches. Ces roches sont étudiées par John Murray qui remarque que ce ne sont pas des laves. Elles ne proviennent donc pas d'îles volcaniques, mais d'un socle continental imprécisé. Dès 1886, puis surtout en 1895, John Murray n'hésite plus à parler d'un continent antarctique. Toutefois, dans l'ensemble, les auteurs de l'époque l'appelaient le « continent *hypothétique* de Murray », le considérant plutôt comme un grand « archipel antarctique ».

L'ère des phoquiers et des baleiniers continue. En 1893, le capitaine Larsen rapporte de l'île Seymour les premiers fossiles des terres antarctiques et en 1895, C. Borchgrevink, capitaine de l'*Antarctic*, aborde la Terre Victoria au cap Adare.

Ce n'est qu'en 1897 que s'ouvre l'ère de l'exploration scientifique avec les voyages de la *Belgica*, belge, et du *Valdivia*, allemand.

En 1898, John Murray résume ses arguments géologiques devant la Société Royale de Londres et Gregory reprend la question en 1901, proposant d'équiper une nouvelle expédition nationale antarctique. Il rappelait que des géologues comme Edouard Suess plaidaient pour une continuité des arcs montagneux de la Cordillère des Andes jusqu'en Australie et en Nouvelle-Zélande, en passant par la Terre de Graham et cette terre inconnue dont la géologie démontrait l'évidence.

Ce fut un mouvement international qui se produisit et quatre expéditions eurent lieu entre 1901 et 1904.

L'expédition allemande du *Gauss*, avec E. de Drigalski, s'occupa surtout de glaciologie. L'expédition écossaise de la *Scotia*, avec W. S. Bruce, fut essentiellement océanographique. Un Suédois, Otto Nordenskiöld, sur l'*Antarctic*, obtint d'heureux résultats et rapporta des fossiles.

La quatrième expédition, britannique, fut une expédition nationale, dirigée par le capitaine Scott, commandant ses deux bateaux : *Discovery* et *Morning*. Toutes ces expéditions recueillirent des renseignements précieux,

mais le capitaine Scott eut un mérite particulier. Il aborda la « Grande Barrière de glace », la franchit à pied et fit un raid en direction du Pôle Sud, qui le conduisit jusqu'à 82°17' de latitude S. *La course au Pôle Sud était ouverte.*

La France fut représentée par le commandant J.-B. Charcot qui s'en fut deux fois en Antarctide, en 1904-1905 avec le *Français*, puis en 1908-1910 avec le *Pourquoi-Pas ?*

En 1908, le capitaine Ernest H. Shackleton, ancien compagnon de Scott,

organise une nouvelle expédition et manifeste l'intention précise d'aller au Pôle Sud. Il part avec le *Nemrod* le 1er janvier 1908, emmenant une équipe de savants parmi lesquels un zoologiste, John Murray, et deux géologues, Priestley et Douglas Mawson. Le 29 octobre 1908, ils sont à pied d'œuvre avec des moyens nouveaux : des traîneaux avec des chiens polaires, des poneys de Mandchourie et une *automobile !* Shackleton et ses compagnons firent un raid extraordinaire, mais durent s'arrêter le 7 janvier 1909 par 88°23' S., à 179 kilomètres du Pôle Sud. Ils réussirent à rentrer et à retrouver le *Nemrod*. D'autres membres de l'expédition avaient fait l'ascension de l'Erebus en activité et d'autres avaient atteint le pôle magnétique austral situé par 72°45' de latitude S et 154° de longitude W.

En 1911-1912, deux expéditions partent à la conquête du Pôle Sud : le

commandant Scott pour l'Angleterre et Roald Amundsen pour la Norvège.

Roald Amundsen arrive au Pôle Sud le 14 décembre 1911. Le commandant Scott y arriva aussi, mais le 17 janvier 1912 et périt sur le chemin du retour, pris avec ses compagnons dans un ouragan de neige.

L'époque héroïque était terminée. Le Pôle Sud était vaincu, mais l'Antarctide restait à explorer.

Un très gros effort est fait par l'Expédition antarctique australienne (1912-1914). Pendant deux ans, Douglas Mawson et F. Wild étudient les côtes et établissent la réalité du continent antarctique.

La première guerre mondiale détourne l'attention de l'Antarctide.

Ensuite l'emploi de l'avion va modifier les possibilités de reconnaissance de ce continent difficilement accessible.

Le 20 décembre 1928, l'Américain Hubert Wilkins survole pendant douze heures la Terre de Graham et démontre que ce n'est pas une péninsule, mais une île, et même une série d'îles. Le 31 décembre 1929, il renouvelle son exploit.

De son côté l'amiral Richard Byrd fait une reconnaissance aérienne des Montagnes de la Reine Maud, puis survole le Pôle Sud les 28-29 novembre 1929 au cours d'un raid de 2 575 kilomètres, ayant duré 19 heures aller et retour.

En 1929-1930, sir Douglas Mawson fait un nouveau voyage dans les eaux antarctiques sur la vieille *Discovery*.

De 1933 à 1935, se situe la seconde expédition de l'amiral Byrd portant sur l'océanographie, la géologie et la photographie aérienne. Nous citerons ensuite l'expédition britannique de la Terre de Graham (1934-1937), le voyage de la *Discovery-II* et du *William-Scoresby* qui marquent des centaines de baleines (1937-1938), les photographies aériennes du Norvégien Lars Christensen (1937), le vol transantarctique de Lincoln Ellsworth (1935), les importantes reconnaissances aériennes de l'expédition antarctique américaine (1939-1941), puis encore en 1948, l'expédition de Finn Ronne utilisant le bateau, l'avion et les chenillettes.

Les pilotes de l'Expédition Byrd de 1946-1947 ont survolé plus de 4 millions de kilomètres carrés, dont la moitié étaient inconnus. Ils ont relevé 8 600 kilomètres de côtes, découvert 22 chaînes de montagnes ou massifs montagneux, 20 glaciers et 5 caps inconnus. Ils ont pris de leurs avions 70 000 photographies et dressé une carte détaillée d'un tiers du continent.

La France n'a pas été tout à fait absente. Elle racheta d'occasion un mouilleur de filets américain, le répara, le baptisa *Commandant-Charcot* et après de très longues difficultés, A.-F. Liotard réussit à atteindre la Terre Adélie pendant l'hiver 1949-1950, puis y retourna les hivers suivants. Le capitaine de vaisseau Paul Tchernia, de la Marine nationale, recueillit des échantillons géologiques et les remit au Muséum national d'Histoire naturelle, où ils furent étudiés par E. Aubert de La Rüe.

GÉOGRAPHIE DE L'ANTARCTIDE.

L'Antarctide est un continent situé au Pôle Sud et dont la surface est de 13 millions de kilomètres carrés, soit un peu plus que l'Europe et le double de l'Australie. Le continent est circonscrit par le Cercle polaire.

L'Antarctide est presque totalement recouverte d'une calotte glaciaire de 1 500 à 2 000 mètres d'épaisseur et représentant un volume de l'ordre de 25 millions de kilomètres cubes.

C'est le pays le plus froid du monde, avec une moyenne annuelle de l'ordre de 25°C au-dessous de zéro. Le thermomètre y monte rarement au-dessus de zéro au cœur de l'été, mais il peut rester longtemps à — 50°C et même au-dessous.

Ce continent est situé à 3 800 kilomètres au Sud de l'Afrique, à 2 400 kilomètres de la Tasmanie, à 1 000 kilomètres seulement du cap Horn auquel il est presque relié par un archipel : Shetland du Sud, Orcades du Sud, Sandwich du Sud.

On y connaît deux grandes échancrures marines : le mer de Weddell qui s'ouvre sur l'Atlantique sud et la mer de Ross qui s'ouvre sur le Pacifique. Ces deux golfes sont séparés par un isthme glacé et personne ne sait encore si ce sont, ou non, les deux extrémités d'un détroit séparant l'Antarctide en deux fragments. De toute façon, on décrit séparément une Antarctide orientale et une Antarctide occidentale.

L'Antarctide occidentale, située au Sud de l'Amérique, est une zone plissée commençant à la Terre de Graham et se terminant à la Terre Edouard-VII. Le point culminant paraît se trouver au pic du Français, dans l'île d'Anvers, à 2 869 mètres d'altitude.

L'Antarctide orientale, plus grande et plus massive, possède le Pôle Sud et une chaîne de montagnes, les monts de la Reine Maud. Les altitudes actuellement connues atteignent 4 500 mètres au mont Nansen. L'ensemble n'est pas un plateau de glace tout uni, mais un continent au relief accentué. Les reconnaissances aériennes y ont découvert de nombreux *nunataks* ou terres libres de glaces.

Vers le Sud, face à la Nouvelle-Zélande et à l'Australie, se trouvent la Terre Victoria du Sud et la Terre Adélie, celle-ci française.

Le Pôle Sud se situe à plus de 2 000 mètres d'altitude, chiffre à contrôler.

Le Plateau continental qui entoure le continent antarctique est large de 20 à 300 milles. Il présente cette particularité d'être plus profond que partout ailleurs. Au lieu de se tenir de 0 à 200 mètres, il arrive à 500 et 800 mètres. Dès 1913, Nordenskiöld a pensé que c'était le poids des glaces qui enfonçait l'ensemble du vieux socle, y compris le plateau continental, ce qui est fort probable.

Tout le plateau continental est fortement marqué par la sédimentation glaciaire, étant recouvert de débris morainiques apportés par la banquise et les icebergs.

LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DE L'ANTARCTIDE.

Comme tous les autres continents, l'Antarctide possède un vieux socle de roches très anciennes, de schistes, des micaschistes, des gneiss et des granites, datés du Précambrien, c'est-à-dire de plusieurs milliards d'années. Ceci est valable pour l'Antarctide orientale.

Ensuite, dans le Sud, au mont Buckley, sur le glacier de Beardmore, on trouve des calcaires à algues et à archaeocyathidés. Des roches semblables ont été trouvées parmi les blocs erratiques de la mer de Weddell, indiquant que cette formation eut une grande extension. On trouve ensuite une formation de plus de 1500 mètres d'épaisseur connue sous le nom de « Grès de Beacon », qui comprend à la base des grès dévoniens à écailles de poissons, puis des grès comportant des niveaux de charbon. Tout cela a été vigoureusement faillé, mais est resté à peu près horizontal et envahi par des roches éruptives.

Entre l'Antarctide orientale et l'Antarctide occidentale, se situe le fossé de Ross-Weddell. Ce fossé est nettement marqué par une faille sur sa bordure orientale, mais personne ne peut encore *affirmer* que la mer de Ross et la mer de Weddell représentent les deux extrémités d'un seul et même détroit.

L'Antarctide occidentale est toute différente. C'est une région plissée faisant suite à la Cordillère des Andes par l'intermédiaire d'un arc d'îles qui furent appelées les « Antilles du Sud » (Shetland du Sud-Orcades du Sud et Sandwich du Sud). On y connaît des sédiments marins primaires (des schistes à Graptolithes), puis secondaires (avec des faunes d'Ammonites crétacées). Une flore jurassique a été découverte à Hope Bay (Terre de Graham). Il existe encore une faune marine éocène, puis une flore plus récente (oligocène), rappelant celles de la Terre de Feu, des îles Kerguelen et de la Nouvelle-Zélande. Enfin, de nombreuses roches volcaniques terminent la série.

Tout cela est d'un prodigieux intérêt pour les géologues et pour les biogéographes et vient s'intégrer dans les grands problèmes de la géologie et de la paléoclimatologie mondiales.

Les dernières réflexions à ce sujet seront pour rappeler les forages sous-marins qui ont été exécutés dans la mer de Ross et les déterminations d'âges d'après la radioactivité. Tout cela a montré que les périodes froides et chaudes des temps quaternaires ont été parfaitement synchrones dans l'hémisphère Nord et dans l'hémisphère Sud.

LA VIE SUR LES CÔTES ANTARCTIQUES.

La vie végétale est évidemment très pauvre et va toujours diminuant vers le Pôle Sud. Sur la Terre de Graham, les botanistes ont encore déterminé

186 espèces de lichens, alors qu'il n'y en a plus que 35 sur la Terre Victoria.

Par contre, la vie animale est innombrable. La banquise elle-même est le refuge de nombreux oiseaux, des pétrels surtout : pétrels des neiges, pétrels géants et pétrels antarctiques.

Les plus curieux des oiseaux sont naturellement les manchots, qui vivent surtout des crustacés si abondants dans les eaux antarctiques. Les deux espèces les plus intéressantes sont le petit manchot de la Terre Adélie et le manchot Empereur, qui atteint un mètre de haut et pèse 35 kilogrammes.

En mer et sur les côtes vivent les phoques et les otaries. Les phoques n'ont pas d'oreilles externes et c'est ce qui les distingue des otaries. Les plus grands des phoques sont connus sous le nom d'*éléphants de mer* et atteignent cinq mètres de longueur. Ils se nourrissent surtout de céphalopodes (seiches et calmars). Les autres sont les *léopards de mer*, moins grands, à fourrure tachetée sur les flancs, plus agressifs, mangeurs de manchots et de petits phoques.

Les otaries, quelquefois appelées *phoques à fourrure*, sont encore abondantes dans les eaux antarctiques.

Les plus importants des mammifères marins sont les baleinoptères ou rorquals. Il y a le *rorqual commun*, puis le *rorqual bleu*, appelé couramment baleine bleue, qui est le plus grand cétacé des mers du Sud, atteignant 30 mètres de longueur. Ces grands animaux vivent eux aussi, surtout de crustacés, d'une sorte de crevette pélagique, qui se rencontre en bancs d'une densité extraordinaire.

LE PARTAGE DE L'ANTARCTIDE.

Malgré son aspect peu engageant, l'Antarctide est l'objet de convoitises. Les divers explorateurs du XIXe siècle avaient plus ou moins pris possession de terres mal définies au nom de leur Gouvernement, mais ce n'est que le 20 février 1907 que la question d'un partage se posa. Ce jour-là, le sénateur canadien Poirier proposa de remplacer les anciennes thèses de souveraineté par celle de secteurs triangulaires compris entre les méridiens des pays riverains des mers antarctiques.

Ce point de vue ne fut pas admis et chacun fit valoir ses droits historiques : l'Angleterre en 1908, la Nouvelle-Zélande en 1923, la France en 1924, l'U.R.S.S. en 1926, l'Australie en 1933, etc. L'Argentine et le Chili s'opposent vigoureusement à ces prétentions, tandis que les Etats-Unis se réservent. On peut espérer que personne n'engagera une guerre pour occuper 13 millions de kilomètres carrés de glaces. On peut même se demander pourquoi tout le monde veut se partager l'Antarctide.

L'Antarctide présente peut-être un intérêt stratégique, malgré la longueur de ses hivers ? Toujours est-il que l'on s'attend à voir certains pays continuer à occuper en permanence les bases créées à l'occasion de l'Année

Géophysique. L'internationalisation du continent est à l'ordre du jour et la Nouvelle-Zélande a manifesté l'intention de soulever la question devant l'Organisation des Nations Unies.

Quelles peuvent bien être les richesses réelles de l'Antarctide ?

LES RESSOURCES DE L'ANTARCTIDE.

A voir l'âpreté avec laquelle les divers pays du monde veulent se partager l'Antarctide, terre vide d'habitants, on peut bien soupçonner qu'il y existe quelques richesses exploitables.

Nous dirons d'abord un mot des richesses minérales connues. Elles n'ont pas été véritablement prospectées, puisque la glace recouvre la presque totalité du continent.

On sait qu'il existe des tonnages considérables de charbon dans l'Antarctide orientale. C'est un charbon comparable à celui de l'Afrique du Sud, mais qui n'est évidemment pas exploitable dans les conditions actuelles.

La structure géologique connue permet de supposer qu'il existe, comme dans tous les vieux socles, de l'or, du cuivre et de l'uranium.

La seule découverte importante a été celle de filons pyriteux dans les Shetland du Sud, vus par Weddell en 1821, retrouvés par Ferguson un siècle plus tard, en 1921. Une des lentilles a pu être suivie sur près de 3 kilomètres et le tonnage est donc intéressant. On a signalé des minerais de cuivre dans la Terre de Graham, l'île d'Anvers, puis de la pyrite et de la galène dans la Terre Mary Byrd.

Enfin, en 1946, F. A. Wade a écrit dans le journal *Oil Weekly* un article qui fit sensation : « Du pétrole en Antarctide ». Ce n'est pour le moment qu'une vue de l'esprit.

On voit donc que, dans l'état actuel des choses, les richesses minérales connues ne sont pas de nature à provoquer une grande concurrence entre nations.

Par contre, il y a une richesse exploitable, et exploitée : les baleines et les phoques des côtes antarctiques.

La chasse au phoque se pratiquait au début du XIXe siècle et nous avons vu que c'étaient les phoquiers qui firent les premières découvertes.

Depuis 1923, l'industrie baleinière a pris une grosse importance.

Depuis plus d'un siècle et demi, on a chassé les éléphants de mer pour l'huile et les otaries pour leur fourrure. On les a massacrés bêtement par millions. Cinq à dix phoques donnaient une tonne d'huile très appréciée pour l'éclairage. Actuellement l'huile de phoque est désodorisée et entre dans la composition des produits de beauté, de certaines margarines et beurres synthétiques, voire même de certains fromages.

Quant aux animaux appelés communément « baleines », ce ne sont pas de vraies baleines, lesquelles ont à peu près disparu, mais des *baleinop-*

tères, dont le plus important est le *Rorqual bleu* ou *Baleine bleue*, qui atteint 30 mètres de longueur et pèse plus de 120 tonnes. Le *Rorqual commun* est fort abondant dans l'Antarctique, représentant 75 p. 100 des cétacés des mers australes. Une « baleine » de 20 mètres, pesant 80 tonnes, donne 35 tonnes de graisse, 27 tonnes d'huile. Ces huiles sont employées pour la fabrication de la margarine. L'huile de foie de baleine est conservée pour l'industrie pharmaceutique.

Les baleinoptères sont chassés dans l'Antarctique pendant l'été austral, de décembre à mars, par des expéditions composées d'un navire-usine pouvant atteindre 25 000 tonnes, accompagné de navires-chasseurs, rapides et puissamment outillés.

Il y a là une source de richesse considérable, mais nous l'avons dit, les massacreurs pressés de s'enrichir auraient détruit la totalité des cétacés si des mesures de protection n'étaient intervenues.

En ce qui concerne les grands baleinoptères, une réglementation internationale stricte a été établie. Les bases en furent posées en 1937 et 1938, mais c'est à Washington que fut créée, en 1946, la Commission baleinière internationale, à laquelle ont adhéré toutes les nations pratiquant la chasse aux cétacés. Les principales dispositions portent sur la limitation des captures, sur la protection des jeunes, la fixation d'une taille minima et l'établissement de zones de réserve où la chasse est totalement interdite. En principe, chaque expédition est surveillée par un inspecteur chargé de contrôler l'application de ces dispositions.

Actuellement, les accords internationaux autorisent la mise à mort de quinze mille « baleines » par an.

C'est une industrie importante, puisque pour la saison 1956 et pour l'ensemble de l'océan Antarctique on a compté une vingtaine d'expéditions, norvégiennes, britanniques, sud-africaines, japonaises, hollandaises, russes et argentines, comportant 13 500 hommes d'équipage.

L'ANNÉE GÉOPHYSIQUE INTERNATIONALE 1957-1958.

Au point de vue scientifique, il reste beaucoup de points à résoudre en Antarctide.

On sait que le Pôle Nord se déplace de quelques mètres par an, mais on ne connaît pas les déplacements du Pôle Sud. S'ils sont égaux et en sens inverse de ceux du Pôle Nord, cela confirmera que c'est bien l'axe des pôles qui se déplace légèrement, mais s'il n'en était pas ainsi, il faudrait admettre que le déplacement des pôles est dû à des déformations du Globe. Cela provoquerait de nouvelles hypothèses.

L'épaisseur du manteau de glace antarctique reste inconnue. La méthode séismique permettra de la définir. Nous saurons aussi si la mer de Ross et la mer de Weddell constituent les deux extrémités d'un grand détroit ou bien si elles ne sont vraiment que deux golfes profonds. Cette épais-

seur de la glace est fort importante à tous égards. Les mesures qui ont déjà été faites, en Nouvelle-Souabe, ont montré que le socle rocheux est situé à 700 mètres *au-dessous* du niveau de la mer. Il semble probable que cette partie du continent s'est affaissée sous le poids des glaces, comme ce fut le cas pour la Scandinavie et le Canada au cours de la grande période glaciaire des temps quaternaires. Depuis que les glaces ont fondu, le socle s'est soulevé de plus de 250 mètres.

Plus simplement, la topographie du continent antarctique est mal connue et les altitudes publiées varient selon les observateurs. L'océanographie des mers antarctiques n'en est qu'à ses débuts et il nous reste beaucoup à apprendre sur les courants, les marées, etc.

Aussi bien, en 1951, de bons esprits suggérèrent de reprendre l'idée des « années polaires » qui avaient rendu tant de services en 1882-1883 et en 1932-1933 dans les régions arctiques. 1957 devait correspondre au soixante-quinzième anniversaire de la première année polaire.

Le projet prit corps un peu différemment sous le nom d' « Année géophysique internationale ». Trente-sept nations y participent et y consacrent près de 200 milliards de francs. Grâce à l'insistance du R.P. Lejay, président du Comité national français, la France y collabore utilement avec un crédit de 1 500 millions. Cette nouvelle formule a l'inconvénient d'éliminer théoriquement les géographes et les naturalistes, en limitant les recherches aux secteurs dépendant de la Géophysique. Dans la pratique, il n'y aura pas d'exclusive. D'autre part, cette organisation internationale étudiera la Terre entière.

Le programme est immense et à l'échelle de la planète : météorologie, glaciologie, sciences naturelles, physique ionosphérique, pesanteur et ses anomalies, géomagnétisme, rayons cosmiques, océanographie, etc.

Quelle sera la part du Continent antarctique dans cette gigantesque entreprise ?

Cette part sera vraiment notable, puisqu'elle comporte l'installation d'une trentaine de stations d'importances diverses.

Les Américains équipent cinq stations : une au Pôle Sud même, les autres sur la Terre d'Edith Ronne, dans la mer de Ross, sur la Terre Mary Byrd et la Terre de Wilkes. L'U.R.S.S. a trois stations : sur la Terre de Wilkes, au pôle magnétique et au centre de l'inlandsis. L'Angleterre équipe cinq stations ; l'Australie et la Nouvelle-Zélande : quatre ; la République Argentine : trois ; la Norvège, le Chili et le Japon : chacun une. En dehors de la station des îles Kerguelen, la France en a deux sur la Terre Adélie.

La première difficulté est de conduire le personnel et le matériel à pied d'œuvre dans des régions où la température descend à — 50°C et les vents dépassent 150 kilomètres à l'heure. Les avions doivent tout parachuter sur la neige molle : les hommes, les maisons démontables, l'essence, de petits avions et des chenillettes, tout un matériel.

Déjà, pendant notre hiver 1955-1956, qui correspond à l'été antarctique, des milliers d'hommes de douze nations avaient commencé à préparer les bases situées sur tout le pourtour du continent. Les avant-gardes françaises, argentines, américaines, chiliennes et russes étaient installées. Pour donner une idée de l'importance de ces expéditions, nous citerons deux chiffres : l'expédition américaine de l'hiver 1955-1956 comptait sept navires, 1 800 hommes, des avions et des hélicoptères ; le matériel transporté par les bateaux russes représente le chargement de plus de cent wagons de chemin de fer. Des dizaines de millions de litres d'essence ont été entreposés dans toutes les bases.

Les préparatifs furent achevés pendant l'été austral 1956-1957. Du côté français, la troisième expédition est arrivée en Terre Adélie le 7 janvier 1958, assurant la relève des vingt-trois savants et techniciens arrivés l'an dernier.

C'est avec angoisse que le monde entier a suivi les péripéties dramatiques du voyage du Dr Fuchs et d'Hillary. C'est avec soulagement et enthousiasme qu'on apprit la réussite sensationnelle de l'expédition transantarctique du Commonwealth. Partie de la base Shackleton, sur le bord de la mer de Weddell, le 24 novembre 1957, l'expédition commandée par le Dr Fuchs est arrivée saine et sauve à la base Scott, sur la mer de Ross, le 2 mars 1958, après avoir parcouru 3 500 kilomètres. Le Continent blanc avait été enfin traversé de part en part, via le Pôle Sud, par voie terrestre.

L' « Année géophysique » s'est terminée officiellement le 31 décembre 1958. Trois cents stations côtières et six stations intérieures ont permis des observations scientifiques à plus de cinq cents spécialistes.

Ces observations demanderont des années de travail de dépouillement et d'interprétation, mais on connaît déjà quelques chiffres nouveaux.

Les Russes ont découvert le pôle du froid dans leur station de Vostok, avec une température minima de — 87°C et une moyenne annuelle de — 57°C, battant de loin tous les records de la Sibérie. La température est moins basse sur les côtes, avec une moyenne annuelle de — 12°C et un minimum de — 40°C.

Le seul volcan actif de l'Antarctide, l'Erebus (4 050 m d'altitude), a été survolé par Paul-Emile Victor en janvier 1957 et gravi en 1958 par une équipe néo-zélandaise.

Les résultats les plus étonnants concernent les glaces. Il se confirme que les deux Antarctides sont séparées par un immense sillon, allongé de la mer de Weddell à la mer de Ross. Le sillon englacé se tient à une altitude moyenne de 1 500 mètres, mais le socle rocheux détecté par les méthodes géophysiques serait à — 2 200 mètres. Ce sillon serait un grand fossé tectonique. L'Antarctide orientale (ou Grande Antarctide) connaît des altitudes de plus de 4 000 mètres. L'épaisseur de la glace y atteint localement 4 200 mètres, le socle se trouvant généralement au niveau de la mer ou au-dessous, à l'exception de quelques chaînes de montagnes. L'altitude moyenne

des coupoles de glace est de l'ordre de 2 200 mètres. Il est confirmé que les ressources minérales ne présentent pas d'intérêt économique.

Des esprits hardis ont déjà proposé de provoquer la fonte des glaces pour faciliter la prospection minière. Même si la chose devenait possible, elle aurait une conséquence immédiate que les apprentis sorciers n'ont pas prévue : le niveau général des océans remonterait de 30 à 50 mètres. Tous les ports du monde seraient noyés et toutes les terres basses recouvertes de 30 mètres d'eau...

Malgré la fin de l'Année géophysique, certaines stations restent occupées et les observations scientifiques vont continuer. Espérons donc que l'Antarctide restera seulement le continent des compétitions scientifiques et pacifiques.

RAYMOND FURON,
de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

CHRONIQUE DES LIVRES

DE LA PIERRE PHILOSOPHALE A L'ATOME

par René MARCARD *(Plon)*

Ce livre pourrait être intitulé « L'Aventure de la Chimie », car c'est, en fait, l'histoire de cette science qu'il nous raconte — d'un point de vue assez particulier, d'ailleurs. La plus grande partie de l'ouvrage se rapporte, en effet, à l'alchimie, et nous devons féliciter M. Marcard d'avoir précisé avec tant de soin et tant de clarté les méthodes et les buts des alchimistes. Bien des lecteurs n'apprendront pas sans surprise que les Raymond Lulle, les Basile Valentin et leurs émules étaient, non des charlatans, mais « des savants d'une valeur incontestable, modestes, sincères, souvent mystiques, qu'il serait profondément injuste de juger sous l'angle de nos conceptions modernes ». Ce n'est pas sans intérêt non plus qu'ils liront l'exposé de l'apport, combien ignoré, des préhistoriques, des Mésopotamiens, des Hébreux et des Egyptiens.

Le reste de l'ouvrage prêtait assurément à moins d'originalité. L'auteur le mène depuis Lavoisier jusqu'à la fission de l'atome, en passant par la genèse des matières plastiques et en brossant au passage le portrait pittoresque des grands chimistes.

P. R.

SIGNIFICATION ET VÉRITÉ

par Bertrand RUSSELL *(Flammarion)*

Agé aujourd'hui de quatre-vingt-sept ans, lauréat Nobel, champion de l'anticonformisme le plus prononcé, sur le plan politique, social et religieux, mathématicien de réputation universelle et philosophe de génie, M. Bertrand Russell est à peu près ignoré du public français. Ignorance inexplicable si l'on se rappelle que ce penseur prolonge la tradition cartésienne en fondant son œuvre sur la logique, « la grande libératrice », dit-il.

C'est dire à quel point est le bienvenu *Signification et Vérité*, traduit avec compétence par M. Philippe Devaux, dans lequel le savant envisage le problème général de la connaissance. Pour lui, celle-ci est bâtie sur le langage, et l'épistémologie est le développement de la logique. Le lecteur sera entraîné par cette pensée « pure » qui ne connaît pas de compromis avec la rigueur, et par l'originalité et la hardiesse de démonstrations qui construisent le savoir sur la syntaxe.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 123.)

L'OURS

par PAUL VIALAR

JE n'avais jamais chassé l'ours.

Il n'y a à cela rien d'étonnant. Cela fait bien dix ans que l'ours brun, le seul qui vive chez nous, a disparu des Alpes françaises et même lorsque j'y chassais, il n'en existait plus guère. Pour les Pyrénées, les Basses-Pyrénées surtout où il en demeure encore, dans les vallées d'Aspe et d'Ossau, s'ils étaient rares déjà au moment dont je parle, il y en avait encore en nombre suffisant et plus dans cette partie que sur tout le versant français. Il ne m'avait jamais été donné de le poursuivre où il est encore en nombre, que ce soit dans les Abruzzes, en Yougoslavie, au Monténégro, en Albanie, en Bulgarie ou en Roumanie où il n'est plus guère possible d'aller, pas plus qu'en Russie où l'Oural et le Caucase en sont richement peuplés.

J'en avais vu au Canada, en hiver, qui regardaient passer mon train montant vers les Rocheuses, dans la réserve, après Banf, et surtout dans les cirques où ils ont la réputation d'être difficiles et même souvent plus féroces que les tigres et les lions. Il y avait aussi longtemps que je n'avais rencontré de « montreurs » comme on en voyait, autrefois, dans nos villages proches de la frontière italienne et qui faisaient danser quelque Martin tenu par une chaîne assujettie à un anneau passé dans le nez de la bête.

Je n'aime pas les animaux en captivité et quelle que soit celle-ci. Le spectacle de leur asservissement m'est pénible et je n'éprouve aucun plaisir à les voir dompter. Je comprends leur révolte et il m'est arrivé de la souhaiter. Je n'en admire pas moins le sens, qui pourrait être considéré comme un sixième sens, que possèdent les grands dompteurs d'animaux sauvages, fait surtout d'une connaissance, d'une compréhension parfaite et souvent même d'amitié pour eux. Face à des fauves en liberté (cela m'est arrivé en Afrique et de tout près) je ne ressens aucune crainte, il me semble que je leur fais confiance et qu'ils savent que je ne leur veux pas de mal alors que je ne suis armé que d'un appareil photographique. M. Quijoux, l'inspecteur des chasses et le gardien de la réserve de Bouna qui y a suc-

— Ci-dessus, portrait de Paul Vialar (*Cliché Lipnitzki*).

cédé à Matta assassiné par les Lobis, m'a dit considérer ma confiance comme d'une grande légèreté : il ne m'a pas convaincu.

J'étais, ce jour-là, bien loin du continent africain et je n'aurais pas plus songé à un lion qu'à un ours si, immobilisé dans une petite ville des Basses-Pyrénées par une panne de mon automobile, je ne m'étais trouvé, désœuvré et à l'heure de midi, alors que je flânais sur la grand-place, devant un homme qui montrait un ours et qu'entouraient les gamins qui venaient de sortir de l'école.

C'était une sorte de gitan à la peau basanée, assez beau de visage et possédant, sous des vêtements en loques, un corps puissant et bien fait, un garçon jeune — il ne devait guère dépasser trente ans — qui, dans sa tribu, lorsqu'il s'y trouvait, devait plaire aux femmes et les dompter sans chaînes grâce à son regard noir, à ses beaux cheveux ondulés, presque crépelés. L'animal qu'il montrait, qu'il faisait danser au son d'une petite flûte aigre, était un ours brun, un ours des Pyrénées, une femelle devant peser dans les cent cinquante kilos tout au plus et qui se dandinait non pas suivant la cadence de la frêle musique, mais celle-ci visiblement épousant ses pas gauches et lourds. L'ours paraissait, dès le premier abord, en mauvaise santé, le poil comme mangé aux mites, avec de grandes plaques dénudées sur le dos, son œil était terne et, pour tout dire, il faisait pitié s'il obéissait cependant de son mieux à ce que lui demandait son maître.

Un instant, comme le voulait la tradition, je pensai que celui-ci était italien, mais nous étions loin du Trentin et je sus, quand je lui eus parlé, qu'il était espagnol et gitan né à Albaïcin. Sa quête faite, lorsque les gamins se furent dispersés et que je l'eus abordé, j'appris tout cela et bien d'autres choses encore : que son ours, en effet, était très malade et que s'il le montrait malgré tout c'était parce qu'il avait besoin d'argent ; qu'il craignait de le perdre et qu'alors il ne saurait comment en retrouver un autre, celui-ci étant toute sa fortune et son gagne-pain ; que l'inquiétude était en lui en ce qui concernait non seulement le présent mais l'avenir et que, tout bien pesé, il était des plus malheureux.

Je lui donnai quelque argent, autant pour lui que pour l'ours et pour que celui-ci eût de ce miel dont son maître me disait qu'il était friand. Je m'assurai même, grâce à une visite en compagnie de l'homme chez un épicier, que cet argent serait dépensé comme je l'entendais. Puis je quittai mon gitan et allai prendre des nouvelles de ma voiture. Elles n'étaient pas bonnes, il fallait, pour qu'elle pût reprendre la route, qu'on y changeât une pièce importante, et celle-ci n'existait pas au pays. On avait téléphoné pour s'en procurer une à la ville, mais il ne fallait guère compter la voir arriver, même en envoyant spécialement une camionnette pour la chercher, avant vingt-quatre heures... ce qui, en comptant le temps nécessaire à la réparation, me contraignait à rester au moins encore deux jours pleins dans ce pays.

Je ne sais à quoi je passai l'après-midi. Le soir je me couchai de bonne

heure et me levai tard le lendemain : il n'y avait rien à faire à cette époque, dans cette petite ville d'eau où ce n'était pas la saison. Quand je me retrouvai à nouveau sur la place, il était midi comme la veille et je cherchai instinctivement des yeux mon homme et son ours. Je n'aperçus ni l'un ni l'autre et j'en conclus que le montreur était parti vers un autre village. J'allais rentrer à l'hôtel — on m'y avait promis des truites du torrent, non de ces truites d'élevage dont la chair ne ressemble en rien à celle des poissons que l'on pêche autrement qu'avec une épuisette — lorsqu'au détour de la rue qui y menait je me trouvai nez à nez avec le gitan.

Il était seul, le dos courbé, la tête basse :

— Et votre ours ? lui demandai-je.

— Il est mort, me dit-il, mort cette nuit, et je ne sais ce que je vais faire en dehors de vendre sa peau. J'y tenais, à cet animal, de toutes les manières. Pensez que cela faisait cinq ans que nous étions ensemble. Je l'avais acheté à un autre gitan qui ne le traitait pas bien. Avec moi Zoé — je l'appelais ainsi car c'était une femelle — n'a pas été malheureuse. Mais à présent c'est fini et, si nous gagnions ensemble notre croûte, je ne sais pas comment je vais y arriver tout seul.

— Vous travaillerez, dis-je.

— A quoi ? me demanda-t-il ingénument.

Eh ! oui, à quoi ? Pablo était bien incapable de vivre autrement que comme il l'avait fait jusqu'alors. Les chaînes de l'ours étaient pour lui la liberté, celle d'aller sur les routes, de coucher au hasard, de pouvoir, quand il le fallait, faire une quête justifiée et qui payât la nourriture, car pour le couvert l'homme et la bête se débrouillaient toujours. Oui, à quoi pourrait travailler Pablo ? Et n'était-il pas, maintenant, condamné à mourir de faim ? Pablo sans ours ! Mais comment lui en procurer un autre ?

J'avoue que je n'y songeais même pas et qu'il fallut que mon hôtelier, au cours du déjeuner, me demandât, les truites servies, ce que j'avais fait de mon temps en attendant que fût réparé mon véhicule, pour que je lui dise l'histoire de Pablo :

— Un ours ? me dit-il, mais cela se trouve dans nos régions et je connais des hommes dont c'est le métier d'en tuer ou d'en capturer.

— Il y en a donc encore tant que cela ?

— Ceux qui savent pensent qu'il n'en reste plus guère que soixante à soixante-dix sur notre versant. Vous voyez d'ici, de ma terrasse, le pic du Midi d'Ossau ? Eh bien ! un homme qui connaît la montagne est certain d'en trouver là, ils y vivent entre quinze cents et deux mille mètres d'altitude. Ce qu'ils aiment, ce sont les forêts de hêtres et de sapins, bien exposées au nord à cause de la fraîcheur à laquelle ils tiennent, bien inextricables et mettant ainsi à leur portée, sous des arbres plus vénérables, des fourrés riches en baies et en fruits sauvages. Car ces animaux-là adorent les myrtilles, les framboises, et le miel bien entendu...

Ecoutant ces paroles je me réjouis d'avoir procuré à la malheureuse

ourse de son dernier régal. Mais mon restaurateur continuait :

— Non, il ne reste pas beaucoup d'ours mais il y en a encore. Et c'est pourquoi la chasse en devrait être sévèrement réglementée et même interdite. Certes l'ours commet parfois des dégâts ; il lui faut de temps à autre de la viande et il lui arrive d'attaquer les troupeaux, de mettre à mal quelques moutons, mais on pourrait indemniser les bergers, cela ne coûterait pas ce que coûtaient autrefois, avant la myxomatose, les dégâts de lapins, et nous aurions bientôt des ours en quantité, la race ne menacerait plus de disparaître de chez nous.

— On en tue donc encore beaucoup ?

— Il y a des gens qui en font leur spécialité, comme Jean Sarrieu, de Saint-Mamet, dans la Haute-Garonne, qui, entre 1905 et 1913, la chose est connue, possédait une chienne du nom de Diane qui était ardente sur l'ours quoique ces animaux effrayent souvent le chien. Avec elle seule, il en tua seize dans les montagnes de Luchon. Chez nous, Toussaint Saint-Martin, d'Eaux-Chaudes, a, à lui seul, vingt-neuf ours sur la conscience.

— Et ici ? demandai-je.

— Ah ! ici, fit-il, tout le monde sait qu'il y a Frédinet, Frédinet que nous appelons « Séquent ».

— Pourquoi cela ?

— Sans doute parce qu'il est fort tout en étant vif, parce qu'il est gros... conséquent.

— Et ce « Séquent », on peut le voir ?

— Cela est facile. Il est maréchal ferrant.

— Vous avez donc encore des chevaux au pays ?

— Plus guère. Mais il s'en contente. Et puis il est bon qu'il n'ait pas trop à faire, comment autrement aurait-il le temps de chasser ?

Mon déjeuner fini j'allai tout droit chez Frédinet. Il ne travaillait pas à son soufflet. Il était simplement sur son seuil, assis sur un banc vermoulu placé sous la vigne qui couvrait son mur verdi par le sulfate. Quand il eut bien poliment répondu à mon salut, je lui dit ce qui m'amenait : puisqu'il savait où l'on trouvait des ours, se sentirait-il capable de m'en procurer un ?

— Eh ! fit-il, comme vous y allez ! Un ours ça ne se trouve pas comme ça. Et de plus, si je vous comprends bien, vous le voudriez vivant ? Bien sûr, j'ai besoin d'argent, mais cela irait chercher cher...

Il ne disait pas non et, si je découvrais là l'occasion de voir des ours en liberté, j'y voyais aussi le moyen de passer de façon inattendue et passionnante cette journée du lendemain qui, sans un pareil intermède, promettait de se montrer interminable. De plus, on n'irait pas à la recherche des ours pour les mettre à mort et, si l'on parvenait à s'emparer de l'un d'eux, ce serait rendre un sérieux service à ce Pablo qui m'avait paru désemparé, désespéré, et qui avait attiré ma sympathie.

— Nous allons faire un marché, monsieur Séquent, dis-je. Pensez-

vous pouvoir me mener en montagne demain et m'y faire voir des ours ?

— Cela est possible, fit-il, et je vis son œil s'allumer, cet œil gris que la graisse des joues enfonçait dans son orbite.

— Si vous m'en faites apercevoir, je vous paierai une somme dont nous allons convenir. Si vous réussissez à vous emparer de l'un d'eux — et je lui expliquai quelle était ma raison — je vous réglerai l'animal au cours d'achat des ménageries.

— Vous savez que cela va chercher loin ?

— Qu'importe, décidai-je, si j'ai votre accord je n'ai qu'une parole.

— Je n'en doute pas, dit-il. De toute manière je ne cours aucun risque, même si vous reculez devant la somme et, si je prends un ours, il ne me restera pas sur les bras, ce n'est pas la demande qui manque.

— Comment allons-nous procéder ?

— Si j'avais quelques jours devant moi...

— Mais vous ne les avez pas. Je dois repartir après-demain.

— Dommage, ce sera moins facile. Mais tout de même...

Je l'entendais à demi-mot et je savais que s'il mesurait la difficulté de l'expédition et sa possibilité de réussite, j'avais bien mis la main sur l'homme qui, au pays, connaissait le mieux les habitudes des animaux, que de plus s'il ne chassait pas l'ours plus souvent c'était qu'il n'avait pas tous les jours la certitude, et sans se déranger, de vendre sur-le-champ sa prise s'il en faisait une.

— De toute manière, il y aura l'indemnité...

Je dis le chiffre et celui-ci lui parut sans doute assez gros pour qu'il fût tenté car il répondit aussitôt :

— D'accord. Mais je vous donnerai tout de même un fusil, ce sont des animaux avec lesquels il ne faut pas plaisanter.

— Comment allons-nous faire ? questionnai-je.

— Il y a différentes manières de s'y prendre, mais puisque c'est une capture que nous voulons tenter, il faut se décider pour une certaine méthode. Il y a « l'affût », « la tanière », « la piste » et « l'approche ». Avec l'affût, j'ai parfois mais rarement il faut le dire, obtenu des résultats sauf, au printemps, dans les champs de mugette. Quand on a la chance de tomber sur le cadavre d'un animal que l'ours a traqué, tué et commencé à dévorer, en se plaçant sur un rocher élevé ou un arbre, on a une possibilité de le voir revenir et de le tirer. Mais il faut se méfier, si l'ours n'y voit pas bien, il a, par contre, une oreille extraordinaire et un odorat merveilleux. L'ours brun, celui qui nous intéresse, le seul de nos contrées, est plein de sagesse, d'audace, de réflexion, sans oublier sa force qui n'est pas négligeable. J'en ai tué un, une fois, il y a longtemps, qui avait réussi à prendre un isard blessé d'une balle par un chasseur. Pour la chasse à la tanière, elle ne se pratique qu'en hiver et pas chez nous. La chasse à la piste ne peut se faire sans chien et seulement par temps de neige, en novembre, avant la rentrée de l'ours dans son gîte où il passe, en somnolant, la mauvaise saison. Nous n'avons donc que « l'approche » et,

à l'époque où nous sommes, nous ne pourrions procéder d'autre manière. C'est, du reste, la plus passionnante.

— Et pour cette approche ?

— Il n'y a que deux moments favorables : l'aube ou le crépuscule, alors que l'animal sort ou rentre chez lui. En faisant bien attention au vent, on arrive à surprendre la bête en plein découvert, elle ne se retourne jamais quand elle cherche sa nourriture.

— Cela va pour la tirer, mais pour la capturer ?

— Ceci est une autre histoire et il nous faudra aviser sur place, et selon les circonstances. J'emporterai des cordes. En attendant, si nous voulons être à pied d'œuvre à l'aube, il nous faudra partir au milieu de la nuit. Rendez-vous ici à deux heures. Vous serez seul ?

— Non, dis-je, j'amènerai quelqu'un avec moi, un gitan qui a dressé des ours.

J'avais décidé d'emmener Pablo.

A deux heures de la nuit il était avec moi devant la maison de Séquent et celui-ci déjà était prêt. Il me tendit un fusil calibre 12 et des cartouches à balles hélice, en prit un autre qui était une carabine à balles et ferma sa porte à l'aide d'une clef qu'il enfouit dans sa poche. Il était chargé comme un baudet, un sac à dos sur les épaules et des cordes autour du corps.

— Je n'ai rien pour votre ami, me dit-il après que je lui eus présenté Pablo.

Mais celui-ci grommela qu'il n'avait besoin de rien d'autre que ce qu'il avait dans ses musettes qui lui battaient les flancs et qui paraissaient assez gonflées. Nous ne le questionnâmes pas plus avant, la route était longue jusqu'à la montagne et le silence de la nuit nous incitait à nous taire, à garder toutes nos forces pour l'escalade que nous allions entreprendre. Nous suivions Séquent tous les deux, moi d'abord, puis Pablo qui portait en lui un espoir, bien léger sans doute, mais qu'il ne possédait plus la veille alors que sa bête venait de mourir. Bientôt cela monta de façon abrupte et si difficile que nous trébuchions souvent, glissant, tombant sur les paumes et nous ensanglantant les mains et les genoux sur les rochers, mais quand je dis « nous », je veux dire Pablo et moi, car pour le gros Séquent cette promenade paraissait aussi naturelle qu'habituelle.

Enfin, après avoir grimpé longtemps, et alors que la nuit commençait à pâlir, nous arrivâmes sur une partie moins abrupte et qui était une manière de forêt. Séquent me souffla que nous nous trouvions à ce moment dans un bois de hêtres au pied desquels s'enchevêtraient des buissons assez inextricables dans lesquels nous nous prenions les pieds, ce qui ne facilitait pas notre marche car, sauf pour ce qui pouvait être par endroit des coulées, nous nous trouvions dans une nature vierge. Il connaissait l'endroit, nous plaça et nous fit comprendre qu'il ne nous restait plus qu'à attendre. Le temps passa, puis le jour monta. La montagne entière bientôt s'embrasa. Avant même qu'il eût fait tout à fait jour, Séquent nous avait fait signe d'avancer et, copiant ses gestes, nous le suivions en silence et avec la plus

grande circonspection. Nous allâmes longtemps ainsi, mais nous ne vîmes rien et, quand il fut près de neuf heures, haletants, brisés, nous nous arrêtâmes et, cette fois, Séquent parla sur le timbre, éleva la voix :

— C'est raté, dit-il. Il y avait bien un ours et je l'ai suivi, mais à aucun moment je n'ai pu l'approcher d'assez près.

— Un ours ?

— Eh oui ! Vous ne l'avez donc pas vu ?

— A aucun moment.

— Où avez-vous donc les yeux ? Nous nous sommes trouvés à un moment à quelque cent mètres de lui.

— Vous auriez dû le tirer !

— Vous le vouliez vivant. En tout cas, comme je vous l'avais promis, je vous ai montré un ours.

— Montré !... montré ! dis-je...

— Je ne suis pas responsable si vous avez mauvaise vue.

Je pensais qu'il se moquait de moi et qu'il voulait, m'ayant seulement promené dans la montagne, toucher la prime que je lui avais promise au cas où il me montrerait un ours. Mais Pablo dit, ayant mis le nez au sol :

— Il a raison. Il y avait bien un ours. Voici ses traces et toutes fraîches.

— Tu l'as vu, toi ?

— Non, mais ce n'est pas une raison.

— En tout cas, c'est manqué et il ne nous reste plus qu'à redescendre, dit Séquent, l'ours est rentré chez lui et nous n'aurions aucune chance de le revoir avant le crépuscule.

Pablo était déçu, accablé, et moi je ne croyais plus à la possibilité de rencontrer un de ces plantigrades, même si le gitan m'affirmait qu'il y en avait bien eu un devant nous.

— Il faut que je reparte demain, ma voiture sera prête ce soir, dis-je.

— Si vous croyez ce que promettent les garagistes ! Et puis, en admettant que nous attendions à ce soir, et que, la nuit tombée, il nous faille quatre heures pour redescendre, vous arriverez bien à temps pour partir demain, d'autant que si nous demeurons ici nous pourrons faire la sieste.

— A-t-on une chance de voir un ours au crépuscule ? demandai-je à Séquent.

— Autant que nous en avions d'en rencontrer un ce matin.

Ma foi, je voulais en avoir le cœur net, savoir si l'on se moquait de moi ou si Séquent disait la vérité. De plus, j'étais rompu et une marche de quatre heures après les sept que nous venions de passer à l'approche d'un ours peut-être imaginaire, me parut soudain au-dessus de mes forces. Séquent avait des provisions. Nous nous restaurâmes et nous étendîmes sous un rocher. La nuit ne venait pas encore quand nous reprîmes conscience, appelés par Séquent. Nous nous mîmes debout et le suivîmes alors qu'il avançait de nouveau, le nez au sol, disant que les traces du matin pouvaient nous mener vers la tanière de l'ours et que nous avions,

dans ce cas, une chance de l'en voir sortir à la tombée du jour. Nous recommençâmes donc notre approche mais bientôt, le soleil ayant décliné, le froid commençant à se faire sentir, je perdis tout espoir.

En effet, c'était à présent le crépuscule et il ne nous restait plus guère qu'un quart d'heure devant nous pour qu'eût lieu la rencontre souhaitée. Je commençais à désespérer quand un geste de Séquent nous immobilisa.

Nous demeurâmes sur place, à l'orée d'une sorte de clairière, scrutant la pénombre commençante de tous nos yeux, et soudain je vis : devant nous se mouvait une ombre, celle d'un animal, nez au sol et posé sur ses quatre pattes. Je ne sais pourquoi je m'attendais, dans ma naïveté, à voir l'ours debout. Ici il avançait lentement, et il ne nous avait pas éventés car nous étions par rapport à lui à bon vent, il allait folâtrant doucement dans la partie dénudée, flairant le sol de son museau.

Un ours ! Ah ! jamais nous ne le capturerions vivant ! Et, après tout, j'avais un fusil entre les mains. Avant même d'avoir réfléchi, réflexe de chasseur sans doute, j'avais épaulé, tiré : l'occasion était trop belle.

Devant moi il y eut un hurlement. L'ours fit un bond terrible et, à cet instant, je vis qu'un autre ours était à quelques mètres de lui. J'avais blessé le premier et il n'avait su d'où lui venait le coup. Il était furieux — comme, du reste, l'était Séquent, comme Pablo qui était blême — et voici que, dans sa colère, il s'en prenait à son congénère, se jetait sur lui les griffes en avant. Il le terrassa, le roula dans l'herbe, y disparut avec lui. Ah ! ils ne s'occupaient de nous ni l'un ni l'autre ! Et voici que nous nous jetions tous les trois en avant, le fusil prêt mais désireux avant tout de séparer les combattants. Pablo fut le premier sur le groupe enlacé :

— Attention !... Attention !... criait Séquent qui savait le danger.

Mais Pablo ne l'écoutait pas. Il avait arraché ses musettes, en sortait son attirail de montreur. Et le voici qui s'élançait comme un forcené inconscient dans la mêlée. Nous, le fusil à la main, nous guettions, décidés à intervenir quand cela serait possible. Mais, soudain, claudicant, un des deux ours se redressa, fit deux pas. Séquent le mit en joue. Il eut raison. C'était le blessé et, dès qu'il nous vit, il se retourna contre nous. La balle le frappa entre le cou et l'épaule et il ne fit que trois mètres vers nous avant de s'écrouler. Mais Pablo ? Pablo et le second ours ?

Pablo, quand nous le vîmes enfin, émergeant de l'herbe haute, tirait sur une chaîne... et au bout de cette chaîne, il y avait un ours. Je ne sais comment il s'y était pris, mais sans doute profitant de la rixe qui avait mis aux prises les deux bêtes, il avait réussi à museler celui qui n'était pas blessé, à l'enchaîner, à le capturer. Eh oui ! Pablo connaissait les ours, il savait comment s'y prendre avec eux ; ayant vécu avec une ourse il s'était attaqué à celui-ci sans peur, innocemment persuadé que c'était là un ours comme Zoé, un ours comme les autres qu'il avait connus.

Séquent n'en revenait pas. Il exultait du reste :

— Bonne journée. J'ai la prime. Et je vais toucher le prix pour un ours capturé vivant.

Mais Pablo ne l'entendait pas ainsi :

— Qui l'a pris, cet ours, vous ou moi ?

— Mais, sans moi, dit Séquent, jamais tu ne l'aurais approché.

— C'est bien ce que je dis. Monsieur vous payera la prime promise. Pour la capture, c'est moi qui l'ai faite.

Ils en seraient venus au mains si je n'étais intervenu :

— Vous avez raison tous les deux, dis-je : coupons la poire en deux (je songeai qu'après tout la poire c'était moi). Je paie la prime promise... et la moitié du prix de l'animal.

— Tope-là, dit Séquent qui, somme toute, avait comme l'autre fait une bonne opération. D'ailleurs, je tire mon chapeau au jeune homme, il a eu autant de courage que de cran et il a bien mérité son ours.

Nous redescendîmes vers la ville, non sans mal car Pablo parvenait difficilement à se faire suivre de son ours enchaîné dont les réactions étaient brutales et qui n'acceptait encore pas d'avoir perdu la liberté. Il faudrait aussi, le lendemain, revenir chercher la peau de l'autre et le dépecer sur place, mais ce serait l'affaire de Séquent. En somme, tout le monde était content. Séquent avait fait une belle et fructueuse chasse, Pablo avait retrouvé un ours qu'il finirait bien par dompter et faire danser comme Zoé. Pour moi j'avais vu, non seulement ce que je voulais voir, mais plus encore.

PAUL VIALAR

CHRONIQUE DES LIVRES

LE PONT DES SORTS

par Joseph PEYRÉ *(Flammarion)*

« Je suis fils de pêcheurs de Guetaria, chef de clinique à l'hôpital San Juan de Dios », dit le Basque espagnol.

« Et moi, je suis l'aîné de la maison Olçomendy, de Ciboure », répond le Basque français.

Sobres présentations qui, dans le vent brûlant du Madrid de 1936 — déjà, quelques églises flambent... — suffisent à la naissance d'une solide amitié. Ancien combattant de 1914, lassé de son milieu bourgeois et de la mentalité française d'après-guerre, Jean Olçomendy retrouve auprès de Ramiro Arocena et de quelques chaleureux Madrilènes, un goût de vivre qu'il croyait perdu. Désormais, il sera Juan, le frère de Ramiro, celui de sa « novia », la touchante Hispana, et l'un des assidus de la « tertulia », petit cercle intellectuel réuni, chaque soir, au *Café de Bilbao.*

La guerre civile et les inévitables déchirements qu'elle provoque au sein de la tertulia rompent brutalement l'insensible naturalisation de Jean Olçomendy. Refoulé en France, il regarde passer sur le pont international d'Irun à Hendaye, le flot lamentable des réfugiés parmi lesquels il cherche avec espoir quelques-uns de ses amis. « Vous aussi, ce sera bientôt votre tour ! » lui crie alors un malheureux. Sombre prophétie bientôt réalisée qui ramène le héros à un amour douloureux pour sa véritable patrie.

Ramiro, la douce Hispana, les habitués du *Café de Bilbao* et le petit peuple de la rue madrilène habitent tendrement ces lignes où vibre la voix parfois violente mais toujours sincère de José, le conteur de *Sang et Lumières.*

FRANÇOISE MANTRAND

(Suite de la chronique des livres page 172.)

UNE PLAGE DE SABLE FIN

par François Nourissier

Je rêve d'une vie qui retournerait à son enfance, à ses images, à ses sources. Et le plus tôt serait même le mieux. Ainsi des plages : l'adolescence les quitte vite et les dédaigne, elle leur préfère les villes, les clubs, et surtout ces rochers loués cher, couverts d'oursins et d'humains rougis, « la Côte », avec ses torses nus pour conduire les cabriolets, peaux qui brillent comme de sombres miroirs, changes forts, l'avion pour Nice, villages de toile aux tentes vermillon, l'Océanie, le jazz symphonique, les bombes à huile, l'essence. Plus tard, oh, plus tard, il sera bien temps d'être vieux, de retrouver ces Bretagnes, ces Charentes, les arbres verts et les maisons grises. L'homme occidental, entre ses vingt et ses cinquante ans, voue son été au bleu cru, au jaune d'or. Il offre ses bébés au soleil, comme de petites victimes à un dieu, et le dieu les noircit.

Il existe encore, en France, en été, de ces oasis du jeune âge et des familles que nos années abandonnent. Par un retournement des valeurs, ce sont des lieux devenus aristocratiques, élection du petit nombre, espèces d'îlots protestants dans la grande marée dévergondée de la mystique solaire, du péché méridional, de l'état de grâce vacancière. C'est vrai, comment dire autrement ? je vois la Côte comme une invasion démocratique, papiste, pélerinante, faisant — l'affreuse image — *tache d'huile*. C'est aux fraîches hérésies, ombrées de pins, adoucies de sable et de dunes, villas Tudor ou tudorisantes plantées face à une mer verte, allées sillonnées de bicyclettes, c'est à mes dix ans, à mes douze ans, aux années blondes de nos mères que va toute ma tendresse : La Baule, Le Touquet, Houlgate, Arcachon, Biarritz. Et Carnac : c'est de Carnac que je veux parler. Mes fils y apprennent une enfance à goût de sel et de résine, et que la marée basse oblige à faire à pieds cinq cents pas avant de tâter de l'orteil une eau remuante et froide. J'ai commencé par m'y rendre avec une condescendance écœurante : papa n'irait pas à Ramatuelle, à Sainte-Maxime, à Portofino, non, il viendrait avec simplicité, il viendrait traîner dans les dunes des semelles frottées pourtant de Sénéquier et de La Ponche. C'était voici

fort peu d'années. Depuis, je me suis civilisé, j'ai appris où doit pencher le goût. J'ai mes secrets dans cet ouest familial. En voici quelques-uns.

⁂

L'important, ce sont les avenues : sinueuses, bordées de barrières blanches et de buissons, elles se nomment « des Menhirs », « de la Plage », « des Alignements ». Des villas qui les bordent on n'a pas envie, heureusement, d'écrire qu'elles sont « cossues » ; ce sont d'honnêtes maisons chaulées, avec des pierres apparentes (cette coquetterie des architectes), des toits d'ardoise, et, dans la disposition générale, la trace d'une certaine ruse du mur envers les pins : on a évité que l'érection de celui-ci entraînât l'abattage de ceux-là. (Cette seule politesse suffirait à me faire aimer le pays.) Des pelouses, encore du sable, des ping-pong, des chiens en nombre raisonnable, des voitures grises ou noires (pudiques Peugeots ou Dauphines confiées à la main vive des jeunes mères), d'innombrables enfants blondis, des jeunes filles...

Ces jeunes filles sont l'illustration principale des avenues : longues enfants qui ont des amitiés de tennis, joueuses de quinze ans, le bout du rein posé sur le porte-bagages des bicyclettes, coquettes à nattes sur des Vespas, orgueilleuses des classes de première d'un collège Sévigné de Lyon ou d'Angers, rêveuses aux yeux sans fond, aux juponnantes robes de vichy mauve ou bleu, moqueuses, voix acides, nageuses aux formes noyées de hâle et d'une chair plus doucement abondante, joueuses, rêveuses, moqueuses, nageuses, ployantes jeunes filles aux mèches plus claires que le front, petites humaines difficiles et passionnées qui fredonnez, les yeux pâles posés loin, occupées sans doute de votre cœur, je confesse que votre présence me trouble.

« D'un trouble très pur », si les mots ne juraient pas d'être réunis. Mais grâce au diable, ils jurent ! Toutes les convoitises sont lourdes à porter ; elles grimacent vite. Point d'autre raison au sourire avec lequel j'observe nos petites filles. Les grandes personnes font pardonner ainsi le sentiment qui les *penche* — disent-elles — vers l'enfance, cette enfance ambiguë de la quinzième année qui n'a plus d'enfance que le nom — cet alibi — à moins que le nom lui-même ne serve à donner du sel et de la pointe à la sensation, qui est toute d'envie, de désespoir et de péché.

J'explore de long en large. Les lieux les plus émouvants sont les parages du Club de tennis. Trois générations s'y superposent : sexagénaires actifs (dans la religion du « Basque bondissant ») ; trentenaires au cheveu dru, leurs épouses comestibles et rieuses, service canon ; enfin le jeune peuple des bicyclistes et des mototyclistes. Toutes nos petites païennes se retrouvent ici, où des garçons leur font sentir le doux dédain de l'homme. Une jeune fille appelle, une autre s'indigne,

une troisième lève la main pour dire adieu, tout cela dans la lumière abricot et les ombres longues du soir. On entend des portières claquer, le choc sourd des raquettes et des balles, une rafale agite le faîte des pins — un roman anglais...

⁂

Spectacle : *l'arrivée à Carnac*. Une voiture s'arrête ; une jeune fille sourit, elle va en descendre ; une mère croise les mains, dans une attente pleine de douceur. La jeune fille tient un chien contre son cœur. « Noëlle... » dit-on. Noëlle a dix-sept ans. J'imagine Noëlle : c'est un petit scorpion de dix-sept ans aux cheveux longs. On l'a baptisée ainsi à son dernier anniversaire, qui tombe en octobre. Les femmes de ce signe sont en quelque façon fatales, lui a-t-on expliqué. Mais c'était une galanterie de garçon ; elle l'a pris ainsi. Les garçons, chacun a sa manière pour surprendre et faire sourire : la guitare, le plongeon, la révolte ; celui-là c'était le zodiaque. Au petit scorpion il ne faut pas longtemps pour décevoir et blesser. Dix minutes, deux gestes, une parole lui suffisent. A sa mère elle a dit : « Attention au général, s'il vous plaît, il mord », et le général, qui est épagneul, a sauté de la voiture en bousculant cette dame grise. Ensuite seulement Noëlle a embrassé sa mère, l'air prodigieusement affairé, l'air ailleurs, déjà, toujours tournée vers autre chose, pressée par son temps paresseux de petite fille, gourmande, frêle, souple pour fuir, rétive pour accepter, la parole évasive et brève. « Comme tu es belle » n'a pu s'empêcher de lui dire sa mère. Mais aussitôt : « D'où vient cette jupe ? Elle est beaucoup trop longue ! » — « C'est Patricia », répond Noëlle, car elle est à l'âge où des prénoms répondent à toutes les questions. C'est ainsi qu'elle jettera en pâture, d'ici ce soir, à cette dame si douce, une Paule, une Brigitte, un Patrick, un Dimitri. Les nattes de petite Allemande, c'est « Dimitri ». Les escarpins à talons infinis, c'est « Brigitte ». Noëlle porte maintenant le général dans ses bras. « Ce que c'est laid, Carnac ! » crie-t-elle joyeusement. — « Justement, j'avais envie de vendre Ker Loïs... » — « Mais tu es folle, maman ! Je disais cela pour jouer... » La dame grise reçoit l'étreinte et les baisers dans un sentiment d'incertitude. A tout hasard, elle immobilise entre ses mains le visage bruni qui sourit. Elle regarde un instant, de très près, les yeux clairs. Des cils très longs les approfondissent, maintenant, les cernent, les ombrent, les dérobent. « Qui es-tu, demande-t-elle, qui es-tu devenue ? » Elle reçoit pour toute réponse un baiser léger et le visage fond entre ses doigts. Depuis quand les scorpions auraient-ils un cœur ?

⁂

Un peu plus tard, c'est le soir, je repasse par l'avenue des Druides. Une fenêtre du premier étage de Ker Loïs est grande-ouverte. Je vois

passer et s'immobiliser une silhouette bleue. Comme je comprends Madame la mère de cette jeune fille ! Qui êtes-vous, Noëlle ? Sans doute n'y a-t-il dans votre tête que des sensations minuscules, des instants, des rages ou des joies d'oiseau, et pas la moindre des longues rêveries qu'on pourrait imaginer, de ces vastes machines à vivre qui actionnent les pensées d'adultes, les désirs d'adultes ? Sans doute Noëlle a-t-elle retiré ses chaussures, dénoué ses cheveux ? Sa chambre n'est pas encore redevenue la tanière enfantine qu'elle en fera rapidement, pleine de fétiches, de signes déchiffrables pour elle seule. (Notons cependant qu'elle ne posera pas sur son lit l'ours tendrement aimé ; je n'imagine pas Noëlle de qualité si banale ; elle n'aime selon moi aucun ours, aucune bique, aucune girafe, pas la moindre effigie en peluche. Sa magie de petite fille s'organiserait plutôt en faveur des beaux-arts, ou de visages vivants. Je m'explique : le sous-main de cuir rouge qu'elle a posé sur sa table, je le vois éclatant de photographies, reproductions de peintures, façades d'églises et de palais ; sans compter, bien entendu, quelques lettres autour desquelles entretenir des songes, de petits songes obstinés qui surprendraient bien une grande personne.) Bref, sa chambre ne retient pas encore Noëlle. Elle contemple, posées sur son lit, ses robes. Noëlle déteste toutes ses robes. Elle ne supportera plus d'en enfiler une seule. Elle se coiffe ; puis se décoiffe ; puis se coiffe autrement. Elle décide enfin de se baigner. Elle fait couler une eau presque froide et se met nue. Décidément, sa tête est bien vide. Rien en Noëlle n'appelle ni ne justifie de sentiments déchirants. Le plus frappant dans ces imaginations de petite fille, on peut y revenir, c'est l'extrême légèreté de ce qui les occupe, et la façon qu'ont parfois leurs pensées, leurs impatiences, de se bloquer sans remède. Les petites filles connaissent alors de profondes détresses. Sur ces détresses elles se replient, se referment et ferment leur visage, de telle sorte que leur désespoir a des airs de bouderie, de caprice. Désespérées, elles deviennent du même coup ennuyeuses. Et sottes. Elles enlaidissent. Noëlle sera moqueuse ; grâce à quoi je la devine gardée jusqu'ici des excès de tristesse qui accablent ses compagnes et les jettent, sanglotantes, sur leur lit, avant de les entraîner jusqu'à la pâtisserie. Noëlle n'aime pas les gâteaux. Nue, elle ne pense pas à fermer la fenêtre. (Nous sommes bien entendu en pleine imagination, et le passant de l'avenue des Druides ne voit pas notre enfant nue en ombre chinoise.) Elle n'est pourtant pas si sûre de sa beauté. Sa beauté, de toute façon, c'est son visage. A dix-sept ans on ne pense pas à son corps. On regarde interminablement son visage ; on l'accable de pommades et de poudres ; ou bien on l'use d'eau, de frictions, d'alcool ; on le décape, on le gratte. De même on tire ses cheveux à la nonne, et le lendemain on s'en fait sur le visage, jusqu'au nez, une manière de voile et de cachette. On s'étrangle de pudeur ou l'on se dénude. On boit d'un coup des verres d'orangeade glacée. On ne dort pas de la nuit. On dort quatorze heures. On n'aime

que le lait. On n'aime que les adultes. On n'aime que la Suisse. On aime Dimitri. On déteste Dimitri.

« Pourquoi ai-je si mal bruni, au Racing, ce printemps ? » se demande sans doute Noëlle.

⁂

Pour mes fils, Noëlle sera, quand ils auront vingt ans, une personne d'expérience, assez opulente peut-être, initiatrice ou ennuyeuse sœur aînée, démodée, gentille, invisible — Noëlle ou n'importe laquelle de ses petites compagnes. Rien de tel que les exemples pour aider les Messieurs à penser au temps. Carnac à minuit est bien morne. Et « la Côte » a peut-être du bon ? On y croise quantité de vraies dames vêtues avec audace, rire en gorge, et du gras sur la paupière, l'ongle laqué. Ah, ce sont là mes vraies complices et mes amies... J'inscrirai demain mes fils au « Club des Korrigans » ; on y pratique les jeux de plage, le volley-ball, saute-mouton. « Nous avons beaucoup de grandes fillettes », me dira le moniteur. A ce moment je verrai Noëlle venir en courant ; son maillot sera bleu, ses cheveux flotteront. Un garnement lui fera un croque-en-jambe, elle tombera, jurera, lui infligera une cruelle prise de judo ; ils se battront en riant, un peu essoufflés, les joues rosies. Je les observerai avec mon brave sourire, ma tête à gifles. Et soudain les yeux de Noëlle, sa façon de se taire, son air d'exaspération heureuse : une femme sans âge qui me fera baisser le regard... « Qui es-tu, Noëlle ? »

⁂

« *Une belle plage de sable fin, un bois de pins abrité des vents dominants, la remarquable sécurité de la baignade : telles sont les qualités qui font de notre station la plage des familles par excellence.* » Ainsi s'exprime le dépliant du Syndicat d'Initiatives.

FRANÇOIS NOURISSIER

LES DEUX ANTIGONE

par Pierre-Henri Simon

A côté de *La Sauvage* et d'*Eurydice*, mais d'une manière plus éminente et plus totale, *Antigone* est, dans le théâtre de Jean Anouilh, la tragédie du refus. Tragédie : le titre renvoie à Sophocle et le ton y est quelquefois, mais systématiquement faussé par l'anachronisme, dont Anouilh s'amuse à forcer les effets. Certes, lorsque les classiques prenaient un sujet aux Anciens, ils ne respectaient point leur couleur, et ils peignaient les passions et les idées de leur temps sous le déguisement antique. Cependant, entre l'anachronisme du classique et celui de nos dramaturges modernes, il y a cette différence absolue que le premier, involontaire, est fait seulement d'indifférence à l'égard de la couleur locale et se corrige dans le style par le choix d'un langage noblement abstrait et intemporel ; au lieu que le dramaturge contemporain le cultive et le force dans l'intention calculée de briser l'illusion, de ne permettre à aucun moment aux spectateurs d'être dupes du jeu tragique, comme s'il fallait substituer l'ironique et le profane au sublime et au sacré.

A l'origine, la tragédie avait un caractère solennel et religieux, elle traitait de grands mythes et remuait de hautes idées concernant le destin des cités et des individus ; cela supposait un auteur et un public qui prissent l'œuvre au sérieux, parce qu'ils voyaient l'aventure humaine engagée dans un ordre surnaturel. Chez nos classiques du XVIIe siècle, la tragédie sans doute s'humanise, ou plutôt se laïcise, sans cesser d'être un genre noble et d'exiger une manière de recueillement de la part de celui qui écrit, de celui qui joue et de celui qui écoute. Chez le dramaturge contemporain, et surtout quand il s'appelle Jean Anouilh, les dispositions sont tout autres. Epoque de décomposition des croyances, de doute sur les idées et sur les formes ; époque vouée sans doute à retrouver le sens du tragique dans la conscience des pesées du destin sur l'homme ; mais c'est un tragique spécial, de récusation et non de révérence, de sarcasme et non de larmes ; un tragique qui se suspend à un vertige de l'absurde et non à une aspiration de l'absolu.

On se rappelle les deux plans de signification de la tragédie de Sophocle. Il y avait d'abord la grande idée sur laquelle repose le théâtre grec : la lutte inégale de l'homme contre la fatalité, et plus spécialement l'arrêt inexorable des puissances divines contre l'homme qui a voulu échapper à sa condition et péché par démesure. De la fille d'Œdipe, le Chœur disait :

« *L'inflexible enfant est bien la fille de son inflexible père : elle ne sait pas céder au malheur* (...) *Ton orgueil qui ne veut pas entendre raison t'a perdue.* » Mais l'*Antigone* antique apportait une autre idée plus profonde, alors neuve dans la littérature sinon dans la pensée du monde grec : on y voyait opposées nettement la notion d'une justice sociale et celle d'une justice divine ; ou plutôt, on entendait affirmer une loi céleste, imposée par les dieux et supérieure aux lois de l'Etat. Le Créon de Sophocle n'est pas un méchant homme, ce n'est pas par plaisir qu'il châtie et tue, mais il est l'homme de l'Etat, le gardien d'une justice qui se confond avec la conservation de la cité. En face de lui, Antigone, vierge forte mais vierge aimante, est l'héroïne d'une justice qui regarde les dieux et qui exige la soumission inconditionnée de l'homme. Quand Créon lui parle du caractère sacré des lois, elle ose lui demander : « *Qui sait si ces règles sont saintes chez les morts ?* » ; et quand il invoque le devoir de haïr les ennemis de la cité : « *Moi,* dit-elle, *je ne suis pas née pour partager la haine mais pour partager l'amour.* » Sublime dialogue, essentiellement tragique si le tragique nait d'un conflit insoluble, d'une contradiction d'absolus également impérieux, laissant écartelée la conscience et n'ouvrant d'autre issue que la mort : Créon a raison de parler et de punir au nom d'une justice qui se confond avec la loi de l'Etat et vise à le conserver, et Antigone a raison de parler et de désobéir au nom d'une justice transcendante à l'histoire et conforme à une intention éternelle. Ainsi sa mort prend un sens, et les contraires se réconcilient dans une plus haute raison.

Il faut se rappeler le modèle antique pour voir ce qu'en a fait le scepticisme moderne. Voici quelques traits du nouveau Créon : « *Cet homme robuste, aux cheveux blancs, qui médite là près de son page, c'est Créon, c'est le roi. Il a des rides, il est fatigué. Il joue le jeu difficile de conduire les hommes. Avant, du temps d'Œdipe, quand il n'était que le premier personnage de la cour, il aimait la musique, les belles reliures, les longues flâneries chez les petits antiquaires de Thèbes. Mais Œdipe et ses fils sont morts. Il a laissé ses livres, ses objets, il a retroussé ses manches et il a pris leur place. Quelquefois, le soir, il est fatigué et il se demande s'il n'est pas vain de conduire les hommes, si ça n'est pas un office sordide qu'on doit laisser à d'autres plus frustes... Et puis, au matin, des problèmes précis se posent, qu'il faut résoudre, et il se lève tranquille comme un ouvrier au seuil de sa journée.* »

Créon, c'est donc quelqu'un qui fait son métier de roi, il dit plus volontiers sa « *besogne* », sans enthousiasme et par obéissance à un devoir purement pragmatique. Il sert l'Etat mais en dépouillant sa fonction de toute espèce de sublime et l'Etat de tout caractère sacré. C'est un dilettante et un sceptique, en ce sens l'antithèse d'Œdipe : « *L'orgueil d'Œdipe !* dit-il à sa nièce. *Tu es l'orgueil d'Œdipe, orgueilleuse ! Pour ton père non plus — je ne dis pas le bonheur, il n'en était pas question, le malheur humain, c'était trop peu. L'humain vous gêne aux entournures dans la famille. Il vous faut un tête-à-tête avec le destin... Eh bien non. Ces temps*

sont révolus pour Thèbes. Thèbes a droit maintenant à un prince sans histoire. Moi je m'appelle seulement Créon, Dieu merci. J'ai mes deux pieds sur la terre. mes deux mains enfoncées dans mes poches, et, puisque je suis roi, j'ai résolu, avec moins d'ambition que ton père, de m'employer tout simplement à rendre l'ordre de ce monde un peu moins absurde, si c'est possible... »

En face de ce Créon positif et laïcisateur de l'histoire, quelle va être Antigone ? Une petite peste, « *sale bête, entêtée, mauvaise* ». Sans doute, derrière cette apparence rugueuse, on nous laisse deviner une âme pudiquement tendre qui aime la vie, la nature, sa chienne Douce, son fiancé, le souvenir de son frère et peut-être son oncle même. Mais l'attitude extérieure est celle de la réfractaire, de l'inconciliable révoltée. Son orgueil est plus radical et plus passionné que celui de son modèle grec, qui affrontait la mort avec la dignité recueillie du martyr, alors qu'elle y mettra, elle, de la bravade et de la colère.

Naturellement, Créon est trop sceptique pour croire à la valeur des rites funéraires qu'il a refusés à Polynice, et il n'a pas de peine à faire avouer à Antigone qu'elle n'y croit pas non plus : « CRÉON : *Et tu risques la mort maintenant parce que j'ai refusé à ton frère ce passeport dérisoire, ce bredouillage en série sur sa dépouille, cette pantomime dont tu aurais été la première à avoir honte et mal si on l'avait jouée. C'est absurde !* — ANTIGONE : *Oui, c'est absurde.* — CRÉON : *Pourquoi fais-tu ce geste alors ? Pour les autres, pour ceux qui y croient ? Pour les dresser contre moi ?* — ANTIGONE : *Non.* — CRÉON : *Ni pour les autres, ni pour ton frère ? Pour qui, alors ?* — ANTIGONE : *Pour personne, pour moi.* »

Ce *pour moi,* cette affirmation d'une sorte de devoir envers soi-même à se jeter dans la révolte et la mort, c'est évidemment ce que la fille de Sophocle n'aurait pas dit. Chez l'antique, en face d'un Créon qui croit à la justice de l'Etat, il y a une Antigone qui oppose la justice des dieux. Chez le contemporain, ni Créon ni Antigone ne croient à leur justice, ils ne croient au fond qu'à eux-mêmes. Ce sont deux nihilistes, deux désespérés, qui parlent le même langage et s'entendent fort bien.

Quelle est donc entre eux la différence ? C'est que Créon, par devoir ou par faiblesse, a dit *oui* à la vie ; il a accepté un certain mode d'existence un style d'action, une sagesse relative, et il s'y tient. Antigone est celle qui dit passionnément *non,* pour être libre, pour ne subir aucune limitation de son orgueil, aucune dégradation de sa nature : « *Moi, je n'ai pas dit oui. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse à moi, votre politique, votre nécessité, vos pauvres histoires ? Moi je peux dire non encore à tout ce que je n'aime pas, et je suis seule juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir parce que vous avez dit oui.* » Parce qu'il a dit une fois *oui,* Créon, comme les *salauds* de Sartre, échappe à l'usage de cette autonomie suprême qui est de dire *non* — non à la loi, non aux préjugés, non à la morale, non à Dieu — la perfection de la liberté éclatant dans la négativité.

Il y aura un moment où Créon sera tout près de gagner contre Antigone. Pour la sauver, il lui révèle le fond de l'histoire sordide au bas de laquelle la jeune fille va signer « son petit nom sanglant » : ce cadavre qui pourrit au soleil, Créon ne sait même pas si c'est celui d'Etéocle ou de Polynice, du bon ou du méchant ; il fallait un héros et un maudit, pour sauver la fiction nécessaire à l'ordre de Thèbes, et il a choisi au hasard entre les corps emmêlés des deux frères qui ne valaient pas mieux l'un que l'autre. Alors, devant ce drame imbécile qui n'a signification ni grandeur, Antigone désespère de tout et se trouve assez lâche pour accepter de vivre. Mais ce n'est que l'hésitation d'un instant : elle se reprend, elle se rejette à son parti de révolte, elle oblige Créon à l'envoyer à la mort.

Pourquoi ? Il faut citer assez longuement ce qui est, je crois, le centre de la tragédie. Créon félicite sa nièce d'avoir choisi la vie : « *Et tu allais la gaspiller. Je te comprends, j'aurais fait comme toi à vingt ans. C'est pour ça que je buvais tes paroles. J'écoutais au fond du temps un petit Créon maigre et pâle comme toi, et qui ne pensait qu'à tout donner, lui aussi* (...) *Marie-toi vite, Antigone, sois heureuse. La vie n'est pas ce que tu crois. C'est une eau que les jeunes gens laissent couler sans savoir, entre leurs doigts ouverts. Ferme ta main, ferme ta main vite, retiens-la, tu verras, ça devient une petite chose dure qu'on grignote, assis au soleil...* »

Et Créon de développer, par des images délicates et nobles l'idée que, dans *Eurydice*, le père d'Orphée traduisait en images d'un matérialisme vulgaire : l'idée que la sagesse est d'étouffer en soi l'appétit de l'absolu et de se résigner aux petites formes médiocres du bonheur. Mais alors « ANTIGONE : *Le bonheur...* — CRÉON : *Un pauvre mot, hein ?* — ANTIGONE : *Quel sera-t-il mon bonheur ? Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone ? Quelle pauvreté faudra-t-il qu'elle fasse, elle aussi, jour après jour, pour arracher avec ses dents son petit lambeau de bonheur ? Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ? Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard ?* »

Et comme Créon lui rappelle qu'il y a l'amour et qu'elle aime : « *Oui, j'aime Hémon, j'aime un Hémon dur et jeune, un Hémon exigeant et fidèle comme moi. Mais si votre vie, votre bonheur doivent passer sur lui avec leur usure, si Hémon ne doit plus pâlir quand je pâlis, s'il ne doit plus me croire morte quand je suis en retard de cinq minutes, s'il ne doit plus se sentir seul au monde et me détester quand je ris sans qu'il sache pourquoi, s'il doit devenir près de moi le Monsieur Hémon, s'il doit apprendre à dire oui, lui aussi. alors je n'aime plus Hémon.* »

Créon cherchant encore à défendre « comme un os » leur bonheur à tous, Antigone va prononcer les phrases décisives : « *Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur, avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. Et cette petite chance pour tous les jours si l'on n'est pas trop exigeant. Moi je veux tout et tout de suite et que ce soit entier, ou sans ça je refuse. Je ne veux pas être modeste, moi et me contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage ;*

je veux être sûre de tout aujourd'hui, et que ce soit aussi beau que quand j'étais petite — ou mourir. » Il reste à Antigone de s'affirmer la fille d'Œdipe : « *Comme mon père, oui ! Nous sommes de ceux qui posons les questions jusqu'au bout jusqu'à ce qu'il ne reste vraiment plus la petite chance d'espoir vivante, la plus petite chance d'espoir à étrangler. Nous sommes ceux qui sautons dessus quand nous le rencontrons, votre espoir, votre cher espoir — votre sale espoir...* »

Voilà bien le sens du conflit de Créon et d'Antigone chez Anouilh : non plus, du tout, comme chez Sophocle, l'opposition entre deux idées de la justice, mais entre deux conceptions de la vie. Créon est quelqu'un qui a cru d'abord à une vie de plénitude, mais, l'ayant jugée impraticable, s'est résigné à un sage bonheur de tous les jours, soutenu par un devoir positif. Antigone aspire encore à cette vie intense et pure où un être, toutes chaînes rejetées, s'accomplit absolument. Si cette perfection n'est pas possible, elle préfère le désespoir et la mort à une transaction sans grandeur et à une dégradation inévitable. Elle est celle qui dit *non* au bonheur commun, comme elle a dit *non* à la loi sociale.

Le thème du refus du bonheur est là comme au foyer de *La Sauvage* et d'*Eurydice,* mais plus radical, plus lucidement décidé et justifié par des motifs plus métaphysiques. Si la vierge forte désobéit à Créon, si elle brave la mort, ce n'est pas sacrifice à une cause, c'est affirmation de sa liberté suprême dans un acte désespéré qui la mette au-dessus du vulgaire humain. Pensée grandiose certes, où l'analyse découvre pourtant des ambiguïtés gênantes : ainsi présenté, le conflit d'Antigone et de Créon est trop équivoque pour demeurer émouvant. En effet, quand Créon, citoyen privé, accepte de faire un métier de roi par sentiment d'un devoir, son *oui* est tout autre chose qu'un mot égoïste, et il a raison contre le *non* d'Antigone, qui n'est plus l'insoumission à une loi injuste (ce qu'il était chez Sophocle), mais la récusation anarchiste de toute loi. Au contraire, quand le *oui* de Créon est l'acceptation résignée d'un bonheur qui ne peut être acheté que par la démission de tout idéal, c'est le *non* d'Antigone qui est noble, encore qu'il apparaisse suspendu à une revendication passionnelle de l'intégrité du moi plutôt qu'à une idée positive du bien. En d'autres termes, il y a glissement d'un problème de morale sociale — faut-il assumer les devoirs imposés par la vie commune ? — à un problème de morale personnelle — faut-il transiger avec l'idéal pour assurer le bonheur ? Manifestement, la réponse négative n'a pas la même valeur dans les deux cas. En somme, le duel n'est plus entre deux idéalistes dont chacun porte une vérité, celle de l'Etat et celle des dieux, mais entre deux nihilistes dont ni l'un ni l'autre n'a mieux à offrir que son désespoir, tourné en lâche résignation chez Créon, en vaine révolte chez Antigone. Dans la torsion imposée par Anouilh à la grande idée du drame antique, on découvre mieux que partout ailleurs le passage d'un tragique de l'absolu à un tragique de l'absurde.

PIERRE-HENRI SIMON

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

GERMAINE BEAUMONT

J'ai recontré Germaine Beaumont pour la première fois à Paris, durant l'hiver 40, mais je ne l'ai vraiment connue qu'à partir de l'automne suivant, où je l'ai vue dans sa maison de Montfort-l'Amaury, un oiseau sur l'épaule. « Il s'appelle Hercule, m'a-t-elle dit, et c'est un tourtereau. Il n'aime ni les cages, ni la nature. Il n'est pourtant pas d'un caractère triste, il appartient à l'espèce dite tourterelle rieuse de Sibérie et, constatez-le, si je l'amène devant une glace, est-ce de se voir si beau en ce miroir, est-ce de nous y voir jumelés, il rit vraiment aux éclats. Il faut cela aujourd'hui pour le dérider, car il est mal remis de son aventure matinale. Il s'était, et par inadvertance croyez-le, envolé et perché sur un arbre, d'où il m'a lancé des appels désespérés. J'ai dû prendre une échelle et monter le chercher. C'est un oiseau de l'exode. Après le bombardement d'Etampes (où j'ai été moi-même légèrement atteinte au front) je l'ai cueilli sur la tête d'un soldat blessé. Il était posé sur son bandage comme l'aigle du casque. Je ne sais pas l'âge qu'il peut avoir ». Il ne devait pas être vieux, car Germaine Beaumont l'a gardé pendant huit ans, et son imagination, sa fantaisie et son humour célèbres prêtèrent à son tourtereau quelques comportements — voire quelques réflexions — assez inattendus chez pareille créature.

Mais Germaine Beaumont est une Schéhérazade et son éloquence coule d'une source de mots si justes, qu'on doit la croire, quoiqu'elle dise. « Je n'ai jamais employé un vocabulaire d'enfant, m'explique-t-elle. Je ne me souviens pas avoir appris à lire, ni à écrire, et je n'ai jamais fait de fautes d'orthographe. Pourtant je n'ai pas laissé le souvenir d'une élève assidue. J'ai retrouvé un de mes carnets de notes portant cette observation : Elève aimablement indifférente. »

C'est au couvent des dominicaines à Sèvres, puis au lycée de Versailles que Germaine Beaumont a donné cette impression de manquer d'ardeur au travail. Aujourd'hui où depuis plus de trente ans l'activité incessante de la romancière et de la journaliste, sans oublier celle du poète et de la traductrice, dément l'opinion qu'avaient de l'enfant de quinze ans ses professeurs, on pense qu'ils n'ont pas compris que leur élève, présente sur les bancs de la classe, était cependant ailleurs, dans un univers à elle, fermé aux adultes.

Née au bord de la Seine, chez une grand-tante dont la propriété fut depuis convertie en bassins de radoub de Rouen, elle est normande comme l'étaient ses parents, qui divorcèrent quand elle était toute petite fille. Sa mère, Annie de Pène, rédigeait à *La mode de la Femme* une rubrique *Confidences de Femmes* et écrivit quatre ou cinq romans « très jolis », dit Germaine Beaumont. Elle avait trouvé une formule, un mélange de sensibilité et de sentiment de la nature, et décrivait l'amour et son cadre dans un style expressif, non sans malice et finauderie normande. « Je lui étais très attachée, mais mon enfance s'est passée entre deux foyers, qui n'étaient ni le sien, ni celui de mon père. J'ai été élevée chez ma grand-mère, et je voyais mon frère, connu aujourd'hui sous le nom de Pierre Varenne, chez ma grand-tante où il vivait. Je n'ai jamais joué comme une enfant. Je haïssais les poupées, que je décapitais à mesure que l'on m'en donnait (et l'on y a vite renoncé) en laissant retomber sur leur tête le couvercle d'un coffre à bois. En revanche j'aimais les mobiliers de poupées, j'ai encore dans ma chambre une de leurs petites armoires, et les malles de poupées une fois vidées de leurs garde-robes miniatures me plaisaient, parce qu'elles fermaient à clefs. J'avais développé le goût du secret, ayant vite compris, à circuler d'une maison familiales à l'autre, qu'il ne fallait rien raconter de ce que j'observais ici où là. »

Le grand-oncle de Germaine Beaumont était Henri de Pène, fondateur et directeur du *Gaulois,* et chez son grand-père Beaumont dont la maison était tapissée de livres, elle lisait « tout et n'importe quoi », dit-elle. Cela faisait bien des raisons d'être distraite chez les dominicaines de Sèvres, ou au lycée de Versailles. Et de plus, elle écrivait des romans, elle en a toujours écrit. Elle a retrouvé une narration qu'elle écrivit à six ans, et qui devait comporter une suite, car elle se terminait par ces mots, dignes d'un vieux routier du feuilleton : mais n'anticipons pas sur les événements. Et pas une faute d'orthographe. « N'est-ce pas curieux de mettre d'instinct l'orthographe à un âge où l'on a encore si peu lu ! Et j'ai conservé un roman de mon adolescence, que j'ai relu en constatant qu'il y aurait peu de choses à changer si je voulais le publier. C'est une histoire d'enfants au bord de la mer qui réussissent à vivre un été, en se passant des adultes. Toujours ce même complexe, avoir un monde à soi, un monde clos. » Et maintenant que Germaine Beaumont est très connue, qu'elle a beaucoup d'amis, elle a encore

trouvé le moyen de s'enfermer sur une planète à elle, son travail, — et le brio de sa conversation étourdissante lui sert de rempart contre les questions personnelles et les approches indiscrètes.

Elle passait toujours ses vacances en Angleterre, et quand elle eut terminé ses études secondaires, elle songeait à entrer à l'École Normale de Sèvres. « Mon père me le déconseilla, disant que je n'étais pas faite pour le professorat. Je suis partie pour l'Angleterre, et là j'ai cessé d'être française. J'y suis restée dix ans, vivant à Londres et un peu partout, ne revenant en France que quelques semaines par an faire un séjour en Bretagne chez une amie de ma mère, la Marquise de Belbœuf, née Morny, personne assez singulière pour me demander de l'appeler oncle Max. »

Naturellement, Germaine Beaumont continuait à écrire, faisait des traductions de l'anglais, et s'est intéressée aussi au cinéma, « encore balbutiant à cette époque en Grande-Bretagne, dit-elle. J'étais entrée en relations avec d'étranges cinéastes, qui avaient loué une grange dans le Sussex, avec la prétention de mettre sur pied, dans le genre *Mystères de New York*, un film à épisodes. Je fus chargée de leur en fournir quelques-uns, et de chercher un dogue impressionnant par la taille et la férocité, et assez bien dressé pour entrer dans la mer afin de ramener au rivage un mannequin représentant l'héroïne. Je finis par en trouver un, mais édenté, végétarien, et qui attrapa une pneumonie dès qu'on le poussa à l'eau pour sauver la pseudo-noyée. Tout cela était fort gai, mais me laissait l'impression de perdre mon temps. »

C'est alors qu'en 1918, mourut d'une grippe espagnole Annie de Pène, qui avait été une grande amie de Colette. Germaine Beaumont n'avait que treize ou quatorze ans quand elle vit celle-ci pour la première fois. « Elle habitait à ce moment-là, raconte-t-elle, une sorte de pavillon suisse rue Cortambert, et on m'avait envoyé passer l'après-midi chez elle. Colette y était très occupée à faire des conserves de légumes. « Fille d'Annie, me dit-elle, tu vas éplucher mes haricots verts. » Et c'est à cela que je passai la journée. Quand j'eus bien travaillé, et m'apprêtai à partir, Colette me dit pour me remercier : « Dis moi ce qui te ferait plaisir ? — Je voudrais connaître Miss Barney, répondis-je. Et quelques jours plus tard, Colette m'emmena chez l'Amazone, dans sa maison de la rue Jacob où je n'ai jamais cessé depuis de me rendre régulièrement. »

Mais Colette ne fit pas que donner Nathalie Barney à Germaine Beaumont, elle décida un jour de sa carrière d'écrivain. « J'étais en grand deuil sévère de ma mère depuis peu de temps quand, je m'en souviendrai toujours, je rencontrai un soir Colette rue Duphot. Pour Colette, qui n'avait presque pas pleuré ma mère, la mort était un sentiment négatif. Mais le positif, c'était de s'occuper de moi. « Fille d'Annie me dit-elle, où vas-tu ? — Je rentre chez moi. — Non, viens avec moi, nous allons d'abord dîner chez Prunier. » Et sitôt assises, avant même de regarder la carte, Colette réclama « un plein saladier de crevettes

roses. » Nous commencions à les décortiquer quand elle me demanda : « Et maintenant que comptes-tu faire ? — Rien ne me retient plus à Paris, répondis-je, je vais retourner en Angleterre. — Pourquoi n'essaierais-tu pas de faire du journalisme ici ? — Parce que j'ai apporté un article à Gustave Téry (le directeur de l'*Œuvre*) et il m'a dit qu'il était mauvais. — Cela ne prouve rien, déclara Colette. Il te connaît trop, il peut se tromper. Va le faire lire à Jouvenel au *Matin*. Je prendrai un rendez-vous pour toi. » J'y allai donc à l'heure convenue. Esther devant Assuérus n'a pas compris davantage ce qui ce passait, que moi devant Jouvenel tandis qu'il lisait mon papier. Quand il l'eut terminé, et que sans rien me dire, il sonna, je pensai : « Est-ce possible qu'il prenne le soin de me faire reconduire ? Mais quand le garçon de bureau parut, j'entendis : « Descendez cet article à la composition. Je t'informe ajouta-t-il, que deux fois par mois tu m'apporteras un article du genre de celui-ci. » C'est-à-dire un commentaire d'actualités que j'avais signé *Le Monsieur qui écoute parler les femmes*. Ce que je fis pendant un certain temps, avant de signer *Rosine* des billets quotidiens, tout en donnant quelques reportages sur la boxe, le tennis, ou les expositions. En même temps j'avais succédé à ma mère à *La Femme de France* où j'écrivais des chroniques humoristiques sur la mode, des nouvelles, et des romans. »

Lorsque Colette entra au *Matin* comme directrice du service littéraire et de la rubrique des contes, Germaine Beaumont l'aida. Elle s'occupait de la page de la mode, de la page littéraire et des contes du dimanche, sans abandonner pour cela le billet quotidien de Rosine, qu'alimentait un énorme courrier de lecteurs suggérant une idée, exposant un cas. Ce n'était pas sans doute encore assez de labeurs, et quand Jouvenel élu sénateur de la Corrèze dut obligatoirement s'éloigner du *Matin*, Sapène s'en rapprocha, prit comme lieutenant Maurice Maillard pour faire la liaison entre lui et le journal, et ce dernier ne manqua pas de trouver pour Germaine Beaumont une occupation supplémentaire. Il lui dit un jour : « Les feuilletons ne sont pas bons. Faites-en un. » On se souviendra qu'elle y avait montré des dons, dès sa sixième année, et le premier qu'elle donna au *Matin* devint peu après chez l'éditeur Lemaire, *Pièges* et obtint le prix Renaudot en 1930.

« Tous les jours pendant vingt ans, dit Germaine Beaumont, j'allais au *Matin* l'après-midi de 5 heures à 8 heures. Je dictais, je dinais de 10 heures à minuit, et je me levais tôt pour recommencer jusqu'à l'heure de retourner au journal. Les feuilletons, j'en donnais un par an, je les tapais directement sans faire jamais de brouillons. Mais quand je tiens à une œuvre, je la travaille beaucoup, et moins facilement qu'on ne le croit. »

Des romans comme *Le Fruit de Solitude, Cendres, Du Côté d'où viendra le Jour* qui reçut le prix du roman de l'*Académie française, Les Clefs, La Harpe irlandaise, La longue Nuit, Agnès de Rien, Sylsauve* pour ne

citer que ceux-là parmi la vingtaine d'autres qu'elle a écrits, prouvent que si l'imagination de l'auteur semble inépuisable, le talent de l'écrivain la contrôle en effet sévèrement, et sait donner à ses récits la juste mesure de fantaisie et d'humour qui n'en fausse pas la valeur humaine.

Le dernier livre que Germaine Beaumont ait publié est un recueil de nouvelles, paru en 37, *L'enfant du lendemain*. Mais elle n'est pas depuis restée inactive, il s'en faut, et l'on n'arrive pas à comprendre, alors qu'elle est à la Radio productrice d'une émission hebdomadaire *Les Maîtres du Mystère* qui l'oblige, pour en faire tirer des scénarios, à lire beaucoup de romans policiers (mais, dit-elle comme si cela simplifiait tout, j'en ai la passion depuis l'âge de douze ans) qu'elle écrit depuis vingt ans toutes les semaines un poème en prose dans les *Nouvelles Littéraires* (ces *Disques* qui lui ont valu le prix Renée Vivien) comment elle a pu trouver encore le temps de traduire *L'If et la Rose* de Mary Westmacott (nom véritable d'Agatha Christie qu'elle emploie quand elle n'écrit pas des romans policiers) *Le Puits rempli de Feuilles* d'Elizabeth Myers, et les deux mille pages du *Journal* de Virginia Woolf. En ce moment elle termine la *Biographie de Ouida* qu'a faite Monica Sterling. Ces traductions, Germaine Beaumont ne les considère pas comme des besognes, mais comme le juste hommage qu'un écrivain peut rendre à un autre, en choisissant parmi ses œuvres celle dont sa propre personnalité s'approche au plus près.

Le passionnant *Journal* de Virginia Woolf, dont Germaine Beaumont a mis trois ans à mettre au point la version française, on sent bien que si elle s'est penchée si longtemps sur ce travail, elle y fut poussée par une fraternelle pitié pour la longue agonie de cette romancière, perpétuellement en mal d'œuvres nouvelles, et recherchant anxieusement celle où son génie particulier laissera sa meilleure empreinte.

Car Germaine Beaumont elle aussi, ne manque pas de projets pour les années à venir. Elle prépare un roman (sans titre jusqu'à présent) pour lancer une collection *Les Vérités du Cœur* dirigée par Sabine Berritz chez Plon, et un autre *Sybille aux Ormes* toujours pour cette même collection. Puis se suivront, toujours chez Plon, *La Suite de Sylsauve* et *Les Sentiments intermédiaires*. « Ceux-ci étant, dit-elle, le ciment entre toutes les pierres d'une vie. »

Si comme Virginia Woolf, Germaine Beaumont pourrait affirmer que *la seule vie qui soit passionnante est la vie imaginaire*, elle ne ferait pas sien comme l'avoue la première, ce mot (monstrueux) de Charlotte Brontë : *Il n'y a que mes livres qui me font souffrir*. Trop de choses de la vie extérieure sollicitent l'intérêt de Germaine Beaumont. Mais elle dirait peut-être : il n'y a que les livres des autres qui me font souffrir. Depuis vingt ans elle fait partie du jury Fémina. « Et c'est une obsession, une responsabilité que je ne considère pas comme légère. Un vrai travail aussi qui me prend beaucoup de temps, car je lis très consciencieusement la plupart des innombrables romans que l'on m'en-

voie. Mais c'est aussi pour moi l'obligation de garder le contact avec les œuvres nouvelles, et je me félicite de devoir ajouter celle-là à tant d'autres. »

Avenue de Villars, dans l'appartement ensoleillé de Germaine Beaumond, qu'elle appelle *mon petit chez Swann,* sans doute parce qu'il semble dater du siècle dernier, il n'y a pas une pièce qui n'ait une ou plusieurs bibliothèques débordantes de livres, où l'on trouve tous ceux qui doivent être lus, conservés, aimés (y compris la Bibliothèque rose au complet).

Des sièges en tapisserie, des fauteuils à capitons, des tabourets de pied, sont posés sur une moquette qui disparaît sous de nombreux petits tapis. Les murs de soie bleue à fleurs d'argent sont recouverts de tableaux romantiques, les tables d'objets de toute sorte, d'opalines, de bouquets sous globe, de plantes vertes, et s'il n'y avait parmi eux une machine à écrire, on se croirait dans l'intérieur 1880 d'une dame qui n'a rien d'autre à faire que courir les antiquaires et la foire aux puces.

A sa maison de Montfort-l'Amaury, charmante avec son jardin en terrasse au-dessus de la campagne (qu'elle a décrite dans *Les Clefs* et qui servit de décor pour une scène du film de Clouzot, *Le Corbeau*) elle a donné cette même atmosphère de refuge dans un passé encombré de souvenirs.

« Cela ne doit pas être une mince entreprise, lui dis-je, que faire le ménage chez vous. — Non, et j'en sais quelque chose, car le plus souvent c'est à moi que ce soin incombe. Je me fais très peu servir. »

Et quand j'apprends en outre que tous les matins elle fait un mot croisé comme un test pour savoir, suivant le temps qu'elle met à le résoudre, si elle a l'esprit assez agile pour bien travailler, je voudrais connaître la bonne fée qui se pencha sur son berceau pour lui donner ce pouvoir de rendre inépuisable une seule journée.

La vie privée en Grèce et a Rome.

Dans trois salles sous l'escalier de la victoire de Samothrace, la vie privée en Grèce et à Rome est évoquée au Musée du Louvre, pour une durée de six mois.

Avec beaucoup de soin et de discernement, Mme Germaine Cart, conservateur des Musées nationaux et chef de leur Service Educatif, a choisi parmi les collections de marbres, bronzes, vases et statuettes de terre cuite du Louvre, du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale et des musées archéologiques de Dijon, Bourges et Autun, ce qui pourrait le mieux évoquer les scènes familières de l'antiquité « de l'époque de Socrate, dit-elle à celle de Pline le Jeune. » Et elle a réussi à faire une exposition aussi pleine d'intérêt pour les érudits que de charme pour les néophytes.

Dès l'entrée quatre statues accueillent debout les visiteurs. C'est une

famille où la mère et la fille sont grecques, le père romain comme le jeune garçon. Celui-ci porte une longue toge, tandis que celle de son père est courte, à la mode républicaine. Tuniques serrées à la taille, manteaux drapés, cheveux ondulés et chignons bouclés, les deux femmes sont très élégantes.

Non loin de ce quatuor, une mosaïque où est inscrit *Cave canem* prévient qu'il faut prendre garde au chien, qui était peut-être méchant, mais sûrement aboyait furieusement au bruit du grand heurtoir de bronze à tête de lion avec un gros anneau dans la gueule, ou quand l'une de ces lourdes clefs tournait dans la serrure. Mais des dieux lares dansant, un vase à boire dans la main, promettent une agréable hospitalité. Et des mosaïques de sol à motifs décoratifs ou sujets variés, des fresques, soit allégoriques soit à paysages, assurent que nous sommes reçus chez des gens très bien, dont la fortune permet de satisfaire au luxe et au raffinement de leur temps.

D'ailleurs nous voyons les maquettes de leurs maisons, la grecque et la romaine. Car ils n'étaient pas de ceux qui habitaient un appartement dans l'un de ces immeubles à six ou sept étages, ces *insulae* mal construites, insuffisamment éclairées, sans chauffage ni hygiène. Leur *domus* à Rome avait une cour intérieure entourée de portiques à colonnes, sur laquelle donnaient toutes les chambres, et qui les isolaient du bruit des rues étroites commençant aux premières lueurs de l'aube : piétinement de la foule, cris des marchands, roulement des chariots et des chars, remplacés la nuit tombée par le tintamarre des bêtes de somme, de leurs charretiers et leurs convois, auxquels une ordonnance de Jules César interdisait de circuler le jour pour éviter d'inextricables embouteillages.

Et sur un lit, comme l'un de ceux que l'on voit ici, dont la tête inclinée recevait des coussins et dont les rebords de bronze, ornés de têtes de mules couronnées de lierre, soutenaient sur des sangles un matelas de laine tondue ou de duvet de cygne, ils pouvaient du coucher au lever du soleil dormir dans un silence protégé.

Car leurs lampes de terre cuite ou leurs candélabres de bronze, certains où grimpent des colombes, d'autres où un chat poursuit un coq, un lévrier un lièvre, sont des objets plus décoratifs qu'efficaces pour l'éclairage, et une fois obturées de plaques de lapis ou de vitres opaques les ouvertures dispensant l'air et la lumière, il ne restait rien de mieux à faire qu'à chercher dans l'ombre le sommeil.

Autour de ces lits où les hommes s'allongeaient aussi pour manger tandis que les femmes restaient debout ou assises, des sièges en forme d'X, des coffres en bois précieux incrustés de métal ou d'ivoire, pour ranger les couvertures et les vêtements, des coffres-forts doublés de bronze à serrures compliquées, des coffrets nécessaires de toilette, formaient l'essentiel de l'ameublement, plus naturellement, des tables. Mme Germaine Cart a fait reconstituer avec des éléments originaux, une belle table rectangulaire à trois pieds de bronze terminés en griffe de lion,

modèle qui figure souvent sur des vases antiques. Le plateau disparu a été remplacé par du plexiglass, ce qui lui donne une ravissante légèreté, qui pourrait heureusement inspirer un décorateur moderne.

Une autre table, pliante à plateau rond et amovible sous des fleurons d'acanthe d'où surgissent des têtes de panthères, a un système de tringles coulissantes qui permet de régler l'écartement des pieds. Elle vient d'Herculanum et fut donnée au Premier Consul par le roi de Naples Ferdinand. Si elle n'était pas en bronze et probablement lourde à manier, elle semblerait aussi pratique que le sont certaines aujourd'hui. Et tellement plus belle...

En terre cuite ou en céramique recouverte d'un vernis noir, une collection de vases et de coupes, malgré leurs utilisations diverses, les montre tous d'une grande recherche dans la perfection de leurs formes et de leurs décors. Quelques pièces d'argenterie, des salières ovales ou rondes, des cuillères et des louches sont d'une élégante simplicité qui fait penser à celle du style anglais au XVIIIe siècle. Quant aux ustensiles de cuisine, casseroles, bassines, poêles, passoires, moules à gâteaux, râpes ou balances, ils sont pareils à ceux qui nous servent toujours. Mais le bronze dont ils sont faits, et leurs ornements : anses cannelées, becs de cygne, palettes, serpents, masques d'hommes ou de fauves, leur confèrent une noblesse que les nôtres n'ont pas.

Les « ouvrages de dames » n'ont pas été oubliés, et l'on voit des dés à coudre, des passe-lacets, des navettes, des bobines et des aiguilles, en bronze eux aussi, tandis que les accessoires de fileuses sont en os. Sur des vases antiques sont représentées des scènes de gynécée, des laveuses, des femmes travaillant la laine, d'autres à leur toilette. Des vases à parfum en pâte de verre, des boîtes pour leurs fards et quelques-uns de leurs bijoux sont réunis dans une vitrine. Sauf un diadème à masque de gorgone, un collier, des bagues et des boucles d'oreille en or, c'est en bronze encore que sont les fibules, les épingles, les bracelets, les plaques de ceinture. Cette joaillerie ne fait pas commettre le péché d'envie. Seuls l'inspirent ces beaux miroirs charitables à disques d'argent, qui ne reflétaient pas sans pitié, comme les nôtres, les défauts du visage et du teint.

Tout un peuple charmant de statuettes de femmes et d'enfants animent de leurs gestes pleins de grâce cette évocation d'une manière de vivre qui ne fut pas tellement différente de la nôtre. Et l'on n'a pas omis non plus de nous rappeler par un sarcophage et un relief funéraire, qu'autrefois comme aujourd'hui, tout finit de la même façon.

NAPOLÉON III AUX INVALIDES.

Cette exposition qui s'ouvrit le 20 mars et durera jusqu'à l'automne, je suis allée la voir assez longtemps après que M. Alain Decaux en ait

rendu compte ici même[1], et je n'ai certes rien à ajouter à son pertinent article d'historien.

Mais ce qui m'a frappée, et je le disais à M. Alfred Marie, directeur de l'exposition, en la visitant avec lui, c'est la tristesse qui se dégage de ces salles, comme de celles où à l'Hôtel Drouot on fait une vente après saisie. Et le drame de Sedan ne justifiait pas que l'on ait ici effacé l'image brillante et luxueuse qu'a laissée aussi dans la mémoire le Second Empire.

Si on laisse de côté l'évocation de la campagne d'Italie, Solférino, Magenta « grandes batailles, grandes victoires », celle d'Abd-el-Kader et de l'Algérie pour un temps pacifiée, les cartes indiquant le rapide accroissement du réseau ferroviaire français, les gravures et les photographies représentant encore et encore des trains, les débuts de la Compagnie Transatlantique, et puis Haussmann et Lesseps, tout le reste n'est que cendre et poussière.

On ne voit pas un seul bel objet. Le dernier souverain qu'ait eu la France semble n'avoir jamais rien possédé ayant eu quelque valeur, sauf ses décorations, qui au nombre de quatre-vingts étincellent dans une vitrine.

Mais que de modestes cachets, encriers, bonbonnières et tabatières lui appartinrent, dont le cuivre, la porcelaine, le carton ou le bois firent tous les frais ! En aluminium (il est vrai que c'est le premier objet fabriqué dans ce métal) est le surtout de table exposé ici. A la gloire de l'industrie française, non certainement pour rappeler les dîners des Tuileries... où d'ailleurs on se servait de ruolz. Et pour être en or, les coupes et les boîtes ajourées qu'offrirent à Napoléon III les ambassadeurs siamois, n'en paraissent pas moins légères, ni laides.

Le faste impérial n'est évoqué ici que par une facture : celle de la layette du petit prince qui coûta 100.000 francs, c'est-à-dire me fait remarquer M. Alfred Marie, 33 millions d'aujourd'hui. Et il ajoute : « Envoyée par la lingère Félicie le 14 avril, la note fut payée le 17. » Ce qui prouve le bon état des finances alors, mais on se demande si les pièces de ce prestigieux trousseau n'étaient aussi nombreuses qu'afin d'être jetées sans être lavées.

Il reste pourtant une brassière en baptiste et la première chemise du nouveau-né, authentifiées par un papier écrit de la main de l'Impératrice. Emouvantes reliques, ainsi que le sont encore ces robes de guipure du jeune âge, et ces costumes d'enfant, zouave, écossais, mexicain (celui-ci peut-être envoyé par l'infortuné Maximilien) qui du berceau de bronze doré jusqu'à la journée fatale, marquent les étapes du court destin du Prince Impérial, dont on voit aussi la vareuse, le pantalon, la ceinture et le gilet de peau troués par les sagaies des Zoulous et le funèbre drapeau tricolore cousu par les femmes d'Ityotyasi pour envelopper son corps.

1. *Revue de Paris* du 1er mai.

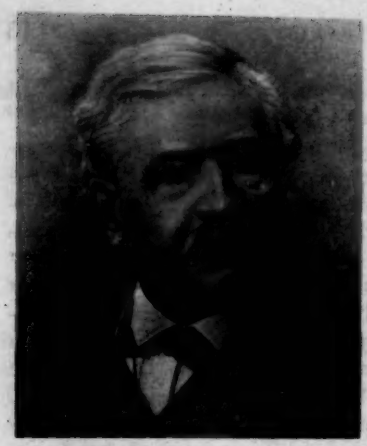
Aussi rêve-t-on un moment devant une simple brosse à dos de buis, dont les poils noirs et blancs dessinent un nom : Napoléon IV.

Mais dans ces salles peuplées de douloureux fantômes, le plus dramatique est celui de l'Impératrice Eugénie. Les seuls bibelots qui la représentent ici, ombrelles, chapelets, paroissiens, ne suggèrent ni son élégance, ni son éclatante beauté. Et les deux alliances pieusement conservées ne symbolisent qu'un mariage manqué. Celui d'une femme vite désirée, vite délaissée par un homme de vingt ans plus âgé qu'elle, et dont la grande naissance ne l'empêcha pas d'être considérée comme une intrigante. Epouse irréprochable, le désœuvrement du cœur la conduisit à s'immiscer dangereusement dans les affaires politiques. Douée d'une excellente mémoire, mais pas très intelligente : « Eugénie est si bête », disait Mme de Montijo, elle fut consciencieuse, appliquée à remplir ses devoirs de souveraine, et ne parvint jamais, « l'Espagnole », à être populaire. Trop fière et racée pour ne pas demeurer loyale envers sa famille et son entourage, la petite fille que Mérimée fit sauter sur ses genoux, la nymphette qui troubla Stendhal, avait-elle même des amis quand elle fut cette femme qui n'eut que le bras de son dentiste pour s'appuyer, fugitive désolée du 4 septembre ?

Et lorsque Camden-Place remplaça pour elle le somptueux décor du Second Empire, lorsqu'elle fut à Farnborough cette nonagénaire qui reçut en pleurant la nouvelle de l'armistice de 18 comme la délivrance de ses remords, ou promena au Cap Martin cette fragile silhouette, en deuil éternel, on se dit qu'elle a payé trop longtemps l'ambition de régner.

S'il n'était sous sa dalle de porphyre, l'oncle serait mortifié : ces souvenirs d'un empire qui se voulait semblable au sien, inspirent d'abord la pitié.

DENISE BOURDET



LA TRAGÉDIE DE PANAMA

par Pierre Audiat

Des trois « affaires » : l'affaire Wilson, où le gendre du Président de la République Jules Grévy fut accusé de trafic d'influence dans l'attribution de décorations, l'affaire de Panama, l'affaire Dreyfus, qui, en déchaînant les passions politiques, ébranlèrent la Troisième République et créèrent des lézardes qui devaient, quarante ans plus tard, entraîner sa ruine, l'affaire de Panama est la seule qui pourrait être appelée une tragédie. Tragédie antique et plus eschylienne qu'euripidienne, puisque rien n'y manque : ni le héros, précipité par les Dieux du faîte de la gloire dans l'abîme ; ni l'enchaînement fatal des événements, cette « machine infernale » dont parlait Jean Cocteau, ni le chœur où l'opinion publique, suivant le déroulement des faits, les commente pour en tirer des leçons morales. Il est vrai que le chœur de *Panama,* à la différence du chœur antique qui exprime le bons sens, la sagesse, la pitié, est composé de vociférateurs qui, versant l'huile sur le feu, attisent les colères, accablent et insultent le héros déchu.

Moins abondante que la littérature de l'affaire Dreyfus, celle de Panama est considérable, mais jusqu'à présent les livres qui en faisaient l'objet se ressentaient de l'atmosphère passionnelle dans laquelle elle s'était jadis déroulée. Si elle n'offrait pas les coins d'ombre, les « secrets » que recèle encore l'affaire Dreyfus — le livre, récemment publié, de Maurice Paléologue suggère l'existence de pistes insoupçonnées —, l'affaire de Panama contenait toutefois quelques trous. Surtout elle laissait dans notre mémoire l'image d'un échec total, le canal de Panama étant comme le négatif du canal de Suez, réussite complète, si bien que le même homme, Ferdinand de Lesseps, apparaissait avoir montré à Panama une imprévoyance, une légèreté, un manque de jugement, une maladresse aussi grands que le génie, l'opiniâtreté, la sûreté de vues, l'habileté dont il avait fait preuve à Suez.

Sans doute Ferdinand de Lesseps a cinquante ans lorsque, en 1855, il

— Ci-dessus, portrait de Ferdinand de Lesseps.

entreprend le canal de Suez et il en a soixante-quinze lorsque, en 1880, les plans du canal de Panama ayant été arrêtés, les travaux vont être entrepris, mais outre le fait qu'il a auprès de lui son fils, Charles de Lesseps, pour le seconder, Ferdinand de Lesseps est d'une vitalité exceptionnelle : en 1869, à soixante-trois ans, il s'est remarié avec une jeune fille de vingt et un ans dont il aura douze enfants. Si l'on allègue que la puissance génésique ne va pas toujours de pair avec la force de la pensée, il est à remarquer que, durant les années où le projet du canal de Panama prend corps et où le creusement du canal est plus qu'amorcé, Lesseps manifeste la même adresse diplomatique que vingt ans auparavant et une activité physique à peine diminuée.

Contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, il s'en est fallu d'assez peu que le canal de Lesseps à Panama ne fût un succès : le choix d'un canal à écluses au lieu d'un canal à niveau, la fièvre jaune épargnant les auxiliaires les plus sûrs et les plus compétents de Lesseps, un financement plus ample des travaux, des vues moins étroites de nos gouvernants et de nos législateurs, auraient vraisemblablement permis de relier l'Atlantique et le Pacifique par une voie d'eau, à l'endroit même où les Etats-Unis l'ont créée. Il ne s'agit nullement d'hypothèses flatteuses pour notre orgueil national, ou de la reconstitution, trop optimiste, d'événements qui *auraient pu* se réaliser, mais de conclusions qui ressortent du dossier complet, quand on l'examine sans idées préconçues et sans lointains ressentiments.

Ce dossier, rassemblé avec soin, enrichi de documents inédits (mémoires, correspondances), présenté avec sérénité, c'est M. George Edgar-Bonnet, directeur général honoraire de la Compagnie de Suez, qui le soumet à notre examen et à notre jugement [1]. Dire de cet ouvrage qu'il est excellent, important, intéressant, le qualifierait sans le caractériser. Je le tiens, ainsi que certains livres — point trop nombreux — pour un livre-clef ou, plus précisément, pour un *livre-étoile* (*étoile* étant pris dans le sens d'*étoile forestière*) : il nous permet d'apercevoir, d'un rond central, de nombreuses allées orientées en plusieurs directions : psychologique, technique, économique, financière, politique, et formant des couloirs lumineux dans l'épaisseur de l'histoire.

En 1951, M. George Edgar-Bonnet, retraçant la vie de Ferdinand de Lesseps, avait publié : *Ferdinand de Lesseps, le Diplomate, le Créateur du Canal de Suez,* qui lui avait valu, de l'Académie française, la plus haute distinction qu'elle peut accorder à une étude historique : le Grand Prix Gobert ; il lui a donc fallu huit ans pour mener la biographie de Lesseps à son terme et pour peindre le panneau sombre d'un diptyque dont Suez est le panneau ensoleillé. Exemple à méditer par les amateurs qui croient que six mois suffisent pour faire le tour d'un homme ou d'une époque.

En 1870, Lesseps a soixante-cinq ans, et sa célébrité est mondiale. Le percement du canal de Suez, où les vaisseaux de toutes nations naviguent

1. *Ferdinand de Lesseps. Après Suez. Le Pionnier de Panama* (Plon, éditeur).

librement, même en temps de guerre, apparaît un exploit d'autant plus fabuleux qu'il a été accompli, nul ne l'ignore, malgré l'hostilité de la Grande-Bretagne, l'indifférence de la France, en dépit du problème, quasi insoluble, qui consistait à exécuter des travaux gigantesques dans un désert de sable : Lesseps est l'homme qui surmonte tous les obstacles et qui impose sa volonté non seulement à la nature, mais aux états et aux gouvernements.

Son activité et, comme nous disons à présent, son dynamisme, masque toutefois une de ses qualités foncières : une souplesse, une agilité d'esprit grâce auxquelles il tourne à son avantage moral des incidents que d'autres considéreraient comme de fâcheux déboires. Ainsi, en novembre 1875, une nouvelle étonnante se répand : la Couronne d'Angleterre a acheté au Khédive d'Egypte, à court d'argent, les 177 000 titres de la *Compagnie universelle de Suez,* que celui-ci avait reçus pour ses apports. C'était là un coup de maître de Disraëli, mais un coup assez rude pour Lesseps puisque la Couronne d'Angleterre devenait ainsi propriétaire, pour près de moitié, de l'entreprise de Suez. Lesseps qui avait, sans y réussir, essayé de contrecarrer les projets de Disraëli, aurait pu s'enfermer dans un silence réprobateur ; point du tout. Non seulement il accepte l'événement comme un « fait heureux », mais il démontre que, par ce biais inattendu, son but primitif va se trouver atteint. « Lorsque j'ai commencé les études et les travaux du canal de Suez », dit-il au cours d'une réunion d'Anglais et de Français, « je pensais que cette œuvre (...) marquerait la fin de l'antagonisme politique entre la France et l'Angleterre en Egypte (...). Aujourd'hui le vœu que j'exprimais il y a vingt ans s'est réalisé. L'association du canal de Suez devient le signe certain de l'alliance des deux pays qui ont aujourd'hui le même intérêt pour la prospérité d'une entreprise pacifique et universelle et pour le bonheur de l'Egypte. » Le mieux est que la prédiction de Lesseps a été, en gros, confirmée.

Lorsqu'à l'automne de 1878, Lesseps envisagea soudain de percer l'isthme de Panama et de réaliser, le premier, une idée ancienne, remontant à la conquête du Nouveau-Monde, et dont la réalisation avait déjà fait l'objet de nombreuses études (c'est une longue histoire, fort compliquée, dont M. Edgar-Bonnet expose les péripéties mal connues), il savait déjà qu'il allait se heurter aux Etats-Unis, comme à Suez il s'était heurté à la Grande-Bretagne. D'autant que les Etats-Unis s'appuyaient cette fois sur les principes qu'avait posés Monroë, dans sa fameuse doctrine, qui peut se résumer ainsi : « L'Amérique aux Américains. » Sans doute Lesseps ne prétendait à aucune ingérence politique dans le continent américain, puisqu'il exerçait simplement le droit concédé par la Colombie à Bonaparte-Wyse (droit que celui-ci transférait à Lesseps) de construire un canal océanique dans l'isthme de Panama, mais il n'avait pas à se dissimuler que les Etats-Unis voyaient d'un très mauvais œil la France

se substituer à eux dans une entreprise vitale pour tous les Etats d'Amérique.

Aussi bien Lesseps, afin de ne pas se heurter à une opposition irréductible des Etats-Unis, opposition qui eût entraîné la méfiance de souscripteurs français et étrangers, dut accepter la prise de position, telle que la formula, le 8 mars 1880, dans un message au Congrès, le président des Etats-Unis, Hayes. « Les Américains ont le droit et le devoir d'exercer leur contrôle et leur autorité sur toute voie interocéanique. Ainsi, sur le futur canal, construit en territoire colombien par des Français, *les Etats-Unis réclament un protectorat exclusif.* »

La réaction de Lesseps fut aussi prompte qu'admirable. Il télégraphia à Paris : « *Message présidentiel garantit protection canal.* » Et, comme en 1875, cette interprétation hardie n'a pas été, en somme, démentie. Il est bien vrai que les Etats-Unis eussent été et sont encore les seuls capables de garantir les conventions conclues entre états américains. On l'a vu récemment lorsqu'après le coup de Suez la République de Panama sembla tentée de suivre l'exemple du dictateur d'Egypte. Lorsqu'en 1904, dix ans après la mort de Lesseps, les Etats-Unis reprendront le percement de l'isthme, ils auront soin de mettre le canal à l'abri des fluctuations de la politique : ils placeront pour ainsi dire des verrous que seule une force militaire supérieure à la leur serait en mesure de faire sauter.

Le scandale dans lequel a sombré l'entreprise française de Panama a laissé dans la mémoire des contemporains l'idée, absolument fausse, qu'il s'agissait d'une spéculation trouble, destinée moins à accomplir d'immenses travaux qu'à attirer des capitaux dans les caisses de la Société. En fait, comme le montre M. George Edgar-Bonnet, l'œuvre réalisée par les techniciens et les ingénieurs à Panama a été très importante. Les plans ont été soigneusement étudiés, le recrutement de la main-d'œuvre aussi bon que possible, l'hébergement, le ravitaillement, l'équipement, l'organisation, sinon parfaits, du moins satisfaisants, le rythme d'avancement des travaux assez proche de celui qui avait été prévu. Ferdinand de Lesseps qui, étant donné son âge, aurait pu se borner à diriger de Paris l'entreprise, n'hésite pas, à soixante-quinze ans à venir étudier sur place le tracé du futur canal et, à quatre-vingts ans passés, en 1886, il repart pour Panama où « bravant le soleil, méprisant la fatigue, écrit son biographe, il stupéfie tout le monde : comme autrefois, le mouvement perpétuel paraît être son état normal. Et le soir, après des journées harassantes, il enchante ses hôtes par l'humour et la verve de sa conversation ».

Cependant une série de malheurs, les uns prévisibles, les autres accidentels, ne tardent pas à compromettre le succès. Les voyageurs, un peu trop optimistes sans doute, s'ils avaient signalé le caractère déprimant du climat pour les Européens, n'indiquaient point qu'il fût malsain ou que la fièvre jaune régnât dans l'isthme à l'état endémique. De vrai, la fièvre jaune ne se manifesta que par épidémies, et les statistiques établissent qu'il y eut, de 1881 à 1888 à déplorer 5 527 morts seulement. *Seulement,* car

le bruit se répandit que le nombre des morts était beaucoup plus grand.

Mais — et c'est ici que se manifeste l'hostilité des dieux et la malice des démons — la mort frappe les meilleurs auxiliaires de Lesseps, ceux qui, sur place, dirigent les travaux. Dès la première année, Henri Bionne, secrétaire général de la Compagnie, l'ingénieur Etienne, le directeur des travaux, Georges Blanchet, meurent, emportés par le mal qu'on n'ose pas nommer tant ces deux mots *fièvre jaune* sèment l'effroi. Après eux, c'est un ingénieur d'élite, Jules Dingler, directeur général qui, démoralisé par la mort de sa fille et de sa femme, atteintes de la fièvre jaune, épuisé par l'effort qu'il avait fourni, est obligé de rentrer en France. Son successeur Léon Boyer meurt lui aussi, peu de temps après avoir donné l'impression qu'il était de taille à achever l'œuvre commencée.

Tout aurait pu encore être sauvé si le financement de l'entreprise avait été assuré par des crédits de l'Etat ou par des organismes puissants, mais fidèle à un système qui lui avait réussi, lors du percement de l'isthme de Suez, Ferdinand de Lesseps préférait s'adresser aux épargnants, et ne rien demander aux pouvoirs publics. Toutefois pour recueillir les souscriptions, émettre des emprunts, il ne pouvait pas, évidemment, se passer du concours des banques. Or, depuis « Suez » la situation avait évolué : les grandes banques étaient restées des intermédiaires entre la Compagnie et les souscripteurs, mais, au fond, tout dépendait des dispositions, favorables ou défavorables, de l'opinion. Or, de plus en plus, l'opinion était « travaillée » par une presse à laquelle la Troisième République avait rendu sa liberté. Les appels à l'épargne, pour être entendus, devaient donc être lancés dans une atmosphère sereine ; une campagne de dénigrement, sincère ou intéressée, était de nature à inquiéter ou à décourager les souscripteurs éventuels. Bref, tout financement par l'épargne devenait vulnérable et aléatoire.

Cependant, l'épargne répondit à l'appel qui lui était adressé par le prestigieux créateur de « Suez », en dépit des campagnes hostiles qui ne tardèrent pas à se dessiner. Seulement, au lieu de prévoir un ample financement et, dès l'origine, d'appeler de gros capitaux, Ferdinand de Lesseps et son fils Charles, auquel étaient dévolues les questions de financement, envisagèrent des appels échelonnés sur de nombreuses années, à mesure de l'avancement des travaux. Si bien que lorsque ceux-ci, en 1889, entrèrent en sommeil, l'appel à l'épargne devint de plus en plus difficile et de plus en plus onéreux (lors du procès où furent impliqués Ferdinand et Charles de Lesseps en 1892-1893, on exagéra le montant des commissions qui avaient été versées ; en fait, les frais d'émission avaient absorbé 7 1/2 p 100 du produit des emprunts, alors qu'aujourd'hui, où les choses se sont normalisées, ils atteignent environ 5 1/2 p 100). C'est pourquoi, afin d'attirer les souscripteurs par une formule, alors nouvelle et séduisante, les dirigeants de la Compagnie décidèrent de lancer un « emprunt à lots », les lots se présentant comme une grosse prime de remboursement, distribuée par le hasard.

Encore fallait-il obtenir des pouvoirs publics une autorisation spéciale, puisque, au nom de la morale, la IIIe République réprouvait en principe toutes les loteries : c'était s'aventurer sur un domaine rempli de pièges et de chausses-trapes, dans un moment où les passions politiques, exacerbées, faisaient usage de toutes les armes, permises ou interdites, pour triompher. Il n'est pas douteux que des complaisances, des votes, furent achetés à prix d'argent afin que fût autorisé l'emprunt à lots de Panama, qu'il y eut les fameux « chéquards » dont on connut quelques noms, et dont très peu eurent des comptes à rendre à la Justice, mais la politique exploita ces pratiques blâmables et en tira un scandale retentissant.

Dans une coalition qui n'était pas sans exemple, et qui ne demeura pas sans suite, la droite et la gauche s'unirent pour stigmatiser les hommes qui formaient alors le *centre* de la République : on s'attaquait à la citadelle sans savoir à qui des deux assaillants profiterait éventuellement une victoire. Il fallait maintenant trouver des coupables. Ferdinand et Charles de Lesseps furent d'abord traduits en correctionnelle sous l'inculpation, aberrante, de « manœuvres frauduleuses pour persuader de l'existence de fausses entreprises, et tentative d'escroquerie de tout ou partie de la fortune d'autrui ». Contrairement aux prévisions, Ferdinand et Charles de Lesseps furent condamnés à cinq ans de prison, Ferdinand, par défaut, son grand âge et ses titres — depuis 1884 il était membre de l'Académie française où il avait été reçu par Ernest Renan — lui ayant valu de ne pas comparaître. Si l'arrêt fut cassé par la Cour Suprême, en juin 1893, Charles de Lesseps n'en fit pas moins effectivement l'année de prison à laquelle le condamna la Cour d'assises pour corruption de parlementaires. Mais c'est ici que le drame rejoint la tragédie, Charles de Lesseps et les siens ont réussi à dissimuler à Ferdinand de Lesseps et la condamnation et même l'incarcération de son fils, grâce à de pieux mensonges. Le créateur de « Suez » a bien vu s'écrouler « Panama » mais il n'a pas subi l'injuste opprobre dont le nom de Lesseps a été flétri. Une année plus tard, quelques jours après le vingt-cinquième anniversaire du percement du canal, le 6 décembre 1894, il mourra dans sa quatre-vingt-dizième année.

⁂

Le quatrième pouvoir qui se constitua à la fin du XIXe siècle : la presse, avait joué un rôle important dans toute l'affaire de Panama. Dès le lancement du premier emprunt, Emile de Girardin, bien qu'il eût été un ami personnel de Lesseps, s'était employé à détourner les souscripteurs. Il y avait réussi puisque sur les 400 millions de francs attendus il ne fut souscrit d'abord que 30 millions. Lorsque l'affaire devint à la fois financière et politique, on imagine avec quelle ardeur les journaux qu'avait négligés ou déçus Lesseps se ruèrent à la curée. A ces mécontents s'ajoutèrent ceux que leur ligne politique obligeait à prendre parti contre les panamistes et les chéquards.

Il en eût été sans doute autrement si la grande presse d'information — celle qui se borne, théoriquement, à informer — avait existé, mais elle naissait à peine, son véritable fondateur ayant été Jean Dupuy, directeur du *Petit Parisien*. La petite-fille de Jean Dupuy, Mme Micheline Dupuy, dans un livre[1] préfacé par M. Jacques Chastenet, de l'Académie française, vient justement de retracer, avec talent et sympathie, la carrière hors série d'un homme parti de rien et parvenant, grâce à ses seules qualités de travail et de jugement, à occuper dans la République des places éminentes (sénateur, ministre, président du Sénat) et dans la presse, la première, le tirage quotidien de son journal ayant approché les deux millions d'exemplaires.

Jean Dupuy n'était pas un journaliste-né ; il ne signa jamais de son nom dans son journal ; ce fut presque accidentellement qu'en 1887 il prit place dans les rangs de propriétaires de journaux, sans abandonner tout de suite la plus grosse étude parisienne d'huissier dont il avait la charge.

Réputé depuis longtemps pour son sens pratique et pour son flair, Jean Dupuy avait aussitôt compris que pour atteindre un très vaste public, un journal devait se garder de prendre trop ouvertement position dans les querelles, politiques ou autres, qui divisaient l'opinion. Il recueillit précisément une partie des lecteurs du *Petit Journal* qui, sortant de son rôle d'informateur, s'était rangé dans le camp des anti-dreyfusards. Erreur dont Jean Dupuy tirera la leçon en s'abstenant de « compromettre » le *Petit Parisien*, sauf quand l'intérêt national n'était pas douteux. Ainsi, un an avant le procès des Lesseps, Jean Dupuy tente de leur venir en aide. Il ouvre un referendum auprès des lecteurs de son journal : « *Pour sauver les épaves de ce naufrage, nos lecteurs peuvent-ils apporter l'argent nécessaire ?* » Les réponses furent peu nombreuses et presque toutes négatives. Jean Dupuy n'insista pas, mais resta personnellement convaincu que « le moyen de sauver Panama aurait pu être trouvé » si les ministres et les députés s'étaient comportés en « braves gens ».

La Rome des Papes et la France.

Depuis douze siècles la France a été proclamée « la fille aînée de l'Eglise ». Cette filiation remonte en effet à 756, année où le pape Etienne III, après s'être vainement adressé à l'empereur d'Orient pour écarter la menace que faisait peser sur Rome une invasion des Lombards, reçut le secours efficace du roi des Francs, Pépin le Bref, qui repoussa les envahisseurs et remit en toute souveraineté au pape les terres qu'il leur avait reprises ; il avait agi en « fils de l'Eglise » et le pape, pour lui marquer sa reconnaissance, lui fit don des reliques de sainte Pétronille qui passe pour avoir été la fille spirituelle de l'apôtre Pierre.

A l'exception de deux périodes de notre histoire : la Révolution fran-

1. *Un homme. Un journal. Jean Dupuy* (1844-1919) (Hachette).

çaise, puis, sous la IIIe République, les années comprises entre la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat et le rétablissement de l'ambassade française auprès du Vatican, les relations de celle-ci et de la Rome pontificale furent très étroites, mais il serait hardi d'affirmer qu'elles furent toujours excellentes : dans les familles les plus unies, il arrive que les filles se chamaillent avec leur mère.

Par une bizarrerie moins paradoxale qu'elle ne paraît d'abord, on pourrait dire que jamais relations ne furent moins troublées que du jour où le lien contractuel a été rompu entre l'Etat français et le chef de l'Eglise catholique.

Ainsi le livre de M. Wladimir d'Ormesson, de l'Académie française, ambassadeur de France, a publié sous le titre : *La Présence française dans la Rome des Papes* [1] baigne dans l'euphorie : à le lire, un profane se douterait à peine qu'entre la France et la Rome pontificale il y eut quelques crises sérieuses. Il est vrai que le propos de Wladimir d'Ormesson n'était nullement de faire l'historique de leurs relations, mais bien de retrouver dans la Rome actuelle la présence française et, à l'occasion, d'en montrer l'origine.

Or ce volume de deux cents pages enferme, exposés avec beaucoup de talent, une quantité de faits dont la plupart des Français, même bons catholiques, n'ont qu'une idée assez vague. Si nul n'ignore, bien sûr, que le Vatican est la capitale spirituelle de toute la catholicité, sait-on que les ordres religieux ont, en immense majorité, leur maison-mère à Rome même et qu'à peu près tous y sont représentés par une « procure » ? Sans parler des « grands ordres » (tels les Jésuites, les Dominicains, les Franciscains) les religieux français sont, en grand nombre, présents à Rome avec leur maison-mère : les frères des Ecoles chrétiennes, les Pères Blancs, les Assomptionnistes, les Maristes, les Capucins, les Trappistes, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu et bien d'autres.

Si l'on tient compte des Français, laïcs ou clercs, qui résident à Rome soit en raison de leurs fonctions officielles auprès du Vatican, soit en raison de l'activité universitaire et scientifique qu'ils exercent dans les séminaires, les instituts et les universités, on s'aperçoit que non seulement ils forment une masse imposante, mais encore qu'ils font partie de ce qu'on pourrait nommer le grand état-major de l'Eglise catholique. De cette manière, sans que puisse s'interposer l'autorité de l'Etat, le Vatican agit directement sur la vie spirituelle des Français, avec une liberté qu'il n'avait jamais connue ni au Moyen Age ni sous l'ancien régime.

M. Wladimir d'Ormesson, qui fut ambassadeur de France auprès du Saint-Siège de septembre 1948 à octobre 1956 note, en passant, « la bonne harmonie qui règne entre l'ambassadeur de France et la colonie ecclésiastique de Rome ». Il n'en fut pas toujours de même, quand la France était

1. Hachette, éditeur. (Un chapitre de cet ouvrage a paru dans *La Revue de Paris*. Juin 1959.)

reconnue comme « la fille aînée de l'Eglise » : les instructions que le cardinal de Fleury, ministre des Affaires étrangères de Louis XV, adresse en 1731 au duc de Saint-Aignan font état des intrigues que nouent « certains religieux qui sont à Rome, en communauté ou autrement ». « Les plus dangereux de ces gens-là, précise le cardinal de Fleury, sont ceux qui se mêlent d'écrire en France, d'en recevoir des avis et de parler à Rome sur les affaires de l'Eglise. » On devine en effet qu'en un siècle où les querelles touchant le gallicanisme, le jansénisme, le molinarisme, la suprématie absolue du Pape dans l'Eglise, n'étaient point éteintes, chacun à Rome travaillait pour son saint ou, si l'on préfère, pour sa doctrine.

— A point nommé, une étude fort érudite de M. Maurice Vaussard, expert ès choses ultramontaines : *Jansénisme et Gallianisme aux origines religieuses du Risorgimento* [1] met en lumière les intrigues auxquelles fait allusion le cardinal de Fleury. Durant tout le XVIIIe siècle, les milieux jansénistes et gallicans de France furent en rapport très suivis avec des écclésiastiques français installés à Rome, quelques-uns à la Curie même, et des ecclésiastiques italiens. Comment cette propagande, dirigée contre les Jésuites et leur « laxisme », orientée vers une harmonie entre le pouvoir spirituel de l'Eglise et le pouvoir temporel des Etats, s'est exprimée; comment elle s'est répandue dans toute la péninsule ; comment elle a favorisé le mouvement révolutionnaire qui aboutit, en France, à la constitution civile du Clergé ; comment le clergé italien s'est comporté, lors de l'occupation française en Italie ; comment elle a finalement contribué à préparer le *risorgimento* et à éveiller le nationalisme italien, c'est ce qu'expose très clairement M. Maurice Vaussard.

L'auteur, il convient de le préciser, a écrit un ouvrage de première main, ayant en particulier dépouillé, pour la première fois, les quatorze volumes in 4° conservés à la bibliothèque de Saint-Sulpice, renfermant la correspondance échangée entre l'abbé Clément et les jansénistes italiens ou français résidant en Italie. Livre de « mince épaisseur » mais représentant un labeur immense.

— L'esprit janséniste et gallican avait incliné une partie du clergé français à accepter la constitution civile du clergé, que Rome avait rejetée, non sans quelque retard, catégoriquement. Parmi les prêtres et évêques assermentés — les « jureurs », comme disaient ceux qui étaient demeurés fidèles à Rome — tous n'étaient point des opportunistes ou des arrivistes. Beaucoup étaient sincères, quelques-uns de vie édifiante. Lorsque le Concordat de 1801-1802 fut conclu entre Bonaparte et le pape Pie VII, et que certains « jureurs » purent rentrer dans le giron de l'Eglise, il en résulta un superbe imbroglio, et d'innombrables démêlés. D'autant plus que les préfets du Premier Consul étaient, dans l'ensemble, républicains et qu'ils se

1. Letouzey et Ané, éditeurs. (Il faut signaler aux lecteurs éventuels que les citations des textes italiens et latins ne sont pas traduites en français.)

trouvaient, dans leurs départements, en face d'évêques qui l'étaient généralement très peu.

Le chanoine F. Le Douarec avait, peu avant sa mort, étudié les remous qu'avait suscités le Concordat dans le diocèse de Saint-Brieuc, et, plus spécialement, les rapports du préfet J. P. Bouillé et de l'évêque Monseigneur Caffarelli [1]. Il se fondait sur des documents inédits, dont les principaux sont les mémoires du fils de Bouillé, et ceux du chanoine Lesage, ex-Prémontré, que l'auteur nomme « un Saint-Simon de sacristie ». Celui-ci avait l'œil malicieux et la dent dure, paraît-il. On regrette que le chanoine Le Douarec n'ait pas cru pouvoir citer moins parcimonieusement cet observateur sans indulgence. Le livre eût été encore plus intéressant.

QUELQUES LIVRES

— Ecrire une histoire d'Espagne, qui ne soit ni un recueil d'anecdotes ni un catalogue de noms et de dates, exige de son auteur de nombreuses qualités : une connaissance directe de la terre et de l'homme d'Espagne ; une information qui s'étende de la préhistoire à l'histoire contemporaine ; surtout de l'amitié. De l'amitié, c'est-à-dire « une connivence lucide du cœur de l'esprit ».

J'emprunte cette belle définition à M. Jean Descola qui la place au seuil de l'*Histoire d'Espagne* [2] qu'il vient de publier. M. Jean Descola qui s'est spécialisé dans l'étude de l'Espagne et de l'empire espagnol d'Amérique, auquel nous devons notamment *Les Conquistadors, Les Libertadors,* a réussi, dans son dernier ouvrage, à doser avec bonheur la chronologie des événements, les portraits en action des Espagnols les plus représentatifs, les traits caractéristiques de l'âme d'un peuple, les données statistiques qui éclairent, aux différentes époques, la situation démographique et économique, si bien que le lecteur n'a jamais la sensation de traverser les étendues arides, sans ombre et sans eau, que le voyageur rencontre fatalement lorsqu'il parcourt toute la péninsule ibérique.

Pour accrocher notre curiosité à des noms, réels et symboliques à la fois, M. Jean Descola distingue « l'âge de Viriathe » (Viriathe, le Celtibère révolté contre Rome), qui va des origines au XIIIe siècle ; « l'âge du Cid », de l'invasion arabe à la reconquête totale ; « l'âge du Greco », ce Tolédan, d'origine crétoise, personnifiant le Siècle d'or ; « l'âge de Goya », époque troublée des guerrillas et des révolutions, qui ne s'achève qu'en 1870 ; « l'âge de José Antonio et de Garcia Lorca » (le général représentant le camp de l'autorité et le poète celui de la révolution) qui, en 1959, n'est point encore clos.

Si contrastée que soit l'âme espagnole, si diverses que soient « les Espa-

1. *Le Concordat dans un diocèse de l'Ouest.* (Editions Alsatia.)
2. Fayard, éditeur.

gnes », l'Espagnol est à la fois farouchement individualiste et farouchement patriote. De là ces querelles intérieures et même ces guerres civiles qui s'effacent devant la menace d'une intervention étrangère. Aucun étranger d'ailleurs qui ne soit sensible à la noblesse native de l'Espagnol, qui ne soit respectueux d'une fierté qui ne se confond point avec l'orgueil.

Le lecteur français trouvera dans le livre de M. Jean Descola plusieurs exemples, peu connus, des « aventures » pourrait-on dire, de l'âme espagnole : tel le voyage en Orient qu'entreprit, au IVe siècle de notre ère, la nonne Egeria qui, par le récit qu'elle écrivit, a droit au titre de « première femme de lettres » espagnole ; tel l'extraordinaire conflit spirituel qui mit aux prises, au milieu du XVIe siècle, les Carmes déchaussés et les Carmes mitigés, conflit qui, tournant un moment au désavantage des mystiques, entraîna la résidence forcée de Thérèse d'Avila et l'arrestation de Jean de la Croix.

— M. François Piétri qui, lui aussi, a de l'amitié pour l'Espagne et qui la connaît fort bien, s'est limité à présenter dans *L'Espagne du Siècle d'or* [1] le tableau d'un siècle qui a pour originalité de s'étendre sur plus de cent cinquante ans et d'atteindre son apogée au troisième tiers de son cours. M. François Piétri montre que, contrairement à l'opinion commune, la grandeur politique et la grandeur spirituelle n'ont point coïncidé au XVIe siècle, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. C'est, au contraire, alors que le déclin politique de l'Espagne s'amorce, sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, que le Siècle d'or s'épanouit et produit ses œuvres les plus remarquables dans les lettres et les arts, avec Cervantes, Lope de Vega, Velazquez, Murillo.

Le début de ce long siècle est marqué, lui, par une floraison de savants, de philosophes, de juristes et de théologiens qui, grâce à la libération puis à l'essor de l'Espagne, font lever les germes que le Moyen Age avait déposés dans les esprits. Dans la Péninsule, comme dans toute l'Europe, la Renaissance en effet, ne rompt pas avec la civilisation médiévale, elle apporte à celle-ci les trésors de la civilisation gréco-orientale sauvés du désastre qu'avait été la prise de Constantinople par les Turcs. On peut même dire que des diverses nations européennes, c'est l'Espagne qui bénéficia le plus tardivement de cet enrichissement. L'excellente mise au point qu'a opérée M. François Piétri dissipe une illusion tenace.

— Le R. P. Bertier de Sauvigny, prêtre de la Société des Eudistes, professeur à l'Institut catholique de Paris et à l'Université Notre-Dame (Etats-Unis) est, à quarante ans, l'un des historiens français les plus appréciés. Ses ouvrages sur la Restauration font autorité, mais il est vrai qu'il compte parmi ses ancêtres l'un des serviteurs les plus zélés de Louis XVIII et de Charles X.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui : *Metternich et son Temps* [2] est pré-

1. Fayard, éditeur.
2. Hachette, éditeur.

senté d'une façon originale : l'auteur laisse en effet la parole à Metternich qui fait son auto-portrait, physique et moral, expose ses principes, décrit ses méthodes et juge les événements et les hommes de son temps. M. Bertier de Sauvigny s'excuse presque de produire sous son nom un livre « essentiellement composé de textes, au point même de ressembler fort à une anthologie ». Pour ma part je le féliciterais d'un retour aux sources qui nous change d'interprétations souvent tendancieuses.

Encore faut-il pour qu'un historien puisse procéder de la sorte que la documentation soit abondante. En ce qui concerne Clément Metternich (1773-1859) elle est luxuriante. « Une vie entière ne suffirait pas, écrit l'auteur, à dépouiller ce qui représente directement ou indirectement la pensée de Metternich. » Il ajoute que la moitié des textes cités — trois cents environ — est inédite. On devine de quel intérêt est un ouvrage ainsi conçu ; nous voyons l'homme d'Etat et le diplomate sous son vrai jour : avec son orgueil qui lui donne conscience de sa supériorité sur ses adversaires ou ses partenaires ; ses principes qui, loin d'être inflexibles, cèdent aux circonstances ; son réalisme qui ne s'encombre pas de scrupules ; enfin ses méthodes dont l'efficacité, en matière de politique étrangère, n'a guère été dépassée. De plus Metternich était un observateur perspicace : les pages dans lesquelles il a peint Napoléon, analysé son caractère, démonté son système, figurent, à mon avis, parmi les plus pénétrantes qu'on ait écrites sur l'Empereur.

— Si la vie privée, et particulièrement la vie amoureuse de Metternich tient peu de place dans le livre précédent, elle en occupe une très grande dans le *Metternich* [1] de M. Michel Missoffe. Non que l'auteur recherche, pour égayer une biographie fort étudiée, les anecdotes piquantes. Non ; s'il développe les rôles des trois épouses légitimes et des très nombreuses maîtresses (parmi celles-ci : Caroline Bonaparte, Mme d'Abrantès, la princesse de Lieven, la princesse Bagration et autres grandes dames, qui furent aimées de Metternich) c'est qu'il croit à l'impossibilité pour un homme d'Etat de séparer sa vie publique et sa vie privée.

Assurément, il y a toujours action réciproque du sentiment et de la pensée ; d'autre part les femmes, soit par les passions qu'elles inspiraient, soit par les renseignements que, consciemment ou non, elles fournissaient, furent de tout temps des pions sur les échiquiers politiques et diplomatiques. Que Metternich se soit parfois servi d'elles pour mener son jeu n'est pas douteux ; qu'elles aient réussi à le modifier me paraît moins sûr. Peu importe au reste ! Le livre de M. Michel Missoffe appartient à l'histoire sérieuse, contée avec agrément.

— Dans une de ces charmantes collections où le texte et l'illustration « collaborent » intelligemment, M. Raymond Barrillon publie *Le Cas « Paris-Soir »* [2], « Paris-Soir » étant le journal d'informations qui, en peu

1. Fayard, éditeur.

2. Collection Kiosque : *Les Faits. La Presse. L'Opinion* (Armand Colin, éditeur).

d'années, de 1930 à 1939, atteignit le plus gros tirage quotidien de la Presse française : 2 500 000 exemplaires. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, rien n'est plus difficile — et plus délicat — que d'écrire l'histoire vraie d'un grand quotidien. Des circonstances particulières me permettent d'attester que cet historique est rigoureusement exact en ce qui concerne « la matérialité des faits ». Voilà, comme disait Théophraste Renaudot, de « l'étoffe pour l'histoire » et de l'étoffe solide.

PIERRE AUDIAT

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AMIRAL TOGO, SAMOURAI DE LA MER

par Georges Blond *(Fayard)*

Je n'ai pas lu tout l'œuvre de Georges Blond, mais tout de même un bon nombre de ses récits historiques qui ne sont pas sans qualités. Aucun cependant n'approche à mon avis la très remarquable biographie qu'il publie aujourd'hui chez Fayard du vainqueur de Tsoushima. Je sais que ce sujet lui tenait à cœur et qu'il y pensait depuis plus de quinze ans. Je puis l'assurer en tout cas que ses réflexions et ses recherches n'auront pas été stériles, et qu'il vient de publier un très beau livre...

De tous les grands drames de la guerre sur mer, je n'en connais guère de plus émouvant que celui de cette escadre russe que l'amiral Rojestvensky conduisit du fond de la Baltique au détroit de Corée tout au long d'un itinéraire de 17 000 milles, déployant une énergie extraordinaire pour surmonter des difficultés inouïes, et être fidèle à ce rendez-vous du 27 mai 1905 où l'attendait le désastre le plus total qui se soit jamais abattu sur une flotte.

Tout cela Georges Blond l'a parfaitement décrit, après d'autres d'ailleurs, mais son mérite ne s'arrête pas là. Ce qu'on trouvera dans son livre, et que bien peu de lecteurs, même très avertis de l'histoire maritime, connaissaient jusqu'à ce jour, c'est le côté japonais d'une affaire, dont la plupart des récits publiés en France s'inspirent généralement des sources russes. Cette bataille de Tsoushima dont presque tout le monde, même à l'époque — il faut relire les journaux du temps — pouvait prédire la conclusion, elle fut gagnée par une marine qui n'avait pas encore quarante ans d'expérience et par un amiral de cinquante-sept ans qui, à l'âge de quinze ans s'était battu aux côtés de son père et de ses frères pour interdire l'accès du territoire japonais à un navire de guerre britannique...

En 1863, quarante-deux ans avant Tsoushima, le Japon enfermé depuis plus de deux siècles dans l'isolement le plus total que l'on pût concevoir, recevait encore à coups de canons — des canons qui n'auraient même pas semblé modernes sur les champs de bataille de la guerre de cent ans — tout navire étranger qui prétendait aborder ses terres ! Au moment de la guerre contre la Russie, il avait des bateaux, les armes, les munitions les plus modernes, des hommes pour s'en servir, et à leur tête un homme capable de les mener à la victoire contre la troisième marine du monde.

Comment, en moins d'un demi-siècle, le Japon état féodal moyenageux a su découvrir le monde moderne et s'adapter si parfaitement, c'est comme le fait remarquer Georges Blond, l'un des exemples les plus frappants de l'accélération de l'histoire. On le comprendra mieux en suivant pas à pas la carrière prestigieuse de l'amiral Togo, qui sut sans rien perdre du caractère traditionnel de sa race, se faire dans la longue phalange des chefs de guerre marins, un nom que l'on peut sans hésiter comparer à celui de Nelson. Mais Nelson avait derrière lui un millénaire de traditions maritimes.

JACQUES MORDAL

(Suite de la chronique des livres page 173.)

LE MOIS A PARIS

GERMAINE RICHIER — L'ART EN VACANCES. — Quand Germaine Richier réunit il y a quelques semaines un ensemble de ses statues anciennes et récentes chez Creuzevault, nous craignions fort que ce ne fût là son dernier adieu. La mort, peu après, emportait à cinquante-quatre ans l'un des seuls sculpteurs inspirés d'aujourd'hui, l'héritière, par la richesse des thèmes, et la puissance du modelé, de Puget, de Daumier, de Carpeaux, de Rodin surtout.

Tout un univers fabuleux, hérissé, bosselé, terrifiant, tenant à la fois du végétal, de la bête et de l'homme — mantes religieuses, fourmis ou chauve-souris géantes, chevaux à six têtes, hommes-oiseaux — se dilatait ou s'étirait sous les doigts orageux de cette méridionale qui sculpta le *Tombeau de l'Orage,* attira sur son *Christ* tuméfié d'Assy-Passy les foudres de Rome, et qui, à l'opposé de la plupart des femmes-sculpteurs, céda rarement à la beauté ou au charme, disant n'avoir de tendresse que pour le nerveux, le tendu, le sec, et préférer l'arbre calciné aux pommiers en fleurs.

Quelques concessions à l'esprit d'avant-garde ne parvinrent pas à compromettre l'équilibre natif de cette ardente dont les figures d'un style monumental, comme l'*Ogre,* l'*Ouragane,* la *Montagne,* les statuettes de plomb ou de bronze serties d'émaux et parfois peintes, semblent fondre sous l'action d'un grand feu intérieur.

— Voici donc fermées pour quelques semaines encore la plupart des galeries d'art, ces chambres sans lits et sans tables où l'on ne prend de

repas ni ne dort, qui n'ont pour miroirs que des *cadres* et qu'animent seuls le va-et-vient des amateurs, nez aux murs, leurs vagues propos sur l'esthétique et, plus précises, des discussions sur la valeur marchande. La peinture se repose et l'on souhaiterait presque pour la santé de l'art que ces « fermetures annuelles » pussent durer quelques mois encore. Paris est sursaturé par une production abusive qui répond moins à un véritable amour qu'au besoin de placer des capitaux.

L'étranger en villégiature à Paris a trouvé néanmoins de quoi nourrir ses yeux. Si l'exposition de l'*Ecole de Paris dans les collections belges* brille en sa partie rétrospective, le choix fait parmi l'actuel affirme une fois de plus que notre musée d'Art Moderne n'a d'espoir que dans le non-figuratif. Plusieurs des meilleurs rétrospectives de l'année — *Claude Monet* chez Durand Ruel, *Dufy* chez Bernheim jeune, *Soutine* à la galerie Charpentier, *Chagall* au Pavillon de Marsan — se sont disputé les visiteurs estivaux, de même que les *Affiches de peintres* à la Maison de La Pensée française.

Si, pour la plupart des hommes, partir en vacances c'est dételer, peut-on dire que pour un artiste le travail cesse jamais ? On imagine mal que Tintoret, Rubens, Rembrandt, ou Victor Hugo, aient jamais pris de vraies vacances. Delacroix, qui appelait le dessin sa prière quotidienne, n'a pas laissé un jour sans faire de croquis. Ni la montagne ni la mer ne sont des récréations pour le peintre. Couché sur le sable ou dans la prairie, même lorsqu'il paraît inactif, ses yeux continuent à préciser des formes, des rythmes, à différencier des valeurs. Les regards qu'il donne à sa femme et à ses enfants, ne sont pas seulement d'amour : il cherche, à son insu à enrichir sa mémoire visuelle. Pour tous ceux qui obéissent à une vocation véritable, l'absence de contraintes et de diversions fait des mois d'été des périodes de grande récolte et les vacances sont presque toujours le temps le mieux rempli de l'année.

CLAUDE ROGER-MARX

LES MÉMOIRES DU MARÉCHAL JUIN. — C'est toujours avec une certaine appréhension que l'on aborde la lecture des Mémoires d'une haute personnalité encore en vie, car on se demande si l'on va se trouver en présence d'une œuvre réellement impartiale et d'une grande élévation d'idées.

Dans ses *Mémoires,* dont le premier volume vient de paraître, le maréchal Juin nous assure dans un avant-propos que les faits qu'il expose sont irrécusables et que les jugements qu'il porte reposent sur une analyse rigoureuse des faits. Cependant des voix se sont déjà élevées pour formuler des réserves quant à cette affirmation.

Des cinquante-trois premières années de sa vie, le maréchal ne nous

dit rien, les ayant estimées sans intérêt pour le lecteur alors qu'on eût aimé les connaître pour ce qu'elles nous auraient appris de sa formation. Son récit ne commence qu'à l'automne 1941, époque à laquelle, libéré de la forteresse de Kœnigstein à la demande du gouvernement de Vichy, il prit le commandement des troupes du Maroc, puis celui de toutes les forces d'A.F.N. quand le général Weygand fut rappelé en France sur l'injonction de Hitler. Il n'embrasse que les années 1942 à 1944 sous forme de trois tableaux : Alger, Tunis, Rome.

Alger, ce sont les journées angoissantes du débarquement allié du 8 novembre 1942 et de l'entrée en ligne de l'armée d'Afrique contre l'Axe. *Tunis,* c'est le récit succinct des opérations qui aboutirent à la libération de Bizerte et de Tunis. *Rome,* c'est l'épopée glorieuse de nos combattants depuis les montagnes sauvages des Abruzzes jusqu'à l'Apennin toscan.

Sur les journées d'Alger, au sujet desquelles on a déjà tant écrit et « romancé », le témoignage du maréchal donne l'impression que ce fut grâce à sa seule action que les forces françaises se rangèrent aux côtés des forces anglo-américaines ; malheureusement il comporte de multiples omissions, inexactitudes et affirmations à posteriori qui déforment l'ensemble du tableau. L'histoire des journées d'Alger est encore à faire.

Le commandement que le général exerça en Tunisie pendant les premiers mois de la campagne ne lui apporta guère de satisfaction. Ce fut pour lui un intermède ingrat : l'affaire était mal engagée, mal dirigée et le désordre était grand. On sent qu'il fut heureux de s'en dégager en février 1943 et de rejoindre Alger pour y attendre le commandement plus prometteur du corps expéditionnaire d'Italie. Mais avant d'être désigné, il eut à traverser une nouvelle période tourmentée, celle du conflit de Gaulle-Giraud, où sa propre situation fut menacée. Sentant l'infériorité de Giraud, dont il dépeint le caractère en termes peu courtois, il se rapprocha de de Gaulle et reçut officiellement le commandement du corps expéditionnaire.

En Italie, il se sent peu à peu plus à l'aise, bien qu'encore sous les ordres d'un général américain. Il peut commencer à faire valoir ses idées et le succès des manœuvres qu'il inspire l'achemine vers le but qu'il s'est proposé depuis longtemps : « Je ne me sentais, dit-il, d'ambition que pour commander et surtout commander à des hommes dans la rude tâche de la guerre, dans la clarté et dans un champ de responsabilités qui fussent bien à moi, sans partage. J'aimais les heures graves, pleines de périls, où la matière humaine que je pétrissais se montrait docile à mes impulsions, cependant qu'autour de moi toutes les volontés subalternes s'effaçaient restant comme suspendues à la mienne, seule responsable. »

C'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher l'idée fondamentale de la première phase des Mémoires du Maréchal : commander seul, les autres ne sont rien que des instruments.

Pour nous, la grande leçon à tirer de cette période, ce sont les lourdes servitudes qui pèsent sur une guerre de coalition : ententes difficiles entre

alliés même les mieux intentionnés, plan de guerre et plans d'opérations défectueux parce que résultats de compromis, situation d'infériorité pénible du partenaire moins bien équipé, qui se trouve dans l'obligation de mendier l'aide matérielle de ses alliés et qui de ce fait perd son indépendance et n'est pas appelé à s'asseoir à la table des grandes délibérations et décisions.

Situation qui s'est poursuivie pour nous après 1944 et dont nous portons encore en partie le poids. On comprend dès lors les efforts du général de Gaulle pour y remédier.

L. KOELTZ

CONGRÈS DE LA PRESSE LATINE A GENÈVE. — *Le libéralisme en* 1959. — Fondée en 1923 par Auguste de Castro, ministre du Portugal à Paris et le président E. Herriot, dirigée ensuite par Henry de Jouvenel et H. Béranger, l'*Association de la Presse latine d'Europe et d'Amérique* a repris son activité après la fin de la seconde guerre mondiale avec Jean Vignaud d'abord et depuis 1954 avec Edouard Bonnefous, sénateur de Seine-et-Oise ; ancien ministre, à qui l'on doit l'*Encyclopédie de l'Amérique latine* et qui est un « européen ». Sous sa présidence, deux Congrès se sont tenus à Rome (1955), à Strasbourg et Luxembourg (1957) pour morquer « le rôle de la latinité dans la construction de l'Europe ».

Tandis qu'à la conférence Est-Ouest (U.R.S.S.-E.U.-Grande-Bretagne-France) les quatre ministres des Affaires Etrangères échangeaient à la fin de juillet dernier, sans grand résultat, les points de vue de leurs gouvernements sur le statut de Berlin, Genève recevait les congressistes de l'Association de la Presse latine, appelés à étudier « la défense de l'idée libérale en Occident ».

Certains se demanderont ce que signifie aujourd'hui le mot *libéralisme*, qui a connu tant d'acceptions diverses. On peut l'identifier à *démocratie*... A quoi tiennent ses partisans actuels ? San doute répugnent-ils à l'étatisme, mais le libéralisme *économique* ne semble plus avoir de clients, remarque J. Gignoux, alors que le libéralisme *politique* en aura toujours. Ceux-ci sont attachés à la liberté (qui permet l'épanouissement de la personne humaine, l'invention dans les sciences et les arts, une vie plus commode aux peuples). Ils professent une certaine tolérance (l'intolérance mène au fanatisme, dira M. Miquel à ce Congrès). Enfin, l'esprit libéral est aussi un esprit généreux. Sans *libéralités* — rationnelles et planifiées — à l'égard des pays sous développés qui forment le Tiers-Monde — selon l'expression de M. Edgar Faure — le monde européen et ses prolongements américains maintiendront difficilement leur influence en face des Soviétiques. « Nous prêcherions dans le désert si notre civilisation n'était pas capable de subvenir aux besoins matériels de tous les hommes quelle

que soit la couleur de leur peau », déclare courageusement le président E. Bonnefous.

Encore faut-il que cette générosité soit concertée et que les nations libres gardent des liens étroits. En ce qui concerne plus précisément les relations entre Latins, le professeur Ronze regrette que les pays sud-américains soient mal connus. Des chiffres ? Pour 37 % de nouvelles d'Europe publiées en Amérique latine 0,3 % seulement de nouvelles d'Amérique latine publiées en Europe. Il est vrai qu'une agence de France-Presse (annonce son président H. Massot, président aussi du Syndicat de la Presse Parisienne), vient de se fonder à Lima et atteindra l'Amérique centrale, mais il est déplorable que les bureaux de la *Prensa*, de la *Nation*, aient été fermés à Paris. L'Amérique du Sud où Paul Valéry voyait « le conservatoire des richesses spirituelles qui peuvent se séparer de nous », doit participer activement à la défense des idées libérales.

Conscients de la lutte qui s'est instaurée sur le globe entre les tenants de la liberté et les totalitaires, calculerons-nous le rapport des forces en présence et nous inquiéterons-nous à ce sujet ? Pas nécessairement. « Nous vaincrons parce que nos armes sont de meilleure qualité » sera l'aphorisme final de J. Chastenet.

Les congressistes fêtés par les Suisses — libéraux de longue date — ont renouvelé le vœu que soient facilités les échanges de journaux, revues et livres (problème ardu). Soucieux de l'avenir, ils ont souhaité aussi que les « jeunes » fussent instruits de l'enjeu du débat : la survivance du monde libre et le maintien de la communauté occidentale.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

LE CIMETIERE GALLO-ROMAIN DE LA RUE PIERRE-NICOLE ET LE PROBLÈME DES FOUILLES EN FRANCE. — M. Michel Fleury a rendu compte à la dernière séance de la Commission du Vieux Paris des fouilles qu'il a exécutées dans la partie provisoirement accessible du cimetière païen de Lutèce, aux 35-37 rue Pierre-Nicole. Il a découvert plus de cent sépultures contenant un mobilier funéraire important avec des squelettes qui permettraient de faire une étude anthropologique sérieuse de la population gallo-romaine aux Ier et IIe siècles.

Quelques trouvailles ont été particulièrement heureuses comme cette tombe, parmi les dernières explorées, qui était surmontée d'un gros bloc de remploi orné de socles de pilastes et qui contenait une petite statuette de lion, en terre blanche, rehaussée de traits noirs, une fiole de verre, une

ampoule de bronze à chaînette et deux monnaies du début du règne d'Adrien.

Mais les fouilles de la rue Pierre-Nicole auraient pu donner bien plus de résultats si la carte archéologique du sol parisien était établie et si M. Fleury avait pu travailler à loisir au lieu d'intervenir *in extremis* dans un terrain brutalement excavé par la pelle mécanique. Combien de sites ont déjà été saccagés faute de cette carte pour laquelle les services de la ville possèdent toutes les données et dont les frais d'établissement seraient minimes. Mais, en France, qui se soucie d'accorder des crédits même dérisoires, à des fouilles dont les résultats, comme à Glanum ou à Vix, sont presque toujours sensationnels ?

Il conviendrait, en outre, de rappeler à tous ceux qui sollicitent un permis de construire que la loi sur les fouilles impose un contrôle sévère des découvertes mêmes fortuites. Les architectes et les entrepreneurs ont tendance à croire que s'ils font part d'une découverte occasionnelle ils seront retardés dans leurs travaux. C'est ainsi qu'en Avignon, un architecte, pourtant architecte des Monuments Historiques, découvrant, en creusant les fondations d'un immeuble, des colonnes d'un temple, s'est bien gardé de prévenir l'administration dont il dépendait et s'est empressé de couler dessus du béton.

Les trésors enfouis dans le sol de nos villes ont donc peu de chances d'être remis au jour. Ceux de nos campagnes pourraient offrir à une jeunesse prompte à l'enthousiasme des buts d'activité. Ce sont des jeunes gens qui, sous la conduite d'un pharmacien passionné de châteaux-forts, dégagent les ruines de Beynes, aux environs de Paris.

On ne peut guère compter que sur l'initiative individuelle. Quand un archéologue enthousiaste obtient, comme Henri-Paul Eydoux, quelques milliers de francs pour retrouver le plan de l'abbatiale de Morimond, on se garde bien d'envisager la remise en état des quelques bâtiments encore debout qui pourraient redonner un peu de son prestige à cette abbaye cistercienne qui fut si célèbre. La porterie tombe en ruines, quelques arcades d'un cloître et le bâtiment qui les surmonte, du XVIIe, sont dans un état d'abandon pitoyable et on a accolé au mur de l'église encore debout une usine qui semble ne plus être utilisée et dans la façade de laquelle apparaissent des sculptures placées au petit bonheur. Et comme, tout près, existe encore le lac de l'abbaye où beaucoup de gens vont pêcher ou canoter, le site de l'abbaye, s'il était mis en valeur, attirerait beaucoup de visiteurs.

Avant de passer à Morimond, j'ai vu l'emplacement de la petite place-forte de La Mothe, que les Français rasèrent en 1645. Des écriteaux indiquent que là il y avait une porte, un bastion ou un édifice, mais, sous la végétation qui recouvre tout, n'existe-t-il vraiment rien ?

Comment s'indigner du peu de cas que l'on fait des trésors enfouis dans le sol lorsque ceux qui sont encore bien en vue sont tout aussi négli-

gés. J'étais passé, le jour précédent, à Void, où les évêques de Toul avaient construit aux XIVe et XVe siècles, un important château. Il en reste un très beau donjon qu'on peut apercevoir perdu au milieu des taillis et des arbres, en se glissant par une petite ruelle et la porte d'entrée du château qui aurait encore belle allure si la municipalité l'avait protégée contre des propriétaires abusifs. Et que dire du château-fort de Gombervaux, un peu plus loin, auquel on n'accède que par une très mauvaise route et dont l'imposante façade flanquée de deux tours rondes, avec au centre un donjon-porte carré et crénelé donne sur une triste mare entourée d'orties et de taillis ? C'est ici, mieux qu'à Domrémy et à Vaucouleurs, où une piété mal comprise a dénaturé les modestes souvenirs propres à nous émouvoir, que nous pourrons évoquer le mieux la Lorraine de Jeanne d'Arc.

Maintenant que M. Malraux en a fini avec le problème des Théâtres subventionnés, peut-être pourra-t-il penser aux problèmes de conservation et de mise en valeur que posent tous ces châteaux, toutes ces anciennes abbayes que notre indifférence voue à la ruine.

GEORGES PILLEMENT

UN PRINTEMPS ARABE [1]. — *Quatre mois de voyage* en Moyen-Orient : trois heures d'entretien avec Nasser, des entrevues avec trois rois et une cinquantaine de ministres, un banquet à la cour de Rydad, un enchaînement de séquences prises sur le vif, le pétrole, le désert et les foules en sonorama, quelques instants de l'Orient, un printemps arabe... Une des difficultés auxquelles se heurtent — quel que soit leur talent — ceux qui s'attaquent à pareil sujet tient à sa fluidité : les événements vont plus vite que les machines à écrire. Benoist Méchin était encore à Damas quand il apprit que l'entourage du roi Saoud (dont il avait été l'invité en Arabie) avait comploté l'assassinat du président Nasser (qui l'avait fort bien reçu au Caire). Il était à peine rentré en France, déjà la scène qu'il venait de traverser vacillait sous des feux nouveaux : révolution à Beyrouth, débarquement et parachutages anglo-américains, remplacement du roi Saoud par un de ses frères à la direction effective des affaires ; massacre des Hachimites à Bagdad. L'interlocuteur d'hier se retrouve, à l'aube suivante, dans une flaque de sang, l'unité arabe se fait ici, des crevasses s'ouvrent ailleurs. Restent pour le lecteur, un an plus tard, des instantanés qui, dans le cas présent, sont excellents.

1. Par Benoist-Méchin (Albin-Michel).

Mais le livre ne se distinguerait pas aussi nettement de quelques autres récits bien venus, s'il n'était en même temps l'occasion d'une confrontation de l'auteur avec son passé. « Pour ma part, écrit Benoist-Méchin, je n'ai pas honte de le proclamer, j'ai été ce qu'on appelle un impérialiste et un raciste... J'ai pensé que l'Europe seule était à même d'engendrer une Race de Seigneurs... Que s'est-il donc passé d'assez fort pour modifier mes convictions ? Simplement ceci : j'ai pris conscience depuis lors, une conscience directe, presque physique, de l'ampleur des masses humaines qui peuplent le monde extra-européen et de leur refus grandissant de se laisser gouverner par nous. » La vue, le contact des foules délirantes du Caire et de Damas ont persuadé l'ex-fascite de 1940 que « les lois de la vie sont beaucoup plus fortes que les théories politiques. »

Cet Orient n'a d'ailleurs pas changé que par rapport à nous. Il change chaque jour en soi-même. Jadis, quand il retraçait l'histoire du Léopard — c'est-à-dire Ibn Seoud, le père du monarque et du premier ministre actuel — Benoist-Méchin voyait l'Arabie sous un jour romantique : « une réserve imprenable de noblesse et de spiritualité. » A présent, il lui faut constater — après S'John Philby que le jaillissement du pétrole a corrompu les dirigeants du pays. L'héritière du léopard superbe et généreux est un prince qui a dix palais air conditionné et un milliard de revenu par jour. A Djedda, à la porte de la Mecque, tout s'achète et se vend. « O mon Arabie de rêve, interroge le voyageur, faut-il vous dire adieu ? Je pensais bien qu'il y avait quelque chose de défectueux dans l'administration du royaume... Mais je ne pensais pas que la dégradation eût atteint les âmes et les cœurs. »

Ce rêve d'une aristocratie héroïque, Benoist-Méchin l'a vu se défaire aussi en Europe : pas plus qu'Ibn Seoud, Hitler n'était Parsifal ou Siegfried. Mais l'historien de l'armée allemande, l'ex-condamné politique de 1945 en garde la nostalgie. A Jérusalem, sous la terrasse de la mosquée d'Omar, les écuries des Templiers lui rappellent les Niebelungen, les chevaliers teutoniques, les tours de Tannenberg où le vieil Hindenburg reposa dans son grand manteau blanc. « Je considère, écrit-il, mon œuvre encore inachevée... Dans une main, voilà mon bastion germanique. Dans l'autre, mon bastion arabe. Lequel pèsera le plus lourd ? Tout ce que je sais, c'est qu'ils correspondent fidèlement aux deux moitiés de ma vie : la première, dominée par un conflit franco-allemand ; la seconde, ensanglantée par un conflit franco-arabe... Mayence, Clairvaux, Jérusalem, trois étapes qui m'auront marqué pour le restant de mes jours... Ne suis-je pas, moi aussi, à la recherche de ma propre destinée ? » Ce sont ces pages, où le reportage fait place à l'examen de conscience et à la confession, qui donnent au livre son caractère de document humain.

PIERRE FRÉDÉRIX

Notre Agent à La Havane, le dernier roman de Graham Greene, vient de paraître en version française, portant avec lui la promesse d'un film où Alec Guiness incarnerait le héros. Bonne chance, sir Alec ! Le rôle est taillé sur mesure, et avec tant d'évidence que l'ombre du colonel du *Pont de Rivière Kwaï,* doublée des silhouettes des multiples victimes de *Noblesse Oblige,* se substitue souvent sur les pages aux tracés un peu flous de l'ouvrage lui-même. Farce et allégorie, canular et Message (avec majuscule), apprêtés à la sauce de premier ordre dont Graham Greene a la recette secrète ne suffisent point à faire un grand roman.

Tout cependant a été rassemblé : depuis le décor de La Havane esquissé par un flot de « daiquiris », une abondance de mauvais lieux, un soleil torride, quelques rosaires et images de piété, une police vénale et cruelle, toute prête à faciliter la sanglante purge d'un libérateur descendu des collines, jusqu'à une action violente menée sur le plan du rêve (un peu à la manière de Walter Mitty) par un brave homme qui n'imaginait certes point que ses inventions de naïf risqueraient d'entraîner des morts authentiques, en passant par les inévitables chemins de la foi, de l'amour, du désespoir et du hasard. Oui tout y est, sauf sans doute l'essentiel qui serait une présence réelle apte à reléguer l'annonce cinématographique à sa place — secondaire — d'illustration d'une œuvre d'abord et proprement littéraire.

Comme on se sent hanté, dès les premières lignes, par le dentiste besogneux de *La Puissance et la Gloire,* dont l'image en surimpression a tendance à rejeter dans la pénombre des mots pour rien M. Wormold, vendeur d'aspirateurs dans le présent ouvrage ; comme on soupire, la dernière page tournée, au souvenir de la vivacité, de la vitalité, de l'élan de « divertissements » comme *Tueur à gages* ou du poids et de l'acidité de témoignages comme cet *Américain bien tranquille* auquel M. Wormold ressemble parfois, fugitivement, et comme à regret.

La caractéristique de l'art de Graham Greene a toujours été de donner au détail concret un pouvoir de symbole ; de charger chaque mot, chaque geste, et tant de zones blanches entre les lignes, d'un potentiel infini de résonances, créant ainsi à partir d'éléments simples des personnages extrêmement complexes qui portent sur leurs robustes épaules un univers où la lutte du bien et du mal n'a de cesse ni, en fin de compte, de mystère. Un romancier illustre est prisonnier de sa renommée ; il ne peut se permettre de proposer un récit qui, venant d'un autre, ne soulèverait point d'objection mais qui, sous son nom, paraît une caricature de soi. M. Wormold, Milly, le capitaine Segura, le docteur Hasselbacher, semblent plutôt être les masques destinés aux acteurs d'un quelconque « à la manière de Graham Greene » que les héros d'une allégorie tragique où l'homme cherche le sens de son passage ici-bas.

Henry Miller. — Le dernier volume de ces « Confessions » que commença Henry Miller quand il publia en 1934 à Paris son *Tropique du Cancer* vient de paraître en version française sous le titre de *Big Sur et les Oranges de Jérome Bosch.* « Big Sur » est le nom de l'endroit, sur la côte californienne au Nord de Monterey, où Miller s'est établi en 1944 après un périple de deux ans et demi à travers les U.S.A. (périple qui est à la source de la vision — manichéenne — du *Cauchemar Climatisé*) et un séjour de presque deux ans en d'autres points de l'ouest américain. Les « Oranges de Jérome Bosch » sont, elles, en souvenir du « Millenium » du peintre, le symbole du Paradis terrestre. Et pourtant ce n'est pas un Eden que ce coin encore sauvage où Miller s'est fait Robinson : comme dans l'île de Crusoë il y a des dangers, des vents contraires, des indigènes incongrus. Vendredi y change souvent de visage, et d'autres naufragés de la « civilisation US » y font escale, le temps que durent leurs ressources financières et psychologiques.

En dépit de ces présences amicales ou envahissantes, Big Sur est au total un havre de liberté et de simplicité, à l'écart du monstrueux maelstrom d'habitudes de vie hallucinantes ; un univers en soi bâti sur les livres, la musique, l'aquarelle, et les sentiments purs qui se nouent autour d'un rire d'enfant. Le souvenir de la France aussi y a sa place : Paris, et la villa Seurat, et les camarades des jours difficiles.

Les années passent. Celui qui fut un des enfants terribles de la littérature est devenu avec l'âge (il approche de 70 ans) une sorte de patriarche. Non point qu'il se soit repenti, ou fait ermite, mais simplement parce qu'à persévérer dans son refus d'accepter les préjugés communs, il a justifié son attitude, métamorphosant sa singularité en une dimension à part, se plaçant tout vif dans la niche que les critiques réservent aux monstres sacrés.

Sans doute est-ce dans cette permanence que réside la force de l'œuvre d'Henry Miller, et aussi dans cette faculté qu'il a de s'abandonner sans aucune emphase aux délices torrentielles du verbe. Une frénésie liquide l'habite et les mots, les phrases, coulent de lui non du tout comme une fontaine artificielle, mais comme le sang d'une plaie : « l'hémorragie », dit-il lui-même, parlant de la composition de son dernier ouvrage.

En réalité il ne s'agit point pour un artiste comme Miller de trier et de construire. Il s'agit simplement de remonter le flot jusqu'à ses sources profondes — si lointaines, et dans le corps si proches, où naissent les cellules, où s'élaborent les vies. Nexus, Plexus, Sexus, Brooklyn, la France, la Grèce, la Californie, tout se mêle, tout se noie dans le fleuve qu'est cet homme, immobile, sur la pente aride et boisée ; ce génie des eaux qui regarde le Pacifique et qui s'écrie : « Que la terre est admirable, et tous ses habitants ! Bon Dieu, si seulement nous pouvions la voir telle qu'elle est. *Pax vobiscum !* »

RAYMOND LAS VERGNAS

MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE. — *Au feu des Evénements.* — Témoin d'une rare impartialité, M. Paul Louis Bret, qui fut directeur du bureau de Londres de l'Agence Havas, le poste le plus important de l'Agence Française d'Information, et organisateur de l'Agence Afrique dès 1941, publie sous le titre : *Au Feu des Evénements* ses mémoires de journaliste de 1929 à 1949 (Plon). Grâce à ses fonctions, M. Paul Louis Bret a, non seulement, suivi jour après jour les événements qui précédèrent la deuxième guerre mondiale mais a connu les hommes qui eurent à jouer un rôle de premier plan ou un rôle secret en exerçant souvent une grande influence sur ces événements. Sans quitter son poste d'observation, l'auteur de ces mémoires étudie toujours avec sympathie les hommes et rappelle avec clarté les faits les plus importants de l'avant-guerre. Il sait nous faire partager ses angoisses, ses espoirs et ses étonnements. Il ne craint pas de souligner les erreurs des hommes politiques qui furent pour une grande part responsables de la tragédie de 1940.

Toute la première partie de cet ouvrage, celle qui correspond au séjour de l'auteur à Londres est un témoignage dont la valeur paraît incontestable et les historiens ne pourront pas le négliger. Beaucoup de points de détail, qui eurent une importance considérable et qui demeuraient obscurs, sont éclaircis. La chronique des événements qui eurent Alger pour scène est plus confuse parce que la situation de Paul Bret à cette époque n'était plus celle d'un témoin mais d'un acteur. Il participa d'une manière active à l'organisation et à la préparation du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord et il fut plus ou moins mêlé aux événements qui suivirent la libération du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Sans se départir du flegme qui lui est naturel et qui fut renforcé par l'exemple de ses amis anglais, Paul Bret ne peut s'empêcher de juger parfois assez sévèrement les protagonistes de ce drame, les auteurs de ces confusions qui ont laissé à tous ceux qui vécurent à cette époque à Alger une impression pénible. Mais, en lisant cet ouvrage, on pense qu'il fallait que certaines choses fussent dites.

Ce qui dans ses mémoires retiendra l'attention c'est la volonté manifeste de l'auteur de demeurer impartial en toutes circonstances sans pour cela cesser d'être humain en s'efforçant de juger et surtout d'observer avec sympathie et sans amertume.

Il faut ajouter que ce livre est écrit sur un ton qui en rend la lecture « passionnante ». Nous, qui fûmes aussi à Alger, nous nous souvenons en même temps que l'auteur et nous partageons ses points de vue, même, s'ils nous ont surpris d'abord.

PHILIPPE SOUPAULT

LES FESTIVALS DE MUSIQUE. — Pour les grands festivals de musique européens, le problème n'est plus tant d'attirer le public que de trouver assez de vedettes pour assurer les distributions. Tel soprano a chanté cet été dans treize villes différentes, tel ténor a fait en six semaines 30 000 kilomètres en avion : tout cela n'arrange guère les voix ! Les chefs d'orchestre eux-mêmes sont difficiles à recruter. L'an passé, Aix-en-Provence a dû remplacer au dernier moment Georges Solti pour diriger *La Flûte*, cette année, même malchance, c'est Hans Rosbaud qui est tombé malade. Et Bayreuth, qui avait annoncé Klemperer dans les *Maîtres Chanteurs*, a fait appel au dernier moment pour le suppléer à un jeune chef d'orchestre américain Erich Leinsdorf, qui s'est d'ailleurs révélé excellent.

AIX-EN-PROVENCE. — Avec le 150e anniversaire de la mort de Joseph Haydn, l'injuste oubli dont souffre cet admirable musicien a brusquement cessé, mais, au lieu de nous donner l'un de ses chefs-d'œuvre, *la Création* ou *les Saisons*, on a affiché à Aix, à Amsterdam, à Salzbourg et même à Bayreuth (au Théâtre des Margraves bien entendu) un de ses opéras le *Monde de la Lune*, œuvrette amusante sans plus, qu'on a présentée comme une découverte. C'est abuser un peu de la publicité car ce *Monde de la Lune*, non seulement on en connaissait l'existence, mais je l'avais entendu en 1957, très joliment chanté au charmant théâtre rococo du Château de Schœnbrunn, par la jeune troupe de l'Opéra de Chambre de Vienne !

La représentation qu'Aix en a donnée en coopération avec le Festival de Hollande était fort agréable et j'ai retrouvé avec plaisir les airs que Haydn a brodés autour de l'histoire un peu simplette du barbon Bonafede à qui on fait croire qu'on l'a emmené dans la lune pour lui extorquer son consentement au mariage de sa fille avec son amoureux. Jean-Denis Malclès a imaginé et réalisé de plaisants décors et d'amusants costumes. Dans cette fantaisie astronomique, le baryton Cortis et le ténor Alva brillaient comme deux étoiles parmi des planètes de moindre éclat. L'Orchestre de Chambre de Hollande, dirigé par Carlo Maria Giulini, a été exquis de nuances et de finesse. Par contre, la représentation de la *Flûte Enchantée* à laquelle j'ai assisté n'était pas en progrès sur celle de 1958 et une nouvelle Reine de la Nuit, dont son imprésario disait merveille, a chanté ses deux grands airs comme une médiocre élève du Conservatoire. Je ne suis pas sûr qu'elle aurait même obtenu un accessit ! Une aussi lourde erreur de distribution est déplorable dans un festival dont les efforts vers la qualité sont d'autant plus méritoires qu'Aix est bien loin d'être encouragé par nos pouvoirs publics comme les festivals étrangers le sont par leurs gouvernements.

SALZBOURG. — On a joué à Salzbourg, pour la dernière fois j'espère, dans la salle qui doit être remplacée l'an prochain par le nouveau théâtre

de 2 300 places dont la construction est activement poussée et dont l'acoustique n'aura pas de peine a être meilleure. J'y ai vu deux représentations, *La Flûte Enchantée,* avec une distribution très brillante (Lisa Della Casa, Erika Koeth, Walter Berry, etc.) mais à laquelle le chef d'orchestre Georges Szell n'a su insuffler aucune vie, aucun mouvement. Rendre la *Flûte Enchantée* ennuyeuse, c'est un comble. Le lendemain par contre, l'admirable Karl Boehm faisait de la *Femme Silencieuse* de Richard Strauss un éblouissant feu d'artifice. Comme quoi le chef d'orchestre reste l'élément essentiel d'une soirée d'opéra !

La Femme silencieuse fut créée à Dresde en 1935, mais retirée de l'affiche après la seconde représentation. L'auteur du livret, Stéphan Zweig, était israélite et le gouvernement nazi, qui commençait en sourdine ses persécutions antisémites n'osa pas interdire officiellement l'ouvrage, mais fit le vide dans la salle. Le livret, inspiré d'une comédie du vieux Ben Jonson, du *Barbier de Séville* et de *Don Pasquale,* nous montre une jeune femme qui se fait épouser par un vieillard soucieux de sa tranquillité et ennemi du bruit, et qui, sitôt la noce passée, se révèle une furie domestique. Le livret, dis-je, est assez faible, mais il a fourni à Strauss l'occasion de réussir ce que Strawinsky a si lamentablement raté dans son *Rake Progress* : un opéra-bouffe dans le style moderne. L'orchestre de l'Opéra de Vienne et Boehm ont été prodigieux. Les trois acteurs masculins principaux, la basse Hotter, le baryton Prey et Wunderlich, le ténor, ont fait assaut de talent et de verve ; l'interprétation féminine était un peu pâle à côté d'eux. Très remarquable mise en scène de G. Rennert dans le style des estampes de Hogarth.

BAYREUTH. — Si le 15 août à Paris on n'entendait parler qu'allemand place de l'Opéra, je puis vous assurer que, la semaine précédente, sur la colline de Bayreuth on entendait surtout parler français, et français avec l'accent de toutes nos provinces, depuis Marseille jusqu'à Lille. La vogue prodigieuse de Wagner en France au moment où son étoile a pâli en Allemagne (pour des raisons politiques il est vrai) est un bien curieux phénomène.

Pas de *Tétralogie* cette année, mais on la reprendra l'année prochaine dans la mise en scène nouvelle de Wolfgang Wagner. Au programme donc : *Parsifal* (que je me contenterais bien de voir un an sur deux, et même un an sur trois !), *Tristan,* les *Maîtres Chanteurs, Lohengrin* et le *Vaisseau Fantôme.*

Le *Vaisseau* bénéficie cette année d'une mise en scène nouvelle de Wieland Wagner. Très différente de celle de son frère, dont j'ai rendu compte il y a deux ans, elle marque, non pas un recul vers l'anecdote et le trompe-l'œil des décors de 1896, mais un retour très net au décor construit et à l'expressionnisme : le bateau de Daland est un bateau et le chœur des matelots hale de vrais cordages ; au dernier acte, le port est un port nordique avec des estacades et des escaliers de bois. Prodigieux tableau que

celui où les spectres qui forment l'équipage du Vaisseau Fantôme envahissent la scène et chassent les vivants terrorisés. Prodigieux aussi l'effet des chœurs, dont W. Pitz, qui les dirige depuis 1951, a fait quelque chose d'incomparable.

Des autres représentations auxquelles j'ai assisté je ne dirai rien pour ne pas répéter ce que j'ai déjà écrit dans mes précédents articles. Notons simplement que notre compatriote Régine Crespin a été de nouveau une magnifique Kundry, que Rita Gorr a fait encore plus de sensation dans Ortrude que l'an passé dans Fricka. Notons que les ténors, à l'exception de Hans Beirer, bien connu du public parisien, restent assez médiocres. Par contre Bayreuth a trouvé enfin la grande basse qui lui manquait : Otto Wiener, dans le Hollandais et dans Sachs, s'est montré l'égal des plus grands chanteurs de l'entre-deux-guerres. Souhaitons enfin de voir se réaliser le projet dont on m'a parlé : l'ensemble de Bayreuth viendrait à Paris vers la fin de l'automne pour donner *Parsifal*. Mais pourquoi *Parsifal* seul ? Ne serait-il pas plus intéressant et plus rentable de donner également, dans une saison un peu plus longue, le *Vaisseau Fantôme* et *Tristan*.

JEAN MISTLER

L'EAU PROFONDE. — Henry Bidou, naguère, dans un de ces articles de la *Revue de Paris* dont un éditeur devrait bien publier une anthologie, insistait à propos d'un des romans de Saint-Exupéry sur l'étonnante *nouveauté* des émotions éprouvées par l'aviateur découvrant ce mobile et fuyant univers ignoré de nos aïeux : les paysages du ciel, avec leurs vallées, leurs gouffres et leurs grandes architectures de nuages. Il appartenait à l'homme de notre siècle de faire surgir un second monde inconnu : celui des profondeurs de la mer.

Philippe Diolé avait déjà fait paraître, on le sait, plusieurs ouvrages sur l'exploration sous-marine. Mais la liberté du roman, qui tient toujours un peu, s'il est réussi, du journal intime et de la confession, nous fait mieux connaître les émotions et les pensées des plongeurs sous-marins qui, comme lui, s'aventurant profondément au-dessous de la surface, pénètrent dans cet immense empire, couvrant plus de la moitié du globe, où des milliards d'êtres, poursuivent éternellement leur vie de combat... et proposent aujourd'hui à notre esprit sous un aspect nouveau tous les problèmes de l'instinct, de l'intelligence et du destin.

Blasco-Ibañez, dans *Mare Nostrum* avait dépeint, dans une page admirable qui, avant même que le livre eût été traduit, attirait l'attention d'Edmond Jaloux, la plongée d'un pêcheur dont la main « de cristal » cueillait des plantes et poursuivait « *les éclairs de vermillon et d'or qui se*

réfugiaient dans les crevasses profondes ». C'était un tableau de maître, une rare réussite d'artiste, mais l'auteur contemplait du haut d'un tranquille canot le corps « de porcelaine » de Ferragut. L'Océan était sous vitrine et l'esprit de l'écrivain restait cartésien. On mesure la distance qui sépare ce texte du livre de Diolé[1] en écoutant son héros, Croizat, murmurer : « *Je crois bien que l'eau est un milieu mystique.* »

Telle est la révélation que nous apporte l'*Eau profonde*. L'homme qui descend vers l'épave de l'*Andromède*, lorsqu'il descend dans la mer descend en même temps au fond de lui-même. Un lui-même soudain agrandi où il ne sait plus très bien si le mérou dont *l'intelligence très ancienne* le guette, la pieuvre qui agite doucement ses tentacules ne sont pas les formes inconnues de ses propres pensées. Cette méditative émotion qui l'envahit alors, il en cherche la clé, le mot qui en lui livrera les secrets. Et ce qu'il aperçoit bientôt, ce sont les grandes « correspondances » qui unissent ce monde et un autre qu'on lui a jadis enseigné. « *La désincarnation, l'assomption, les abysses, les limbes,* dit Croizat à un prêtre, *tout cela existe vraiment par quelques dizaines de mètres de fond. En plongée j'ai droit à ce que vous appelleriez sans doute « l'état de corps glorieux* ».

La mer, d'où l'on dit que l'homme est sorti, nous apprendra beaucoup un jour sur nous-mêmes. Mais il faudra plus de temps pour déchiffrer ce grand livre que pour toucher le sol de la lune. Peut-être pourtant ces plongées marines et ces conquêtes célestes auront-elles ce trait commun de nous faire serrer de plus près, non par le biais de découvertes scientifiques, mais par celui d'inquiétudes nouvelles, l'énigme de notre destin.

Philippe Diolé, qui a senti tout cela, et dont le roman est, non par des assemblages de mots imprévus, mais par sa puissante charge de questions nouvelles, un livre d'avant-garde, a eu l'idée féconde d'opposer son Croizat, plongeur... religieux, à une jeune fille qui travaille dans un laboratoire de biologie marine.

La jeune femme, condamnée à l'observation *in vitro*, garde l'esprit aussi paisible qu'un chercheur de la rue Pierre-Curie. L'homme appartient à un monde de silencieux tumulte dont le spectacle l'attire vers il ne sait quelle révélation. Entre ces deux êtres, qui n'ont rien d'intellectuel, s'esquisse une fois de plus le grand conflit de la science et du spiritualisme, dont notre plus belle, et probablement notre plus folle espérance est qu'on pourra le résoudre un jour.

Tout ce qui est *intérieur* dans l'*Eau Profonde* est d'une qualité rare et cela suffit certes pour faire aimer ce beau livre. Mais ce qui relève du roman, sur le plan de l'action, n'exerce pas sur nous le même attrait. La difficulté que le plongeur mystique éprouve à se réadapter à la vie des hommes, les comparaisons qui s'imposent à son esprit entre sa solitude marine et celle des hommes de terre ferme, qui sont autant d'*îles inacces-*

1. *L'eau Profonde* (Gallimard).

sibles, n'a pas été rendue sensible par des scènes tout à fait convaincantes. Et l'idylle inquiète, vouée à l'échec, qui rapproche Croizat et la veuve d'un officier dont il a retrouvé le cadavre dans l'épave de l'*Andromède* s'organise en séquences un peu conventionnelles. Si Philippe Diolé avait réussi à donner corps à cette idée qu'après certaines « plongées » on ne peut plus se sentir d'accord avec les autres hommes il aurait écrit un très grand livre (qu'un autre bien différent aurait pu doubler d'ailleurs, une œuvre proche de Walter Pater et de Charles Morgan, où l'élan de l'amour et celui du mysticisme auraient fait alliance).

L'*Eau Profonde* n'est pas ce roman-là ; mais une sorte d'essai, de méditation, d'élixir d'expériences — d'un intérêt exceptionnel — autour duquel l'auteur a rangé, plus ou moins heureusement, les épisodes d'une hésitante aventure. Pourtant, bilan fait, ce livre apparaît comme un des plus attrayants de l'année.

CHRONIQUE DES LIVRES

UN EMPEREUR REBELLE

par Flavia Anderson

Le livre que nous signalons ici n'est pas traduit et nous l'avons lu dans le texte anglais publié par la maison Gollanez de Londres (*The Rebel Emperor*). Bien que nous ne rendions pas compte ici habituellement d'ouvrages ne relevant pas de l'édition française, il nous semblerait regrettable de passer sous silence le récit de l'extraordinaire aventure de ce pauvre paysan chinois, Hong (né en 1814) qui, s'étant converti (fort librement) au christianisme et se croyant directement inspiré par le ciel, rallia autour de lui, en invoquant le Christ, des milliers, puis des centaines de milliers, puis des millions de Chinois, forma une armée et entra en guerre contre la dynastie mandchoue qui régnait à Pékin. C'est ce qu'on appelle la révolte des Taï Ping.

Accumulant les victoires (il avait pris Nankin en 1853), ce Chinois chrétien devint empereur de la Chine du Sud et montant vers le Nord, à la tête de ses troupes, parvint à 200 kilomètres de Pékin. Malheureusement, les missionnaires se défiaient de lui et les puissances occidentales, par l'effet d'une fatale erreur, s'il faut en croire l'auteur, donnèrent un puissant appui aux Chinois du Nord qui réussirent enfin après plus de onze années de combat à bloquer Hong dans Nankin. Sentant sa cause perdue, cet homme étrange, qui prêchait la fraternité universelle et à qui l'on doit, sur ce thème, des textes émouvants, se suicida (1864).

Le destin de la Chine eût-il été changé si l'Occident avait compris que ce chef, d'une intelligence rare, aurait pu conduire son pays à se rapprocher de l'Occident ? Cet ouvrage donne des raisons de le penser. Mais les Anglais, engagés dans leur néfaste guerre de l'opium, se montrèrent particulièrement hostiles à Hong, et leur choix politique contribua beaucoup à mettre fin à cette étonnante entreprise, dont le succès, même éphémère, ouvre de curieux aperçus sur la mobilité d'esprit du peuple chinois.

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 173.)

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

LE DINER EN VILLE

par Claude MAURIAC *(Albin-Michel)*

CONNU comme critique, Claude Mauriac a fait, en 1957, une entrée discutée dans le champ clos des romanciers. *Toutes les femmes sont fatales* était un roman, d'un érotisme cérébral, presque abstrait; les personnages féminins auraient pu être tout aussi bien figurés, de l'aveu même de l'auteur, par des lettres de l'alphabet. « Livre beau et nécessaire », s'écriait André Maurois alors que l'illustre père du romancier, qui n'a jamais celé sa confiance dans l'avenir littéraire de son fils (la dédicace des *Mémoires intérieurs* vient à nouveau d'en témoigner), avouait, lui, sa réserve.

Avec *Le Dîner en Ville*, Claude Mauriac, cette fois, ne craint pas de rivaliser avec le Proust du dîner chez les Guermantes (d'ailleurs n'est-il pas entré par son mariage dans la famille de Marcel Proust ?). « Le dîner en ville commence lorsque les huit convives prennent place, pour s'achever au milieu d'une phrase à la minute où ils se lèvent. Personne ne bouge tant que dure le roman. » S'il s'agissait d'une gageure, elle a été tenue; en deux cent quatre-vingt-cinq pages, nous suivons, comme s'ils avaient été sténographiés, les propos et les pensées des personnages, quitte à ne pas reconnaître tout de suite leur voix. Mais ce *fondu*, cet anonymat, cette technique des *gros plans* — peut-être empruntée au cinéma — nous rend bien compte du flou de ce genre de rencontres, des moments de vide ou d'absence qui s'y établissent, même lorsque les conversations, comme ici, agitent tous les problèmes. Peut-être un jour un tel livre sera-t-il aussi incompréhensible que les manuscrits mayas ou les inscriptions de l'île de Pâques; c'est que nous aurons cessé de savoir ce qu'est une civilisation.

Ce que j'ai le plus goûté dans ce curieux, dans ce remarquable roman, c'est l'atmosphère de luxe empoisonné, de plaisir mortel qui y règne, sous la lumière tiède des vieux candélabres d'argent. Un film passe, accéléré : souvenirs, espoirs, jeunesse, amour, création... « C'est à peine si le maître de maison a le temps de poser son verre de champagne avant de fermer à jamais les yeux, son visage de nouveau doucement éclairé par les mêmes flammes... »

PIERRE DE BOISDEFFRE

LA RUCHE

par Camilo José CELA *(Gallimard)*

LES révolutions et les dictatures sont malsaines pour les Lettres. Quoique son auteur fût membre de l'Académie royale espagnole, la première édition de la *Ruche* parut en Argentine, la deuxième à Mexico. L'exclusion s'explique car il s'agit d'une *symphonie érotique* — ainsi parle la préface — mais elle annonce aussi avec raison un *roman collectif* et un *document historique* sur la vie sans espérance du Madrid populaire de 1942.

Les touches crues de ce tableau pointilliste troublent le lecteur français qui aime voir clair. Il voudrait saisir quelques-uns des *trois cent quarante huit personnages* recensés par l'édition espagnole. Comment identifier Don Pablo, Pablo et Paco ? distinguer Pirula de Purita ?

Doña Pava, elle, s'impose : *une petite lueur de lascivité tremblote dans sa moustache. Elle bouscule les clients avec son terrible derrière.* Dans le café où elle règne, autour des tables faites de pierre tombales sur lesquelles on lit : « *Ici reposent les cendres...* » s'attardent des oisifs, souvent affamés, toujours malheureux.

Celestino tient un bar en lisant

Nietzsche. Dans sa bague de fer s'enchasse le portrait en émail de Tolstoï. On voit passer de jeunes couples ardents : l'amoureuse la plus touchante est Victoria : pour faire soigner son fiancé tuberculeux elle va gagner quelques douros dans une maison accueillante où elle rencontre son père — heureusement dans l'escalier.

Mais qui a assassiné *la petite maman* de l'inquiétant Suarez ? Quel est le fait divers concernant Martin que ses amis voient surgir dans le journal avec inquiétude ? Ce Martin, écrivain politique sans ressources et sans papiers, intéresse le lecteur qui relit l'ouvrage pour suivre sa piste que l'auteur semble à dessein brouiller. *La Ruche* fait partie d'une série intitulée *Chemins Incertains*. Oh ! combien ! Peut-être une route plus aisée se devinera-t-elle dans le volume suivant.

La traduction de H. I. P. Astor semble rendre habilement le naturel et la poésie de ce texte insolite.

CLAUDINE DECOURCELLE

INTRODUCTION A L'HINDOUISME

par Maurice QUEGUINER

(Éditions de l'Orante)

PAR une prise de position très justement dosée dans son introduction, l'auteur se présente dès la première page comme respectueux de la religion hindoue, tout en demeurant attaché au point de vue catholique. Entreprise que d'aucuns ont déjà tentée avec plus ou moins de sincérité et qui est ici une réussite pleine d'authenticité. Missionnaire dans l'Inde pendant quinze ans, conseiller du comité catholique international auprès de l'U.N.E.S.C.O., Maurice Queguiner a abordé l'hindouisme non seulement avec sympathie mais avec un réel esprit de compréhension. On lira avec fruit ses exposés concis, écrits dans un style mesuré.

Maints détails permettent d'appréhender l'hindouisme dans ses formes actuelles et vivantes, aussi bien sous ses aspects ritualistes et superstitieux que sous ses formes les plus élevées.

L'auteur dénonce à plusieurs reprises le manque d'objectivité de certains hindouisants étrangers ou amateurs qui refusent de tenir compte de la complexité des conceptions hindoues — et nous ne saurions trop l'approuver, car cette attitude est contraire à l'essence même de l'indianité. Toutefois, bien que les comparaisons faites entre l'attitude hindoue et la chrétienne soient établies avec impartialité, elles apparaissent comme un plaidoyer en faveur de la supériorité du christianisme. Elles n'en demeurent pas moins fort utiles pour faire saisir au lecteur non averti les nuances des doctrines hindoues, retracées, répétons-le, avec un grand souci d'équité.

Jeannine AUBOYER

LA CAVERNE

par BEDARRIDES *(Éditions du Seuil)*

NOUS pénétrons dans cette caverne, qui est une grande maison d'Alexandrie, trop meublée et trop peu habitée, à la suite d'un petit garçon qui y vit seul avec sa mère, une grand-mère paralysée et une vieille femme chauve. Le petit garçon est bizarrement atteint d'une étrange maladie qui lui donne la fièvre et des cauchemars qui garderont pour lui, sa vie durant, l'allure de présages. Et nous verrons l'enfant grandir, guérir, tenter de vivre, mais tenter aussi, inconsciemment, d'adapter sa vie aux prémonitions de ses rêves d'enfant fiévreux dont il a fait son histoire avant de la vivre.

Cette étrange atmosphère de nuit, de songes et de signes est parfois assez envoûtante, mais nous sommes un peu déroutés par la morbidité de la fiction finale.

FRANCE LASNIER

NOTES INTER-ARTICLES

De la pierre philosophale à l'atome, par René MARCARD, p. 114. — *Signification et Vérité*, par Bertrand RUSSELL, p. 114. — *Le Pont des sorts*, par Joseph PEYRÉ, p. 123. — *L'Amiral Togo, samouraï de la mer*, par Georges BLOND, p. 156. — *Un Empereur rebelle*, par Flavia ANDERSON, p. 172.

CHAIX-PARIS. — 2117-J 49-9-59.

LOUIS KOELTZ

UNE CAMPAGNE QUE NOUS AVONS GAGNEE

TUNISIE

Une campagne qui mit à rude épreuve la ténacité et le courage français...

HACHETTE

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE

politique
sociale
économique
culturelle

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES

DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Le numéro : 240 F (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 675 f. - un an 1.200 f.
Étranger : 6 mois 750 f. - un an 1.350 f.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e

Tél. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

LES ANNALES

Sommaire de Septembre

JEAN POMMIER
Professeur au Collège de France
Un animateur : François Buloz et sa "Revue des Deux Mondes"

JEAN YONNEL
Doyen Honoraire de la Comédie Française
Trente ans à la Comédie-Française

HENRI SAUGUET
La musique qui fait sourire est-elle une musique sérieuse ?

GÉRALD GASSIOT-TALABOT
Poètes d'autrefois et d'aujourd'hui

RENÉ LALOU
D'Henri Beyle à Léon-Paul Fargue

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 130 francs

PAUL RIVAL

FANTAISIES AMOUREUSES DU DUC DE RICHELIEU

80 années d'aventures galantes !

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

MINES DE DOUARIA — MINES DE ZELLIDJA — MAROCAINE DE MINES ET PRODUITS CHIMIQUES — SOCIÉTÉ NATIONALE DE FINANCEMENT ET DE RECHERCHE DE PÉTROLE — SIDI BOU AOUANE — UNION FINANCIÈRE POUR L'INDUSTRIE ET L'ÉQUIPEMENT — GAFSA — Sté FRANÇAISE DES GRANDS VINS — MINES ET PRODUITS CHIMIQUES — FIRMINY — — SOURCE PERRIER —

***ABONNEMENTS :* 6 mois : 8.750 fr.**

Spécimen et documentation gratuits sur demande

à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires

PARIS

une révolution

PETIT LAROUSSE 1960

un dictionnaire entièrement nouveau

Un volume relié (14,5×21 cm), 1 814 pages, 5 130 illustrations et 114 cartes, 48 pages en couleurs dont 20 hors-texte cartographiques. Atlas en fin d'ouvrage.

prix de lancement

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Un best-seller de l'été 1959

la montagne est jeune

par

HAN SUYIN

Un nouveau et passionnant roman d'amour dont le succès est déjà comparable à celui de

Multiple splendeur